Tome XXX. N° 8. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Juillet 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Petite histoire des Juifs [1]

VIII

Les Intellectuels du ghetto.

Nous voici revenus dans l'Europe orientale ; nous sommes à Lemberg, à Cracovie, à Berditchef, à Wilna, ou bien dans un de ces petits villages dont le nom ne se lit pas sur les cartes, et où Israël s'agite dans la boue de l'hiver et dans la poussière de l'été. Un monde étrange en vérité. Si étrange que la description en paraît presque invraisemblable. Sans compter que derrière ce que l'on voit, et qui est déjà bien surprenant, il y a tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qu'on ne sait pas, tout ce qu'on devine, et qui se révèle plus surprenant qu'on ne l'avait imaginé si un heureux hasard vous met à même de pénétrer davantage dans cet univers fermé.

Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la misère de tout ce monde. La misère n'est pas ici un cas isolé, individuel, c'est un état, une fonction presque : la condition naturelle de la vie. Tous ces gens, en principe, exercent

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 juin et 1er juillet. Copyright 1927 by Librairie Plon.

quelque petit métier ; ils sont boutiquiers ou artisans, mais le malheur est qu'il y a autant de boutiquiers que de clients — ce qui n'est pas très favorable à la marche des affaires. Aussi, à son métier chacun en ajoute quelque autre qui flatte beaucoup plus sa façon de concevoir la vie, justement parce qu'il n'est pas à proprement dire, un métier : intermédiaire de mariage, intermédiaire de commerce, bedeau, chantre à la synagogue, quêteur, mendiant aussi (car la mendicité est une profession respectable et respectée), et vingt occupations pareilles plus ou moins définies, où, pour gagner quatre sous, le Juif dépense infiniment plus d'activité et d'ingéniosité qu'il ne serait nécessaire dans une profession régulière. De là vient cette impression qu'on éprouve dans ces villages, d'une agitation extrême, et d'une agitation pour rien. C'est ce qu'a exprimé d'une façon admirable de comique et de tendresse, une sorte de Dickens juif, le romancier Abramovitch, qui, en jargon yiddisch, a peint comme personne les vertus, les ridicules, les étrangetés et les misères du ghetto..

« Si, par exemple, écrit-il, vous demandez brusquement à un Juif que vous voyez s'affairer sur un marché, comment et par quel moyen il gagne sa vie, il restera d'abord tout perplexe et ne saura vous répondre. Mais après avoir rafraîchi ses souvenirs, il vous dira naïvement : « Moi, comment je gagne ma vie? Eh ! Il existe un Dieu qui n'abandonne pas ses créatures. Il les fait vivre, et probablement les fera vivre encore dans l'avenir. Voilà ce que je vous dis. » — « Mais enfin, que faites-vous? Connaissez-vous un métier? Avez-vous un gagne-pain quelconque? » — « Que son saint nom soit loué ! Tel que vous me voyez, je possède un talent par la grâce du Maître du Monde, un instrument précieux, une belle voix. Et pendant les jours de fête, je suis chantre dans une synagogue des environs de la ville. Je suis aussi *mohel*, je fais les circoncisions, et personne ne saurait égaler mon art pour perforer le pain azyme. De temps en temps, je suis aussi intermédiaire de mariage. Maintenant, je suis encore (mais que cela reste entre nous !) un peu marchand d'alcool, ce qui met du beurre sur mon pain. J'ai une chèvre qui fournit assez de lait, et j'ai encore non loin de notre ville un parent fortuné qui, lorsque les temps sont mauvais, se laisse un peu traire, lui aussi. Et après cela, je vous le répète, Dieu est un père, Dieu est un père. »

Parmi tous ces métiers bizarres, le plus étrange, à coup sûr, est encore celui de *gendre*. En tous pays il y a des gendres, mais ceux qu'on voit là-bas sont d'une espèce unique au monde. Dans ces communautés où la foi est toujours très vive, où toute la vie du village tourne autour de la synagogue, où les devoirs religieux, les quatre prières du jour, les fêtes, les jeûnes, les cérémonies rituelles absorbent une grande partie du temps, la lecture des livres sacrés reste toujours la distraction favorite, et pour les vieillards et les gendres l'unique occupation.

Un gendre est un ancien étudiant talmudique que son beau-père nourrit à son foyer sans lui demander autre chose qu'étudier les livres sacrés, et sanctifier ainsi la maison. Aujourd'hui les gendres se font rares, on est de moins en moins soucieux de nourrir pendant des années un gendre qui, si distingué soit-il, coûte cher et ne rapporte rien. Mais il y a seulement une trentaine d'années, des gendres, on en trouvait partout, dans toutes les maisons des Juifs un peu à leur aise.

Or, il est arrivé que, dans ces ghettos perdus, qu'on pouvait croire imperméables à toute pensée du dehors, l'esprit moderne a pénétré, et précisément par ces gendres, par ces pieux étudiants qui devaient attirer sur le ghetto la bénédiction du ciel. Lorsque, dans une yéchiba, il y avait quelques étudiants atteints du fatal désir de s'initier aux études profanes, ils se reconnaissaient tout de suite et s'arrangeaient pour habiter ensemble chez la même logeuse, dans une maison du village. Là, fort avant dans la nuit, à la lueur de la même bougie, ils chantonnaient comme on doit faire, quand on prie ; mais au lieu de psalmodier le vieux texte talmudique, qu'ils connaissaient par cœur, ce qu'ils lisaient, sur le rythme du Talmud, pour ne pas éveiller les soupçons de leur logeuse ou du veilleur de nuit, c'était la Bible de Mendelssohn, qui les initiait à l'allemand, c'étaient des grammaires, des manuels ou des traductions hébraïques de romans étrangers, qu'on commençait de publier à Vienne et à Berlin — et le plus célèbre de tous, le premier qui fut traduit dans la langue sacrée, les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue... Un jour même, parurent en hébreu des romans originaux, qui rencontrèrent un prodigieux succès dans cette jeunesse des yéchiba. Le fond en est toujours le même : on fait le procès du ghetto, on bafoue les rabbins, et en

particulier les rabbins miraculeux, on célèbre l'humanisme, la civilisation, la *haskala* comme on dit en hébreu. Et c'est chose inattendue de voir la langue de la Bible révéler au ghetto les pensées qui doivent le détruire.

Que pouvaient bien représenter aux yeux de ces intellectuels de village, nourris jusque-là de Talmud, cette civilisation, cette fameuse *haskala* dont ils avaient la nostalgie? S'en faisaient-ils une idée beaucoup plus claire que n'en avaient, de la divinité, les vieux lecteurs de la Cabale au milieu desquels ils vivaient? La haskala, pour la plupart d'entre eux, se réduisait à ceci : raccourcir le plus possible les boucles de cheveux qui tire-bouchonnaient sur leurs joues, diminuer peu à peu aux proportions d'une redingote le long caftan qui tombait jusqu'aux pieds ; mêler à leur jargon yiddisch le plus de mots allemands possible. Ce qui les faisait ressembler à l'écolier limousin de Rabelais, truffant de grec et de latin son patois provincial, et les rendait tout à fait incompréhensibles à leurs coreligionnaires.

Ces intellectuels tourmentés, en révolte secrète ou déclarée contre le milieu qui les entoure, forment un type jusqu'alors inconnu du ghetto. Ils se donnent le nom de maskil (au pluriel maskilim), qui signifie l'éclairé. Mais dans le jargon populaire on leur donnait un autre nom, on les appelait Épicure, en souvenir de ces Grecs maudits qui, au temps où ils tenaient la Judée sous leur pouvoir, avaient tenté de substituer l'hellénisme au judaïsme, et Jupiter à Jéhovah. Au milieu d'une population obstinément fidèle à ses vieilles pensées, ces maskilim, ces Épicure faisaient figure de dévoyés, de traîtres ou Dieu d'Israël, et tout le ghetto conjuré leur rendait la vie impossible. Quel courage il a fallu à ces esprits avides pour s'initier, tant bien que mal, aux choses défendues, seuls, sans le secours de personne, sous la menace continuelle d'être dénoncés au rabbin et chassés de la yéchiba. Et quand on était gendre, quand on avait le gîte et le couvert assurés, quelles ruses pour tromper les regards de toute une famille qui vous surveillait de plus près que la logeuse et le veilleur de nuit ! Que de gendres qui, cultivaient en secret la haskala et s'initiaient dans Eugène Sue aux mystères de la civilisation, surpris par leur beau-père, ont vu finir, hélas ! leur beau métier de gendre et perdu à la fois leur femme (ce dont peut-être ils se seraient consolés), mais le gîte et la table et l'heureuse

vie partagée entre la lecture du Talmud et celle des *Mystères de Paris!*

J'ai connu le fils d'un rabbin miraculeux qu'on avait marié à quatorze ans à la fille d'un collègue, si l'on peut dire, de son père, rabbin miraculeux, lui aussi. Elle, elle avait douze ans. Les deux enfants firent le meilleur ménage. Le jeune époux vivait en qualité de gendre à la cour de son beau-père. Or, un jour, le secrétaire du rabbin découvrit dans son coffre une grammaire allemande, un manuel d'histoire naturelle et une arithmétique. Grand scandale à la cour du rabbin miraculeux! Ce jeune homme qui était appelé à faire, lui aussi, des miracles, touchait à l'arbre défendu. Son beau-père le fit appeler et lui donna à choisir entre sa fille et la grammaire, entre la soumission ou le divorce. L'épouse-enfant ne doutait pas que son mari ne sacrifiât pour elle une grammaire et une arithmétique. Lui, il s'imaginait qu'il y avait, derrière ces deux livres, tout le savoir du monde, un univers inconnu, rempli de mystérieux prestiges dont il tenait la clef, et où il allait pénétrer comme dans le jardin d'Éden. Ils pleurèrent tous les deux beaucoup, mais le jeune homme s'en alla... Qu'est-elle devenue, la petite fille d'autrefois, qui retenait par son caftan, avec des larmes dans les yeux, son mari entraîné par la grammaire? Quant à lui, pourrait-il affirmer que le savoir étranger lui a donné le bonheur?... Je ne sais, mais beaucoup de ses pareils ne l'ont certes pas trouvé, et cette désillusion est le drame intérieur de la vie du maskil.

Beaucoup de ces intellectuels s'éloignaient du ghetto pour aller vivre ailleurs, à Vienne, à Munich, à Berlin, à Londres ou à Paris, et ils s'apercevaient que cette civilisation, dont ils s'étaient fait de loin une idée si brillante, sur les bancs de la yéchiba ou dans la chambre du beau-père, ne correspondait à rien de ce qu'ils avaient imaginé. Dans ce monde nouveau, tout les blessait. Les étrangers qui les traitaient avec méfiance ou mépris, leurs propres coreligionnaires qui s'étaient trop bien adaptés à la vie occidentale et avaient remplacé l'ancien idéalisme du ghetto par un scepticisme et un matérialisme grossier, eux-mêmes enfin, qui ne se retrouvaient plus. « Aujourd'hui, écrit l'un d'eux avec mélancolie, dans un récit qui est l'histoire de sa vie et de ses efforts pour atteindre à une plus haute culture, aujourd'hui, j'ai fait le bilan de cette existence de trente ans et un mois,

et je vois avec désespoir un zéro s'étaler dessous. Comme le hasard s'est montré dur pour moi ! J'ai reçu une éducation en contradiction avec tout ce dont je pouvais avoir besoin plus tard. J'ai été élevé pour être une célébrité rabbinique, et me voilà employé de commerce ; j'ai été élevé dans un monde imaginaire pour être un strict observateur de la loi, et cette éducation m'écrase encore maintenant que l'homme imaginaire a disparu en moi ; j'ai été élevé pour vivre dans une atmosphère de mort, et me voici précipité au milieu de gens qui mènent une existence réelle sans que je puisse y participer ; j'ai été élevé dans une existence de rêve et de théorie pure, et je me trouve au milieu du chaos de la vie pratique, à laquelle mes besoins exigent que je m'applique ; mais pareil au papier gratté sur lequel on ne peut plus rien écrire, mon cerveau n'arrive pas à mettre le pratique à la place du spéculatif. Je pleure sur mon petit monde détruit que je ne peux plus retrouver ! »

Aux yeux de ces maskilim déçus, Mendelssohn et ses successeurs avaient mal servi Israël. Il avait eu tort de croire que le judaïsme n'était qu'un système religieux comme un autre, et qu'une fois que le Juif en avait observé les pratiques à la maison et à la synagogue, il pouvait, pour le reste, se conformer aux usages et aux pensées des gens parmi lesquels il vivait. Mais non, le judaïsme, c'était bien autre chose ! Une religion sans doute, mais surtout une race, une pensée, un sentiment de la vie, un génie particulier, qu'on portait partout avec soi, hors de la maison, hors de la synagogue, et qu'on ne pouvait rejeter sous peine de se détruire soi-même. Cet esprit d'Occident, dont les premiers maskilim avaient tant espéré, n'était pas moins dangereux pour l'esprit d'Israël que l'abêtissement où des rabbins obscurantistes avaient plongé le ghetto. Au lieu de se renier soi-même et de faire ce grand effort inutile pour se rendre pareil à tout le monde, il fallait devenir plus Juif que jamais, retrouver dans l'étude de l'histoire et de la langue hébraïque les sources profondes de l'inspiration d'Israël, et reprendre le sentiment qu'on était un peuple, une âme, un peuple juif, une âme juive.

Ainsi pensaient quelques intellectuels groupés dans une petite revue, *Haschahar (l'Aurore)*, autour d'un grand écrivain hébraïque, le romancier Smolensky, dont toute l'œuvre est justement l'éternelle histoire du maskil qui se dégoûte

de la sottise et de l'hypocrisie du ghetto, s'en évade, court par le monde, croit découvrir dans la pensée occidentale le secret de sa libération, et s'aperçoit, en fin de compte, que là non plus il n'a pas trouvé sa voie, et qu'il ne se retrouvera lui-même qu'en retournant aux sources profondes du génie d'Israël. Mais cet effort de Smolensky et de ses collaborateurs était-il bien opportun? La révolution de 1848 venait d'accorder aux Juifs, dans presque tous les pays d'Europe, les droits civils et politiques. En Russie même, un gouvernement libéral, auquel on n'était guère habitué, se montrait favorable à l'émancipation des Juifs. Le tsar Alexandre II venait de leur permettre d'habiter certaines villes, dont le séjour leur était jusque-là interdit, et leur avait ouvert l'accès des professions libérales. Était-il raisonnable en un pareil moment de ne plus faire crédit aux pensées d'Occident, et de prêcher le retour vers une culture purement juive? On discutait passionnément là-dessus dans les cercles maskilim, lorsqu'une fois de plus le feu du ciel s'abattit sur Israël.

En 1882, Alexandre fut assassiné. Quelques socialistes juifs avaient pris part au complot. On rendit tous leurs coreligionnaires responsables de l'assassinat, et la police, utilisant la vieille antipathie populaire à l'égard des Juifs, organisa des massacres. Le sang coula dans le ghetto. Cela ne s'était pas vu en Russie depuis deux siècles, depuis le temps de Chmielnicki. Était-ce à ce retour des plus mauvais jours d'Israël qu'aboutissait l'espoir qu'on avait mis dans la civilisation? Les rêves de Mendelssohn et de ses successeurs s'évanouissaient en fumée. L'antisémitisme que la révolution de 1789 et surtout celle de 1848 semblaient avoir exorcisé, n'avait point disparu comme on se l'était imaginé. Pouvait-il être question désormais de s'assimiler à des gens qui répondaient par des massacres à l'élan qui vous portait vers eux? Décidement Israël n'avait à compter que sur lui-même pour réaliser son destin. Et à l'idée de refaire l'unité du peuple juif et de la pensée juive par une résurrection de l'esprit et de la langue des ancêtres, vint s'en ajouter une autre : reconstituer une patrie réelle, s'installer sur un territoire où les Juifs, après deux mille ans d'exil, se reformeraient en nation.

Cette idée n'était pas nouvelle. Il y avait vingt ans déjà qu'elle avait été exprimée pour la première fois, avec une force

singulière, par un Juif dont le nom est bien oublié aujourd'hui, Moïse Hess, dans son ouvrage *Rome et Jérusalem.*

C'était un Juif de la vallée du Rhin, qui avait reçu chez ses parents, des commerçants aisés de Bonn, la forte éducation religieuse, en honneur autrefois dans les familles juives. Il avait suivi en Allemagne les cours d'une université, s'était détaché de toute croyance religieuse, et brouillé avec les siens. Plus tard, il se lie d'amitié avec Karl Marx, adopte ses conceptions sociales, quitte l'Allemagne, et vient se fixer à Paris, où il vécut jusqu'à sa mort. Mais il advint que cet émancipé retourna au judaïsme, et que ce disciple de Marx, sans cesser d'être socialiste et internationaliste, conçut l'idée d'un nationalisme juif. Il raisonnait ainsi. Dans l'intérêt supérieur de l'humanité il est souhaitable que chaque peuple, comme chaque individu, porte au maximum de puissance ses qualités naturelles. Et si cela est vrai pour les peuples les plus médiocres, combien ce l'est davantage quand il s'agit d'un peuple comme le peuple d'Israël ! En est-il en effet qui ait mieux servi la cause de la civilisation et dont le salut importe plus au bien de l'humanité tout entière? Le messianisme des prophètes n'a pas donné encore tous ses fruits. Il suffit de le dégager des nuées religieuses dont un Ezéchiel l'obscurcit, pour retrouver la vraie mission d'Israël, qui estde faire régner la justice et l'égalité dans le monde. Par là le nationalisme de Hess se mettait en harmonie avec l'internationalisme de Marx, et donnait au sionisme de demain sa véritable figure.

Jamais, au milieu de ses déboires, et jusque dans ses jours les plus sombres, Israël n'a perdu l'espoir, éveillé en lui par les prophètes, qu'il sera le sauveur du monde. Ses prières le lui rappellent quatre fois dans la journée. Mais dans la dispersion et au profond de la détresse, on se contentait de répéter que Dieu avait dispersé les Juifs à travers les nations justement pour leur permettre d'exercer leur mission sur tous les points de l'univers. Triste consolation, qui ne contentait pas Moïse Hess. Suivant lui, pour agir sur les destinées du monde et retrouver l'élan de son ancien génie, le peuple juif devait se ramasser sur lui-même, se reconstituer comme unité nationale, s'établir dans une patrie où il pourrait reprendre une vie naturelle, suspendue depuis des siècles. Et même si tous les Juifs du monde ne quittaient pas leur pays d'adoption pour la Judée nouvelle, ils recevraient

tous de là-bas la chaleur et la vie du sentiment juif retrouvé.

En 1860, ces idées semblaient inactuelles. Elles cessèrent de le paraître en 1882, après l'assassinat du tsar. Un médecin d'Odessa, Léo Pinsker, les reprit à son tour, dans une brochure célèbre par son énergie concise, *Auto-émancipation.* « Le Juif, écrivait-il, est pour les vivants un mort ; pour les autochtones un étranger ; pour les sédentaires un vagabond ; pour les possédants un mendiant ; pour les pauvres un exploiteur et un millionnaire ; pour les patriotes un sans-patrie ; pour toutes les classes de la société un concurrent abhorré. Sa patrie, c'est l'étranger. Son unité, la dispersion ; sa solidarité, l'hostilité générale ; son arme, l'humilité ; sa tactique, la fuite ; son originalité, l'adaptation ; son avenir, le jour prochain... » Et Pinsker aboutissait à la conclusion de Moïse Hess : les Juifs forment en fait au sein des peuples parmi lesquels ils vivent un élément hétérogène qui, d'une part, n'est susceptible de s'assimiler à aucune autre nation et, d'autre part, ne saurait être supporté par aucune d'elles. Il leur faut donc partir, délivrer les nations d'une présence qui leur est importune, se libérer eux-mêmes, et reconstituer quelque part le foyer d'une renaissance nationale.

Où le situer, ce foyer juif? Pinsker ne le précisait pas, mais toute la tradition d'Israël répondait : Jérusalem. Enthousiasmés par cette idée du retour à la terre des ancêtres, quelques étudiants juifs abandonnèrent alors la Russie pour s'établir en Palestine. Mais en s'établissant là-bas d'une façon tout à fait précaire, dans un pays où le lendemain pour eux n'était pas plus sûr qu'en Russie, ces malheureux *Amants de Sion*, comme on les appelait, ne réalisaient pas du tout le rêve de Pinsker. Leur geste n'avait qu'une valeur sentimentale et symbolique. Et c'était à ce geste d'idéalisme impuissant, qui était la négation même de ce qu'avait rêvé Mendelssohn, qu'aboutissait, après cent ans de péripéties variées, l'élan qui avait emporté tant d'intellectuels du ghetto vers la civilisation d'Occident.

IX

Le Nouveau messianisme.

L'idéalisme a triomphé. Le nouveau messianisme, l'espoir d'un foyer juif réveillé au fond des consciences par

Moïse Hess et Pinsker, et qui entraînait vers Jérusalem les chimériques *Amants de Sion*, est aujourd'hui réalisé. Par une rencontre étrange, ce retour d'Israël à la terre des ancêtres s'est produit à la suite d'un de ces bouleversements formidables, dont l'imagination des prophètes se plaisait à entourer la venue du Messie.

Pendant plusieurs années les idées de Pinsker vécurent de la vie ralentie qu'ont les idées dans les livres : curiosités de bibliothèque, petite flamme qui se ravive un soir dans la chambre d'un étudiant solitaire, éclaire sa fenêtre pendant la nuit et disparaît avec le jour. On dit même que le livre de Hess et la brochure de Pinsker étaient inconnus de l'homme qui devait animer leur pensée et faire de ces songeries mortes quelque chose de vivant. Il est vrai que les idées font des cheminements mystérieux. Pas besoin de les lire pour être touché par elles. Elles sont en suspension dans l'air dont l'esprit se nourrit. C'est ce qui explique que, dans un même temps, les intelligences des hommes et leurs visages se ressemblent. Et puis, il y a des circonstances pareilles qui, en frappant certains cerveaux, y réveillent les mêmes idées.

Le docteur Théodore Herzl était un type de Juif assimilé, ou du moins qui croyait l'être. A la fin du siècle dernier, il avait quitté Vienne pour se fixer à Paris. C'était alors l'endroit où un Juif pouvait vivre le plus agréablement du monde. En dehors d'un cercle restreint, Drumont et sa *Libre Parole* ne trouvaient pas grand écho. Dans l'atmosphère optimiste du moment, l'antisémitisme semblait une doctrine d'un autre âge, archaïque et démodée. Personnellement, je ne me souviens pas qu'à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand où je faisais mes études, l'idée me soit jamais venue d'établir une distinction quelconque entre mes camarades juifs et mes camarades chrétiens. Le docteur Herzl, correspondant à Paris de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, fréquentait un monde de littérateurs, de journalistes et de politiciens, et en 1894, rendant compte à son journal d'une pièce de Dumas fils, *la Femme de Claude*, où un certain Daniel fait de belles tirades sur le retour des Juifs à la terre des ancêtres, il écrivait ces mots : « Le bon Juif Daniel veut retrouver sa patrie perdue et réunir à nouveau ses frères dispersés. Mais sincèrement un tel Juif doit savoir qu'il ne rendrait guère service aux siens en leur rendant leur patrie

historique. Et si véritablement les Juifs y retournaient, ils s'apercevraient dès le lendemain qu'ils n'ont pas grand'-chose à mettre en commun. Ils sont enracinés depuis de longs siècles en des patries nouvelles, dénationalisés, différenciés, et le peu de ressemblance qui les distingue encore ne tient qu'à l'oppression que partout ils ont dû subir. »

Un an plus tard éclatait l'affaire Dreyfus. Ce fut, suivant son expression, comme s'il venait de recevoir un coup de massue sur la tête. Il lui sembla que, jusqu'à ce moment, il avait ignoré qu'il était Juif. On aurait dit que l'âme de Drumont avait soudain saisi les trois quarts des Français. Juste cent ans après la Déclaration des droits de l'Homme, le voile du Temple se déchirait tout à coup pour laisser apparaître une réalité qu'on ignorait, ou qu'on se refusait à voir. Herzl était épouvanté par la violence du phénomène. « Quand un peuple, se dit-il, si hautement civilisé dans tous les autres domaines peut en arriver là, qu'en est-il des peuples qui, à l'heure actuelle, n'ont pas même atteint le niveau occupé par les Français il y a cent ans? » Et comme en 1881, sous le coup des pogroms de Russie, Pinsker avait écrit son *Auto-émancipation*, Herzl écrivit à son tour une brochure qui rappelle si vivement, pour le fond, la forme et le détail, l'essai du médecin d'Odessa, qu'on est stupéfait de penser que cet ouvrage lui ait été inconnu.

Mais il y avait chez Théodore Herzl un don, qui ne se trouvait pas chez Pinsker. Quand il avait fallu passer de la théorie à l'action, Pinsker s'était trouvé sans moyens. Il se contenta de soutenir de son mieux les *Amants de Sion*, qui végétaient dans leurs colonies misérables, et d'organiser le départ de quelques autres malheureux vers la terre de Palestine. Herzl, lui, n'avait que du dédain pour cette colonisation sans espoir, dont l'échec ne pouvait que desservir ses projets en dégoûtant par avance ceux qui seraient tentés d'y souscrire. Pas de colonisation, pas d'exode avant d'avoir aménagé quelque part un territoire et créé le cadre d'un État. Et tout le reste de sa vie, il employa ses talents d'orateur, d'écrivain, de politique et son charme personnel qui, paraît-il, était grand, à travailler aux moyens de faire passer ses idées du domaine du rêve dans celui de la réalité.

Comme Pinsker il se demanda où la situer, cette patrie. La réponse est toujours la même. Il ne peut y avoir, pour un Juif, d'autre patrie que la Palestine. Elle était aux mains

des Turcs. Pour la rendre à Israël, Herzl entreprend démarches sur démarches. Il voit le pape, le sultan, le kaiser. Il essaie d'intéresser à sa cause toutes les chancelleries d'Europe, et aussi la haute finance. Vainement. Il échoue partout. Les financiers se dérobent ; ils ne croient pas à son projet. Le baron Edmond de Rotshchild a bien assez à faire pour soutenir, contre toute sa famille qui le traite de rêveur, les malheureuses colonies palestiniennes fondées par les *Amants de Sion*, et qui, sans lui, seraient détruites par la misère, la maladie, les difficultés de toutes sortes qui tiennent au climat, à la nature du sol et des colons eux-mêmes. Le baron de Hirsch, lui, ne croit pas aux vertus mystiques de la terre palestinienne. Aux plans ambitieux du docteur, il préfère une œuvre modeste, plus aisément réalisable. Il expédie sur des fermes qu'il organise en Argentine, des groupes de Juifs déshérités, avec cette idée que là-bas ils trouveront une terre meilleure que les cailloux de Palestine, et surtout qu'ils ne seront pas étouffés sous le poids d'un trop lourd passé... Dans toutes les chancelleries d'Europe, il y a des cartons poussiéreux pour classer les projets comme ceux du docteur Herzl. Le pape fut aimable, le kaiser poli. Quant au sultan, tout ce qu'il offrit à ce singulier visiteur qui lui demandait tout de go une province de son empire, ce fut, en souvenir de cette étrange histoire, une épingle de cravate.

Herzl ne se découragea pas. La Judée est inaccessible? Il faut loger ailleurs Israël ! Les Anglais offrent l'Ouganda. Eh bien ! on ira dans l'Ouganda ! Mais il est seul à vouloir partir là-bas. Tous ses partisans l'abandonnent. Que deviendrait-on dans l'Ouganda? Que feraient des Juifs avec des nègres? Personne ne le suit sur ce chemin, et d'échec en échec, usé, malade, désespéré peut-être, ayant excité tour à tour l'enthousiasme et la déception, il meurt dans la force de l'âge, sans avoir rien obtenu.

Si, pourtant, quelque chose. S'il n'avait pas réussi à intéresser à son œuvre les chancelleries d'Europe, il avait puissamment ému la foule de ses coreligionnaires. Par des journaux, des livres, surtout par des congrès qu'il réunissait chaque année, et qui formaient en quelque sorte le parlement d'Israël, il avait fini par créer dans l'imagination juive une patrie idéale, où avant que les corps ne s'y transportent s'installaient déjà les esprits. Il avait si intensivement vécu

pour son idée qu'elle se confondait avec sa vie, qu'elle lui avait emprunté quelque chose d'humain. Mais cela même se serait peut-être effacé avec le temps et le souvenir de sa personne, si des circonstances tout à fait imprévisibles (comment prévoir, en effet, que pour créer un État juif, il faudrait une catastrophe qui bouleverserait le monde entier?) n'avaient permis à ce qui n'était encore qu'aspiration, désir, idée flottante, de se fixer, de prendre corps, et de passer du domaine des songes à la réalité.

La défense des petites nations opprimées était inscrite au programme des Alliés. Les disciples du docteur Herzl s'en réclamèrent aussitôt. N'était-elle pas opprimée, la nation juive? opprimée depuis deux mille ans? Elle était même la doyenne des nations opprimées. Et quel peuple pouvait témoigner d'un attachement si constant à la patrie perdue?

Ces doléances rencontrèrent de l'écho, surtout en Angleterre, dans une nation qui a ceci de commun avec les Juifs, que sa formation spirituelle s'appuie, comme la leur, sur la Bible. A cette raison sentimentale, ajoutez que l'Angleterre, dans l'institution d'un foyer juif en Palestine, sous sa haute protection, voyait le double avantage d'écarter la France d'un pays où, depuis Charlemagne nous avions la garde des Lieux-Saints (ce qui nous valait un grand prestige dans tout le Proche-Orient), et de créer là-bas une sorte de forteresse qui protégerait le canal de Suez et la route des Indes.

Avant même que la guerre fût achevée, la déclaration Balfour proclamait que la Palestine devenait le *home national* des Juifs sous la protection britannique. Un home, c'est-à-dire un lieu de refuge, un asile, un abri, avec tous les droits civils, et non pas un État avec les privilèges du gouvernement politique. Ce n'était pas tout à fait ce qu'on avait espéré. Revenu sur la terre des ancêtres, Israël y serait encore un étranger. Lui qui fournissait partout des financiers, des journalistes et des politiciens, dont l'action ouverte ou cachée n'était pas sans influence sur les affaires du monde, il serait encore traité dans son propre pays comme un peuple mineur, incapable de se gouverner lui-même. Mais les plus sages comprenaient que ces regrets étaient inopportuns. Que seraient devenus, sans la force britannique, les nouveaux arrivés perdus au milieu de sept ou huit cent mille Arabes, qui ne voyaient en eux que des intrus? Aussi,

renonçant pour un temps à des revendications superflues, les Sionistes dirigèrent tout leur effort vers la conquête matérielle et spirituelle du pays.

X

Le retour à Jérusalem.

La déclaration Balfour avait bien reconnu aux Juifs le droit de s'établir librement en Palestine, mais il ne pouvait être question de dépouiller de leurs biens les propriétaires du sol, et pour installer des colons sur la terre des ancêtres, il fallait d'abord l'acheter à beaux deniers comptants. Grande difficulté, si l'on songe que la plupart des émigrants étaient absolument sans ressources et qu'ils ne pouvaient pas compter, comme des colons ordinaires, sur l'appui d'un gouvernement. Dans un cas si exceptionnel, il a donc fallu recourir à des expédients nouveaux.

La colonisation palestinienne est fondée sur un principe emprunté à la Bible, qui s'oppose de la façon la plus nette à l'idée que le droit romain se fait de la propriété. L'idée romaine sur laquelle nous vivons, c'est que la propriété individuelle est absolue et perpétuelle. A cette idée-là, les Sionistes opposent ce principe qu'on lit au Livre du Lévitique : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit l'Éternel. »

L'Eternel ! Les pionniers de la Nouvelle Sion ont, je crois bien, cessé d'y croire. Mais ils remplacent Jéhovah par la personne du peuple juif, et dans leur droit nouveau ils traduisent ainsi la phrase de l'Ancien Testament : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit le peuple d'Israël. » Une caisse, le fonds national, alimentée par les contributions de tous les Juifs du monde, rachète, morceau par morceau, le sol sacré des ancêtres, et c'est ce fonds national, le donateur, le peuple juif, qui reste seul propriétaire du sol. Le colon palestinien n'est que le fermier d'Israël. S'il possède quelques ressources, il n'est pas obligé de les engloutir d'un coup dans l'achat du terrain, et peut les utiliser pour l'exploitation du domaine. S'il n'a rien, il trouve un emploi d'ouvrier agricole dans une colonie. Et de même que jadis, dans l'ancienne loi d'Israël,

un Juif ne pouvait être esclave à perpétuité (tous les sept ans il lui était loisible de retrouver sa liberté), de même dans le nouveau droit juif le prolétaire agricole ne saurait demeurer toujours dans cet état précaire. La participation aux bénéfices, qui est obligatoire, le fera nécessairement passer, un jour ou l'autre, de l'état d'ouvrier à celui de fermier.

Au cours d'un voyage récent, j'ai visité ces colonies. On ne saurait leur dénier le mérite de la variété, de l'ingéniosité et de la hardiesse. Chacune s'organise à sa guise, suivant les systèmes les plus divers de la coopération, voire du communisme absolu. Mais la théorie est une chose, et la pratique une autre. On m'a vivement reproché, dans les publications sionistes, de n'avoir pas tracé de la vie qu'on mène là-bas un tableau idyllique. J'ai dit ce que j'ai vu, sans esprit de dénigrement. Je n'ai aucun parti pris contre l'entreprise sioniste. C'est une grande œuvre de l'imagination et de la poésie, l'aboutissement d'un long effort, un moment de l'histoire juive. Mais n'est-il pas permis à un passant de faire entendre une voix sans passion dans le bruyant concert d'une littérature de propagande où domine une sentimentalité fausse, l'exagération orientale et une vanité mal placée, qui, au lieu d'ennoblir une entreprise noble en soi, risque de la rapetisser, d'abuser et de décevoir? Est-ce diminuer une chose qu'en montrer les difficultés? Et comment ne pas voir les difficultés immenses qu'Israël rencontre sur la terre des ancêtres?

La première, la plus évidente dès qu'on met le pied en Palestine, c'est que le pays est misérable. Peu de bonnes terres, des vallées marécageuses et malsaines, des pentes de rochers et de cailloux qu'il faut reconstruire en terrasses, comme elles l'ont été autrefois, pour y retenir ce peu de terre que réclame le mûrier, l'olivier et la vigne. Peu d'arbres, peu d'eau, des déserts. Une contrée mal favorisée du ciel, dont la patience humaine a tiré jadis quelque chose, mais que des siècles d'incurie ont détruite, et qui exige un énorme effort pour être aménagée à nouveau.

Pour cette tâche ingrate il faudrait une nombreuse et forte population paysanne, entraînée aux plus rudes travaux sous un climat peu bienveillant. Cette race terrienne, les Juifs pourront-ils un jour la constituer en Palestine? Ou bien seront-ils obligés d'utiliser en grande masse la population indigène pour les travaux des champs? C'est cette

dernière hypothèse qui se réalise le plus souvent dans une colonie quelle qu'elle soit. C'est ce qui est arrivé naguère dans les colonies fondées par les *Amants de Sion*, et c'est ce qui tend à se produire, sauf en quelques endroits, dans les nouvelles colonies sionistes. Mais alors Israël ne sera plus là-bas qu'un directeur d'entreprise, un chef d'exploitation. Le fonds de la population demeurera ce qu'il est aujourd'hui, une population arabe. Et les sionistes auront échoué dans leur plus grand espoir : le rajeunissement de la race par le contact avec le sol.

Autre difficulté : l'argent. On ne fonde pas une colonie sans y enfouir d'abord d'énormes capitaux. Nous savons, nous autres Français, ce que nous ont coûté l'Algérie, Madagascar, le Tonkin, le Maroc avant de rapporter quelque chose ; mais les Juifs ne formant pas un État, c'est aux particuliers qu'on a dû s'adresser pour trouver les ressources nécessaires à la colonisation palestinienne, ce qui ne facilite pas les choses et excuse bien un peu le ton si emphatique de la propagande sioniste. Il faut perpétuellement quêter, réveiller l'enthousiasme et la générosité. La masse juive est misérable ; on frappe toujours aux mêmes portes, et à la longue les plus généreux finissent par se lasser de donner.

Il faut bien voir aussi que la résurrection d'un judaïsme national est loin de rallier tous les esprits. En Amérique, où hier encore un puissant afflux d'émigrants entretenait les profonds sentiments de religion et d'entr'aide des ghettos orientaux, à New-York en particulier, qui est vraiment la capitale d'Israël avec ses deux millions de Juifs, l'idée sioniste a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme, et presque tout l'argent qui alimente le Fonds national est venu, et vient encore de là-bas. Mais dans l'Europe occidentale, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, dans tous ces pays où les Juifs sont acclimatés depuis longtemps, l'idée palestinienne a rencontré moins de faveur. Façonnés par les disciplines européennes, les Juifs y sont à peu près tous restés fidèles à la pensée de Mendelssohn. Ils vont même plus loin que le maître, puisque la plupart abandonnent la pratique de la religion. Ils estiment que Théodore Herzl a beaucoup exagéré les sentiments antisémites en suspension dans l'air qui les entoure. Cette hostilité sans force peut être parfois désagréable dans les rapports sociaux, mais ne les gêne en rien ni dans le développement de leurs affaires ni

dans celui de leur pensée. Le sionisme ne risque-t-il pas de réveiller des fureurs qui s'éteignaient peu à peu? Son affirmation agressive que les Juifs forment un peuple à part, une race inassimilable aux autres, ne présente-t-elle pas un danger, en donnant trop raison aux théoriciens de l'antisémitisme, qui n'ont jamais soutenu autre chose? Encore, disent-ils, si le sionisme devait apporter un enrichissement à l'activité et à la pensée juives. Mais qu'attendre de bon de ce retour artificiel à une culture particulière en un temps où toutes les formes de la civilisation tendent à l'unité? Quelle culture se développera sous ce climat d'Orient qui, depuis vingt siècles, n'a rien produit d'intéressant? L'intelligence juive fera-t-elle là-bas un miracle? Ne risque-t-elle pas plutôt de se dessécher au soleil? C'est une erreur de l'exiler. Son sort est lié désormais à la pensée de l'Occident. Elle est dans le concert de la civilisation européenne un instrument qui a sa force. Elle ne gagnera rien à jouer un solo sur le plateau de Jérusalem... Enfin, disent encore ces Juifs antisionistes, l'émigration en Palestine n'est en aucune façon et ne saurait être jamais une solution totale, définitive de la question juive, comme on l'avait espéré. Ce n'est point parce que quelques centaines de milliers d'émigrants s'établiront là-bas que la question juive cessera d'exister pour les millions de Juifs qui continueront de vivre en Russie ou ailleurs. La Judée est un tout petit pays qui, même aménagé au mieux, n'hébergera jamais les quinze millions de Juifs dispersés dans l'univers. Et d'ailleurs, ces millions de Juifs n'ont aucune envie d'y aller. Même ceux qui sont sympathiques au retour à la terre des ancêtres, n'ont qu'une sympathie toute idéologique, qui se manifeste à l'occasion par un article de journal ou un geste généreux, mais ils restent confortablement installés là où le destin les a fait naître. Ce qui justifie cette plaisante définition du sionisme : un sioniste est un Juif qui veut en envoyer un autre en Palestine.

Sans prendre parti dans la querelle entre Juifs sionistes et Juifs antisionistes, je note que, depuis Herzl, un fait nouveau a changé tout l'aspect du problème. L'émigration en Palestine offrait surtout de l'intérêt pour les masses juives de Russie et de Roumanie, seuls pays où les Juifs étaient vraiment à plaindre. Leur situation en Roumanie ne s'est pas beaucoup modifiée, et le home national demeure toujours une ressource. Mais en Russie, la révolution a tout

changé pour eux. Je ne veux pas dire par là que, dans la Russie soviétique, les Juifs soient particulièrement heureux. Personne n'est heureux, je crois, en Russie. Seulement, dans cette immense infortune, ils partagent le sort commun. Ils ne vivent plus, comme autrefois, sous des lois d'exception. Ils ne sont plus parqués dans un territoire limité, ils peuvent aller où bon leur semble, s'adonner aux professions qui leur plaisent. Déjà dans le nouvel État russe, leur intelligence et leur activité ont donné à beaucoup une situation privilégiée. Ceux d'entre eux qui n'ont pas à se réjouir du présent peuvent tout espérer de demain. La Palestine lointaine et misérable cesse d'apparaître à leurs yeux comme le paradis où tous leurs maux prendront fin. La Troisième Internationale vient de se substituer au messianisme légendaire. Ils reconnaissent avec joie, dans la pensée qui inspire le communisme soviétique, les vieux appels de leurs prophètes, ce règne de la justice et de l'égalité parfaites qui est le règne du Messie... Cependant il est possible que Théodore Herzl ait vu juste, qu'il ait été encore un plus grand visionnaire qu'on aurait pu le croire. Qu'adviendra-t-il de la Russie? Si une réaction se produisait demain dans cette masse mystérieuse et barbare, que deviendraient les Juifs? De quel recours pourrait leur être alors cette terre des ancêtres dont ils paraissent bien se désintéresser aujourd'hui?

Comment se résoudront les difficultés palestiniennes? N'étant pas Juif, je ne veux pas faire le prophète. D'après ce que j'ai vu, je ne puis parler de réussite, mais je ne saurais parler non plus d'un échec. C'est toujours un méchant rôle de parler d'une façon glacée d'un mouvement où, sans aucun doute, il entre beaucoup d'enthousiasme et de générosité. On m'a raconté, l'autre jour, une histoire qui m'a frappé. Avez-vous vu, l'an dernier, un film américain, ou plutôt un film juif, qui s'appelle *les Dix commandements*? On assistait sur l'écran au passage de la mer Rouge. Pour réaliser cette scène, une foule de figurants juifs, pris dans le ghetto de New-York, étaient venus à Los Angeles. Au moment où tout ce monde, les uns à pied, les autres sur des chars, allait s'élancer dans la mer Rouge, le directeur de l'entreprise, qui était Juif lui-même, monta sur une estrade, et là, il prononça ces mots, qu'un haut-parleur répétait à la foule qui, sur un signe, allait tout à coup s'ébranler : « Juifs ! Vous allez mon-

trer au monde une des plus grandes scènes de notre histoire nationale. Allez-y carrément ! Soyez dignes des ancêtres ! Élancez-vous dans la mer qui s'ouvre devant vous. Mille dollars à celui qui brisera son char ! »

Les sionistes de Jérusalem s'élancent de nouveau dans la mer. Nous autres étrangers, de la rive, nous ne pouvons faire qu'une chose : les regarder courir sur leurs chars...

Mais d'ores et déjà, les sionistes, du point de vue spirituel, ont remporté un grand succès. Ils ont créé ou plutôt ressuscité ce lien vivant indispensable à un peuple : une langue nationale. Cette langue, c'est l'hébreu.

Jusqu'à ces dernières années, l'hébreu était, comme le grec ou le latin, une langue morte, la langue sacrée de la Bible et du Talmud. Tous les Juifs en lisaient les caractères, puisqu'on ne peut prier qu'en hébreu, mais peu de gens comprenaient ce qu'ils lisaient, et ceux qui comprenaient ne se servaient jamais pour l'usage courant de l'antique langage. Pour l'usage courant, en Russie, en Pologne, en Roumanie, on utilisait le yiddisch. Mais, bien que ce yiddisch ait fourni au ghetto une abondante littérature, c'est moins une langue qu'un patois, et qui est loin d'être parlé par tous les Juifs du monde. Le vieil hébreu, au contraire, abandonné depuis des siècles, est une grande langue classique, dans laquelle Israël a manifesté son génie et qui possède la vertu d'une longue tradition. Il était tout naturel de le préférer au jargon. On lui a redonné la vie en l'enrichissant d'une foule de mots nécessaires pour exprimer des choses nouvelles, car depuis deux mille ans qu'on a cessé de le parler (au temps de Jésus on ne le parlait déjà plus), il a passé dans l'esprit des hommes bien des choses qui n'avaient pas de nom dans la vieille langue de Moïse. Cette langue, on l'a rafraîchie, rajeunie, mise à la page. Et voilà le grand fait, le premier résultat obtenu par les sionistes : l'hébreu est ressuscité, il est redevenu une langue vivante. Dans toutes les écoles de Palestine, sciences, littérature, philosophie, histoire, tout est enseigné en hébreu. Il n'y a pas un enfant juif dans toute la Judée qui ne parle aujourd'hui la langue de Moïse comme sa langue naturelle. Et si l'on songe qu'un pareil résultat a été acquis en dix ans, on ne peut qu'admirer cet effort.

Pour couronner cette grande acquisition spirituelle, les sionistes ont inauguré, en 1924, sur le Mont des Oliviers, une université hébraïque. C'est là, si je ne me trompe, de

toutes leurs créations, celle à laquelle ils tiennent le plus. Ils ne doutent pas que dans ces lieux où a fleuri jadis le génie d'Israël, à l'abri des influences étrangères, dans la langue qu'ont parlée les prophètes, ils ne retrouvent les sources de leur inspiration ancienne, et que de cette Université ne sortent un jour des esprits capables d'orienter l'humanité vers des voies nouvelles, comme ils l'ont fait autrefois.

Qu'est-ce donc que cet esprit d'Israël qui doit refleurir là-bas? C'est l'esprit prophétique, cet appel à la justice, à l'égalité parfaite qui animait Ezéchiel. Par là, deux mouvements qu'on pouvait croire contradictoires : l'internationalisme tel qu'on le comprend à Moscou, et qui est pour beaucoup une création d'Israël, et le nationalisme palestinien se rejoignent dans une pensée profonde. Ils se relient par cette idée commune, la plus ancrée en Israël, que la race juive est une race élue, chargée de conduire l'humanité vers ses fins les meilleures. Déjà, nous avons connu par elle l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle nous réserve pour demain une troisième révélation. Et cette révélation s'élabore en Palestine et en Russie. En détruisant l'ancienne société russe, les communistes de Moscou prétendent travailler pour le bien de l'humanité tout entière. En restaurant en Judée l'ancien esprit biblique, les sionistes de Jérusalem prétendent, eux aussi, travailler, non seulement pour eux, mais pour le bien de tout le monde, puisqu'ils vont nous apporter cette chose indispensable, paraît-il, à notre salut, la fleur de l'esprit d'Israël qui, jusque-là, s'étiolait dans les ghettos, mais qui va retrouver sur le sol des ancêtres son éclat et son ancienne vigueur.

L'autre jour, à Jérusalem, un petit horloger de la rue de Jaffa disait à un de mes amis :

— Comment ne vous plairiez-vous pas ici? C'est la capitale du globe !

Mot étonnant, qui exprime un espoir naïf et magnifique. Et avec la faculté d'enthousiasme et la promptitude de sa race à anticiper sur l'avenir, ce jeune horloger, qui avance, le croit déjà réalisé.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

Paris au temps du Romantisme

Le 25 février 1830, la salle du Théâtre-Français se trouvait envahie dès trois heures de l'après-midi par un public hétéroclite : sculpteurs, peintres, poètes, avec, au premier rang, la fantastique chevelure et le gilet de velours cramoisi de Théophile Gautier.

Tout ce monde criait, gesticulait, mangeait, buvait : une véritable auberge. Aussi le public élégant ne put-il, en pénétrant dans la salle, retenir son dégoût. Le tapage en redoubla. Or soudain, le bruit cessa. Une jeune fille, au délicieux visage qu'estompaient d'un brouillard d'or de magnifiques cheveux noués sur le sommet de la tête en une large boucle, était apparue dans une loge. Et, tandis qu'elle se penchait pour mieux voir, sa beauté, suspendant un instant le tumulte, par trois fois fut applaudie.

Celle qui fut ainsi associée ce soir-là au triomphe d'*Hernani*, s'appelait Delphine Gay ; elle allait avoir vingt-six ans, elle était poète et déjà poète célèbre. Nature ouverte à tous les généreux enthousiasmes, la jeune fille venait joindre ses transports à ceux des fervents du romantisme. Elle venait observer aussi. Car derrière le poète le critique dormait. Le *vicomte de Launay* (un homme de beaucoup d'esprit celui-là) n'attendait qu'une occasion pour se révéler. Cette occasion ne devait pas tarder. En effet, peu après, Delphine Gay, « la Muse de la Patrie », épousait Émile de Girardin. Et

celui-ci, ayant en 1836 fondé le journal *la Presse*, « puissance d'opinion qui comptait avec les puissances de fait », elle y publiait bientôt ses fameuses *Lettres parisiennes*, chefs-d'œuvre inimitables du genre.

Tout le Paris de la Monarchie de Juillet est là sous nos yeux, si spirituellement décrit, si justement dépeint. C'est de l'histoire et de la meilleure. Vraiment Mme de Girardin se montrait clairvoyante et prophétisait bien, quand elle écrivait : « Nous découvrons tristement cette affreuse « vérité : c'est que de tous nos ouvrages écrits avec soin, « avec prétention, le seul qui ait quelque chance de nous « survivre, c'est précisément celui dont nous faisons le moins « de cas. Et pourtant rien de plus simple : Nos vers, ce « n'est que nous... Nos commérages, c'est vous, lecteurs, « c'est votre époque si grande quoi que l'on dise, si extra- « ordinaire, si merveilleuse et dont les moindres récits, les « plus insignifiants souvenirs, auront un jour un puissant « intérêt, un prix inestimable. On nous a donc métamor- « phosés malgré nous, en une espèce non pas d'historien, « mais de mémorien, un de ces écrivains sans valeur que « les écrivains consultent, un de ces ouvriers qui préparent « de l'ouvrage pour les artistes de talent... Et nous écrivons « des chapitres de petits mémoires, nous qui étions bien « décidés à n'en écrire jamais... Et nous dirons à notre « temps : « Nous avons l'audace de te juger... »

Suivre le vicomte de Launay dans ses récits de chaque semaine, c'est donc revivre, grâce à lui, la période comprise entre les deux Révolutions du siècle dernier et qui ressemble par bien des côtés à celle que nous traversons. A sa suite, nous pénétrons dans les salons aristocratiques et littéraires ; nous assistons aux fêtes données chaque hiver par les faubourgs rivaux. Nous jetons en passant un coup d'œil sur la nouvelle cour, si différente de l'ancienne.

Puis, nous voici mêlés aux dandys, aux bourgeois, à la multitude qui, à certains jours, envahit la capitale, se précipite aujourd'hui vers la place de la Concorde, où le roi préside l'érection de l'obélisque de Louqsor, envahit demain les Champs-Élysées où la princesse Hélène d'Orléans passe rayonnante de jeunesse et de bonheur ; ou bien encore s'écrase le long des quais afin d'assister aux jeux nautiques, aux feux d'artifice offerts par la ville au peuple, en souvenir des trois journées de Juillet !

*
* *

Quel guide rare nous est donné dans cette femme charmante en qui se résument toutes les séductions de son époque. C'est qu'aussi nul n'était plus apte qu'elle à la comprendre et à la juger.

Née au plus beau soleil de l'Empire, Delphine Gay avait passé son enfance au sein du luxe et des élégances. Vint ensuite la Restauration et avec elle cette renaissance poétique qui était comme un printemps, qui en avait l'ardeur généreuse. Ce fut l'heure des *Méditations*, des *Odes et des Ballades*, l'heure également de la « dévotion de salon, de l'aristocratie plus fine, de l'élégance plus assaisonnée ».

Il se formait des clans intellectuels qui avaient chacun ses philosophes, ses poètes, ses orateurs. La vie débordait dans les soirées brillantes, où l'on s'enivrait de toutes les joies de l'esprit. Et dans ce monde qui était si bien le sien, qu'on l'eût dit créé par elle, Delphine, devenue jeune fille, s'y déploya naturellement, avec toute la richesse de sa nature d'élite et toute la pénétration d'un esprit fait pour étinceler ! Comment ne se serait-elle pas attristée de voir, au lendemain de 1830, s'amoindrir la société, où la veille encore elle charmait par sa grâce et par son aisance ! Maintenant elle dépasse le monde nouveau enfanté par la Révolution. Et son regard pénétrant juge de haut l'abîme venu soudain séparer deux époques pourtant très proches !

Charles X est en exil ! Louis-Philippe a « usurpé » son trône ! Le roi de France ne règne plus. A sa place gouverne le roi des Français, un roi qui doit son élévation, non à un héritage pieusement recueilli : mais à l'émeute. Quel contraste entre les condescendances de Louis-Philippe et le prestige de Charles X ! Ce contraste, l'âme élevée de Mme de Girardin le sent vivement. Écoutez-la gémir et pleurer sur l'anéantissement de tout ce qui faisait la Restauration si féconde !

« Quand un palmier tombe au désert, frappé de la foudre », écrit-elle au lendemain de la mort de Charles X, « toute la « tribu le regrette ; chacun pleure en lui ce qu'il aimait, « chacun lui rend l'hommage d'un souvenir, chacun explique « sa douleur par une plainte motivée, tandis que les petits « enfants, sans comprendre l'étendue de la perte qu'on

« apprécie, ignorants de leurs propres regrets, cherchent en « vain sur le sable stérile les dattes savoureuses qui n'y « tombent plus. Ainsi, tandis que les partis politiques qui « divisent la France, proclamant la mort de Charles X, « déplorent leurs prétentions évanouies et calculent les résul- « tats de cet événement, nous, enfants de l'élégance et de « l'harmonie, nous pleurons le roi de la vieille France, de « la France chevaleresque, brillante et poétique, de la France « qui n'est plus, et, comme les petits enfants qui ne savent « pas si le palmier tombé était utile par sa hauteur ou par « son ombre, nous regrettons ses fruits ; et nous cherchons « en vain dans la France bourgeoise cette fleur de courtoisie, « ce parfum de royauté, cette majestueuse bienveillance qui « tombaient de l'arbre monarchique et que nous ne retrou- « vons plus. »

Le roi, sous Louis-Philippe, est seulement un « roi citoyen, suivant le mot que les badauds se paient de temps en temps, oubliant que le propre du roi est justement de n'être pas citoyen ».

Les conséquences fatales d'un semblable état de choses n'échappent pas au vicomte de Launay qui nous en dénonce tout l'humiliant côté : « De nos jours, dit-il, on n'encense « pas le pouvoir, et qu'est-ce qu'un roi constitutionnel a de « commun avec le pouvoir? » Rien. En théorie, tous les droits lui sont accordés. Dans la pratique, il n'en a aucun. M. Guizot ne l'a-t-il pas affirmé lui-même à la Chambre en décembre 1840, dans ce discours qui a tant frappé le « vicomte » et qu'il relate ainsi : « Je ne laisserai point pro- « clamer à cette tribune que le roi se mêle des affaires du « pays. Le roi, messieurs, ne s'intéresse nullement à ce qui « se passe dans son royaume. Il sait très bien que s'il est « roi, c'est à condition de ne pas régner. Dans le gouver- « nement de la France, le roi n'est rien, il ne peut rien. Il « est là seulement pour être assassiné. »

Triste métier que celui-là : « Un monarque absolu avait « du moins la franchise pour lui. Mais dans le gouvernement « parlementaire, on se contente de dire : Je suppose, et « l'on emploie toute l'énergie de son caractère à faire vouloir « à d'autres sa volonté. Et ce n'est qu'à force d'humilia- « tions dévorées, de complaisances avilissantes, de com- « promis honteux et de considérations indignes que rois ou « ministres parviennent à conserver ce lambeau de pourpre

« déchiré, reprisé, rapiécé, piqué par l'humidité, passé au « soleil, mangé aux rats, mangé aux vers, sans couleur et « sans valeur, que l'on appelle le pouvoir ! »

Mais alors, si le roi est sans autorité, à quoi bon le flatter? Un monarque emmailloté comme l'est Louis-Philippe, qui ne peut ni sauver, ni récompenser, ni punir, croyez-vous qu'il aura des flatteurs? « En principe, ce n'est pas le roi qui a « des courtisans, c'est la royauté, et la royauté n'est pas « sur le trône ! »

Le spirituel vicomte avait vu assez juste, du moins en ce qui concerne la politique intérieure de Louis-Philippe, car l'influence réelle et prépondérante en politique extérieure de ce roi à qui est due toute une période de paix et d'équilibre européen, lui a échappé. Le recul, qui seul permet de juger en toute liberté les êtres et les choses de l'histoire, lui a manqué, et ce n'est pas sa faute !

Cependant, si peu royal qu'il fût, Louis-Philippe a voulu une cour. Il l'a eue. Mais quelle cour ! Une aristocratie récente, imbue des idées nouvelles, la peuple. Très peuple, en effet, ce monde de nouveaux venus appartenant à ce que l'on est convenu d'appeler la noblesse d'argent. Le sentiment monarchique leur manque. La foi, la tendresse qui unissaient les sujets à leur roi, sont pour eux lettre morte. L'intérêt seul les guide.

« Ces partisans du Juste Milieu » font pitié à la noble Delphine. « Autrefois, remarque-t-elle, les gens qui allaient « à « la cour étaient faits pour y vivre. Ceux de la nouvelle « cour y font au contraire piètre figure. Vainement les jaloux « démocrates qui ont en haine toutes les noblesses, les francs « républicains qui ont en horreur toutes les couronnes, s'es- « sayent-ils à jouer aux grands seigneurs, admettant pour « eux-mêmes toutes les vieilles vanités des siècles disparus « dans l'espoir de passer pour ce qu'ils sont et ne peuvent « être », la tradition leur manque et toutes leurs prétentions n'y sauraient suppléer.

Parmi eux, se mêle la foule des illustrations de ce temps, bourgeois eux aussi, démocrates invétérés, mais qui du moins rachètent une partie de leur manque d'éducation par leur valeur personnelle : « Malgré la grossièreté de ses façons, « écrit Mme de Boigne, je me réconciliais à voir M. Dupin un « personnage important à Versailles. »

Qu'est-ce pourtant que Dupin? Une espèce de paysan du

Danube ayant chaussé les talons rouges. « C'est le plus rustre des courtisans et le plus courtois des rustres. » De l'avis de Mme de Girardin, Thiers lui-même, bien que couvert d'ordres de toutes les couleurs et affublé d'habits brodés, n'est-il pas « mal né, mal fait, mal élevé »?

Aux jours où il faut paraître à la cour, ces nouveaux satellites sans éclat de Louis-Philippe s'y montrent dans leur tenue de gala, timides, compassés, gênés, malheureux comme des Turcs en frac. Et « c'est, vous l'avouerez, s'écrie Mme de « Girardin, une cruauté sans pareille que de forcer ces hommes « graves, d'un mérite incontestable, d'une grande intelli- « gence, qui partout ailleurs sont admirés, honorés, écoutés, « à venir tous les quinze jours dans un palais pour y être, « pendant huit heures, laids et ridicules. Et cela, en présence « des étrangers qui les contemplent pour leur importance ! »

Voyez-les plutôt, à la fête donnée en juin 1837 en l'honneur du mariage du prince d'Orléans avec la duchesse Hélène de Nuclembourg. Cette fête, une des plus « royales » de la Monarchie de Juillet, a pour décor le palais du grand roi : Versailles, que les « rats » et les députés « allaient détruire, et qu'une pensée généreuse a sauvé ». Une foule sans élégance s'y presse, s'y écrase, s'y bouscule. Et le coup d'œil offert aux invités de marque est peu banal.

Voici Victor Hugo, nommé de la veille chevalier de la Légion d'honneur ; et voici son confrère Alexandre Dumas. Tous deux ont revêtu un uniforme de garde nationale encore présentable, mais loin, certes, d'être neuf. Un marquis les aborde, en habit de parade très probablement loué, en tout cas sûrement fait pour un autre : c'est Honoré de Balzac. Ridicules aussi, en leurs costumes d'occasion, toutes les célébrités du moment. Et Versailles ne comprend rien à cette assemblée « hétérogène » qui compte à peine quelques grands noms de France. Un duc de Broglie et de La Trémouille, un comte de Rémusat, un baron Pasquier, un comte Molé, pourraient-ils d'ailleurs, malgré leur urbanité et leurs manières courtoises, rehausser l'éclat de cette fête et de celles qui la suivront? Ils ne sont plus le nombre et se trouvent perdus dans la foule des nouveaux venus qui, réunis aujourd'hui à Versailles, envahiront demain les salons des Tuileries, « du château », comme on disait alors, ouverts surtout pour eux.

*
* *

Depuis la chute de Charles X, la vieille noblesse s'est confinée, boudeuse, triste, dans le faubourg Saint-Germain. La France d'autrefois est là tout entière, entourée des vestiges de son ancienne splendeur, vivant du souvenir de ses prérogatives déchues. Certes, sa grandeur en impose à la jeune France. La Chaussée d'Antin, tout en se moquant de « ses grands airs un peu vieux et passés », les imite, devinant qu'eux seuls peuvent lui donner les allures d'une dame de qualité. Mais cet orgueil, dans lequel les « Émigrés de la rive gauche » se drapent fièrement, voyez comme il les paralyse et les tue !

La vieille noblesse se rit des « gros bonnets de l'autre rive », de leurs richesses, de leur puissance, très enviées au fond. Elle ferait mieux de ne pas oublier, dans son dédain méprisant pour la Monarchie de Juillet, que les conditions essentielles de toute vie sont dans l'action. A demeurer ainsi les yeux fixés sur un passé qui ne peut revivre, elle prononce elle-même l'arrêt de mort de ce qu'elle eût dû sauver du naufrage.

C'est sans souci du mal qui en résultera qu'elle accomplit cette « émigration intérieure » dont se désole Mme de Girardin et contre laquelle Berryer lui-même s'est élevé avec tant de vigueur.

« Ce monde grave, aristocratique, dépositaire des anciennes « vertus, des anciennes croyances, chez qui la dignité est « plus que nature, — un système, — qui cherche par devoir « ce qu'on devrait choisir par conviction, ce monde est un « sanctuaire où toutes les religions de la société sont scru- « puleusement conservées. Non point chaleureusement tou- « tefois, car les gens du faubourg Saint-Germain, comme « tous les gens extrêmement polis, pèchent par l'indiffé- « rence. »

Et non seulement ils n'agissent pas, mais dans leur coupable inertie ils entraînent leurs fils, « jeunes gens pleins d'ardeur, de sève, d'ambition, d'esprit, que les exigences de leur nom, les répugnances de leur parti condamnent à la nullité la plus oisive. L'esprit de parti a découvert en eux une mine de scrupules inouïs, de délicatesses étranges auxquels les gens de bon sens ne comprennent rien ».

Mais, comme il faut bien que ces jeunes héritiers des plus grands noms dépensent quelque part leur activité, — que l'émigration intérieure et leurs répugnances politiques leur laissent tout entière, — on les voit passer leur vie à fumer, à jouer, à boire jusqu'au délire, à déchirer de leurs éperons le canapé d'une danseuse, à se livrer sans colère aux propos les plus grossiers. Ils se précipitent « chez Musard » et « Valentino » dont les bals sont si en vogue. « Là ils dansent, ils « galopent, ils valsent avec enthousiasme, avec passion, « comme ils se battraient si l'on avait la guerre, comme ils « aimeraient s'ils aimaient, s'ils avaient encore de la poésie « dans le cœur. » — « Cher ami, écrivait Alfred Tattet à Ulrich Guttinguer le 31 mai 1841, si vous êtes malade, je suis à peu près mort. Je rends l'âme sous le pied vainqueur de Musard. » Tous ces jeunes fous ne vont pas au bal de la cour : ils y trouveraient leur notaire et leur banquier. Mais ils vont chez Musard. Là, du moins, ils trouvent leur valet de chambre et leur palefrenier... « Et cela s'appelle garder « ses convictions, être fidèle à une noble cause, comprendre « enfin tous les devoirs de son rang et de son nom. »

Des exceptions à cette folie générale, il y en a pourtant. « Certains, fuyant pour un temps les plaisirs frivoles, les bals et le jeu, entreprennent de longs et périlleux voyages. Ils vont en Russie, en Morée, ils s'aventurent dans des pays inconnus et arides et vont jusqu'en Perse explorer les ruines de l'ancien monde et ressusciter de problématiques souvenirs. D'autres vont, soit comme officiers, soit comme simples soldats, prendre part à notre campagne d'Afrique et tuer les Arabes, pour tuer le temps. Ceux-là trouvent que parce qu'on porte un beau nom, ce n'est pas une raison d'être inconnu et inutile, et honneur pour honneur, ils aiment mieux faire parler d'eux à propos d'une glorieuse expédition en Algérie, que de se rendre à jamais fameux sur le boulevard des Italiens pour avoir fumé trois douzaines de cigares en un jour, ou pour avoir compromis une danseuse d'Opéra. »

*
* *

Ce monde des grands bourgeois, avide de luxe et de plaisirs, avide surtout d'éblouir ceux qu'il envie follement, jette l'argent par les fenêtres. Est-il riche? Assurément.

Toutefois, il lui arrive de dépenser plus qu'il ne possède, car sa devise est : Paraître !

Il fait de ses richesses, vraies ou feintes, un scandaleux étalage. Et l'on croirait, en lisant les pages que le vicomte de Launay consacre à la société bourgeoise de son époque, savourer une chronique écrite de nos jours, tant les nouveaux riches de la Monarchie de Juillet ont de traits communs avec les nouveaux riches actuels, tant il est vrai aussi qu'à chaque temps de troubles a toujours succédé une ère de folie, de sot orgueil et d'amour effréné des plaisirs :

« On prétend à tout ! Un besoin d'égalité dévore tous les orgueils. Un besoin de luxe bouleverse toutes les classes, luxe risible, d'un anachronisme monstrueux qui ne s'accorde en rien dans notre siècle et semble n'avoir d'autre but que de faire ressortir la mesquinerie des fortunes, la bourgeoisie des mœurs, la grossièreté des manières et l'inconséquence des institutions.

« Les modes sont royales. On s'habille en princesse pour sortir dans la rue. On se promène à pied en traînant une robe de velours vert, on se couvre de satin et d'hermine pour être bonne d'enfant et femme de ménage. Ainsi les femmes de 1830 ont ramené les modes de nos mères sans pour cela, toutefois, ramener les grands airs et l'étiquette qui rendaient ces modes raisonnables. »

Insensé est également le luxe des appartements. Rien ne peut en donner une idée. « Le moindre canapé vaut cent louis, le moindre lustre dix à quinze mille francs. Les ornements d'une fenêtre représentent la dot d'une fille, les meubles du salon coûtent ce que coûterait l'éducation d'un fils ; les joujoux d'un boudoir sont la rançon d'un roi. »

Cette maladie de « paraître » s'étend à tout. Dans telle maison, tout le luxe est dans les cristaux : il y a des verres pour chaque vin, mais il n'y a pas de vin pour chaque verre.

« Dans ce bel hôtel, tout le luxe est dans les tentures, « mais il n'y a pas de chaises pour s'asseoir. Dans cet autre, « il y a trois calorifères, mais on n'en allume aucun et les « bouches de chaleur ne sont plus que de perfides ventila- « teurs. La prétention de telle maîtresse de maison est de « ne recevoir chez elle que des dandys et des merveilleuses, « et tous ces gens-là, entre eux, se croient obligés de ne par- « ler que d'attelages, de cuivres, de livrées, de dentelles et

« de diamants, afin de prouver qu'ils en ont de beaux. Telle « autre femme a pour prétention d'avoir un salon politique, « mais comme elle ne peut atteindre aux sommités du genre, « elle recrute toutes les doublures de la diplomatie et de « l'administration. On ne trouve chez elle que des attachés, « des sous-préfets, des sous-secrétaires, des sous-intendants. « On s'y raconte bas à l'oreille les nouvelles qui ont paru « le matin dans les journaux. On y prédit la chute des minis- « tères qui viennent d'envoyer leur démission. Et ceux qui « s'aventurent et se fourvoient dans ces salons, en sortent « bâillant et disant : « Décidément il n'y a plus en France « ni salons, ni conversation ! »

« Comment passez-vous votre temps? demande un jour un ami au vicomte de Launay? — Vous amusez-vous dans ce vilain monde? — Mais oui, répondit-il, je me fais une existence à part. Je vogue dans un esquif avec des gens d'esprit sur un océan d'imbéciles. »

Cet esquif, c'est son salon, celui de ses amis ! Grâce au ciel il y a encore sous la Monarchie de Juillet des salons où l'on cause, où l'on sait vivre. Laissez dire les journalistes jaloux. « Voilà vingt ans, nous dit Mme de Girardin, qu'on « crie contre la stérilité des salons. Il y a pourtant encore « nombre de cénacles où les hommes de talent se réunissent « pour échanger des idées avec tout l'esprit qui les carac- « térise. » Ce n'est pas un, c'est vingt salons de ce genre qu'il faudrait nommer... Et tout d'abord le sien, centre et lien de tous les autres.

Voulez-vous connaître tout ce que Paris compte d'illustre? Artistes, écrivains, hommes et femmes du monde, ministres et grandes dames, toutes les gloires de la Restauration qui continuent à briller et les nouvelles étoiles qui montent à l'horizon? Pénétrez dans cet appartement de la rue Lafitte, tendu d'un damas vert d'eau, dont la teinte glauque fait si bien ressortir la beauté blonde de la maîtresse de maison. Elle est là, splendide avec ses blanches épaules dans une robe de velours noir. Ce que ses traits magnifiques ont pu avoir de trop arrêté, de trop découpé, dans le marbre, pour une jeune fille, sied admirablement à la femme et s'harmonise avec sa taille élevée et ses proportions de statue. La nuit est venue. On a porté les lampes et leur lumière discrète donne à la pièce où d'habitude se tient Delphine, ce je ne

sais quoi d'intime qui invite aux conversations. Quelle joie d'être admis dans ce cénacle ! Lamartine y trône comme dans un temple. On lui brûle de l'encens et il en brûle lui-même. A ses côtés, voici Victor Hugo, toujours aimable et fin causeur. Voici Alexandre Dumas, pétillant d'esprit, et voici Balzac, à la joie robuste et puissante. Quel entrain, quel irrésistible brio chez ce dernier et comme il fait bon l'avoir chez soi ! Il éblouit, il entraîne, il égaie les plus moroses. Écoutez les rires qu'il provoque et dites si sa présence n'est pas préférable à celle de tous ces saules « pleureurs » dont Paris est infesté !

Il en vient pourtant chez la belle et bonne Delphine. Chateaubriand est là, le regard voilé de mélancolie, « le cœur en écharpe » ; et aussi Alfred de Vigny qui porte dans le monde, depuis la perte de ses croyances et de ses affections, un vaste front moite et douloureux, un sourire plein d'amertume, une raillerie délébile qui navre et qui attriste. De loin en loin, quand l'ivresse et la débauche ne le retiennent pas en des lieux infâmes, Alfred de Musset, l'enfant du siècle, y paraît à son tour.

Mais qui donc est cette femme à la figure masculine, dont la grâce ressemble à sa personne et qui, forte, tassée, pose sans affectation ses doigts mignons autour d'une cigarette? Cette femme, vous l'avez deviné, c'est George Sand. Silencieuse, rêveuse comme un sphinx, elle écoute. Chacun d'ailleurs se tait quand Méry parle, racontant avec une verve endiablée mille choses spirituelles ; même silence les soirs où Lamartine lit un de ses poèmes. O les heures délicieuses ! Pour rien au monde Jules Janin ne voudrait en être privé. Chaque soir, l'exubérant Méridional y apporte son sourire étincelant, sa gaieté saine. Le temps est loin déjà où le spirituel et fin critique, pauvre, timide, écrivait à Émile de Girardin la lettre suivante : « Mon ami, vous savez que je « suis l'homme du monde le plus mal élevé et le plus absurde. « Voici que je pourrais avoir mes entrées chez votre femme « qui est une des plus belles, des plus spirituelles et des plus « aimables de Paris, et je n'ai pas été lui présenter mes res- « pects depuis mon retour. Je suis un véritable manant et « bien puni de ma rusticité, je vous assure. Seriez-vous assez « bon pour me faire excuser, si elle est assez bonne pour « m'en vouloir?

« Quant à ce soir, je vous dirai franchement que je n'ai

« pas d'habit dans lequel on puisse se présenter décemment. « Je vais en commander un au plus vite et sa première visite « sera pour cette aimable et poétique demeure où j'ai été « toujours si bien reçu ! »

Jules Janin a tenu parole ! Maintenant, il a un habit et il le met ! Quant à Théophile Gautier, parfaitement accueilli par les de Girardin au début de sa carrière, malgré « ses airs de rapin », ses visites — rares d'abord — se sont multipliées au point de devenir quotidiennes ! Bohème ! certes, il l'est encore, il le sera toujours. Mais cette crinière fameuse, ce gilet ponceau, si remarqués à la première d'*Hernani*, il y a renoncé, comme il a renoncé aussi à la pâleur verdâtre des héros byroniens. Il a pris de l'embonpoint, il a des façons ! De plus, il est riche, possède un petit hôtel rue Lord-Byron et deux chevaux blancs dont il raffole.

Feuilletoniste à *la Presse*, « Théo » collabore avec « Delphine ». Et comme ce métier ne lui va qu'à demi, il s'en vient demander à l'aimable femme de lui faciliter sa tâche et puiser auprès d'elle des inspirations qui lui manquent. « Que d'heures pesantes elle a rendu légères, nous dit-il dans « ses souvenirs. Vous doutiez de votre esprit, elle vous ren- « voyait spirituel, vous vous croyiez tari, épuisé, sans idées, « elle vous en faisait naître mille. » Elle opère des prodiges et cela sans effort, par le seul fait de son grand cœur, de ce cœur tendre, délicat, qui arrache à George Sand ce cri : « Elle était bien bonne, vraiment bien bonne. Tout le « monde savait qu'elle avait du cœur. Mais cette tendresse « délicate, cette fibre exquise de maternité que ses ouvrages « dramatiques ont révélées, ses amis seuls la connaissaient « déjà. Elle n'avait pourtant pas été mère, et ce n'est pas « l'intelligence toute seule qui révèle à une femme ce que les « mères peuvent souffrir. C'est le cœur, c'est le génie de la « tendresse, et Mme de Girardin avait ce génie-là pour cou- « ronnement d'une admirable organisation. »

Tous les hommes illustres et les timides débutants vont à elle. Chacun lui fait part de ses ambitions, de ses difficultés, de ses angoisses. Chacun la prend pour confidente. Elle réconforte les uns, elle encourage les autres. Si elle critique, elle ne raille, ni ne blesse. Elle est indulgente aux erreurs, aux égarements même. On peut tout lui demander. Cette âme noble et haute, inaccessible à l'envie, sur qui la jalousie n'a aucune prise, ne sait rien refuser.

S'agit-il de traiter une affaire délicate, difficile? Elle le fait avec ce tact qui la caractérise, et Lamartine pourra lui écrire à propos d'une mission dont il l'avait chargée : « Vous « avez été la suprême négociatrice, parce que vous avez su « négocier avec le cœur. Plus je vais, plus je suis convaincu « que le cœur seul est habile ! »

Jamais femme ne posséda à un si haut degré le don d'exciter l'esprit et le talent des autres. Avec elle on sent toujours une verve et l'on sort du salon émerveillé de soi-même. Quel regret quand on est privé d'y paraître !

« Hélas ! écrira certain jour Victor Hugo, je ne suis pas « libre ce soir ! Je vais être très envieux et très malheureux, « et je ne me consolerai que si vous venez dîner dimanche. « Je baise votre belle et illustre main. » Non moins navré se montre le comte Molé, quand il trace ces lignes : « J'avais « espéré jusqu'au dernier moment pouvoir profiter de l'ai- « mable proposition de Mme de Girardin. Mais je rentre de « la réunion de la rue de Poitiers si fatigué et souffrant que « je suis obligé d'y renoncer. Je regrette une soirée où les « rencontres qui m'étaient promises n'étaient ce qui m'at- « tirait le plus. Si Mme de Girardin ne le croyait pas, elle « ne me rendrait pas justice.

« Je la prie d'agréer toutes mes excuses et mes hommages empressés ! »

Balzac se plaît tant dans cet agréable cénacle que lui, si avare à juste titre de son temps, y fait de fréquentes apparitions.

Est-il malade? Le voilà navré ! Pensez donc ! Il est souffrant, pas assez pour qu'on s'inquiète, suffisamment pour être empêché de se rendre chez l'aimable vicomte de Launay. Aussitôt il lui écrit : « Depuis deux jours je suis « déjà en flanelle et en douillette, attendu que je suis malade. « Je me suis fait à la figure l'enflure que vous aviez eue à la « main. J'en ai encore pour trois jours de souffrances et de « désespoir ; car ce n'est pas le choléra et personne ne peut « dire : M. de B... a le choléra et nous allons le perdre. »

« Ma maladie est ignoble. C'est un abcès qui a son cours. « Prions ! Mille remerciements de votre aimable souvenir. « Mais j'aurais voulu un mot de votre main sur l'état de « votre main, dont j'ai la responsabilité. Amitiés dévouées « pour les vôtres et vous. »

Et c'est ainsi toujours ! Et non seulement c'est une joie

que d'être admis dans le cénacle de cette femme charmante aimée de tous. Mais c'est aussi un honneur et une joie que de la recevoir chez soi. Voyez comme tous les salons s'ouvrent devant elle. Le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, même la Chaussée d'Antin se disputent l'honneur de sa présence. Les Tuileries ne la voient point, non, car c'est contraire à ses principes. Mais, en revanche, que de fois elle gravit les marches de l'humble escalier de l'Abbaye-aux-Bois ; de l'Abbaye où, jeune fille, devant un véritable aréopage, elle récita ses premiers vers ; de l'Abbaye où Juliette Récamier, très belle encore, l'accueille avec son plus fin sourire. Ici point de luxe. Des meubles usés, des guéridons d'acajou, quelques consoles, de vieux paravents. Vous êtes pourtant dans un royaume. Un seul y règne : Chateaubriand, il est là, le cou raidi par une cravate noire dissimulant le col de la chemise, son petit corps voûté redressé par une redingote boutonnée jusqu'en haut. Il est vieux, malade, presque impotent, il est découragé de se sentir le survivant d'une époque finie ; néanmoins il en impose à tous. Sa parole est écoutée dans un religieux silence. Vous ne parlez devant lui qu'en tremblant. Il vous écoute avec une hauteur froide et dédaigneuse. Lamartine lui-même n'est à ses yeux qu'un « grand dadais ». Il règne. Aussi tout est disposé de façon à le placer en pleine lumière. Lui d'abord. Les autres après. Chacun a sa place marquée. N'essayez pas, si vous êtes entre le comte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville (l'auteur de *Mémoires* dont tout Paris s'est un moment occupé), et Henri Delatouche (le Solitaire de la Vallée-aux-Loups), d'aller vous asseoir auprès de la spirituelle duchesse de Raguse ou de Mme Amable Tastu, une des rares femmes littéraires demeurée simple et sans prétentions. Vous ne pouvez évoluer, au milieu de toutes les illustrations réunies autour de vous. Il faut demeurer là où l'aimable maîtresse de maison vous a placé et ne parler qu'à votre tour. En revanche, vous pouvez regarder, écouter tout à votre aise, et vraiment le spectacle en vaut la peine. Ne cherchez point Lamartine parmi ceux qui vous entourent, car, gêné par la présence de Chateaubriand, il n'y vient guère. Mais voici que défilent devant vous Alexis de Tocqueville, Augustin Thierry, le duc de Noailles, le jeune et déjà célèbre duc de Montalembert, M. de Salvandy, M. de Loménie — introduit par Chateaubriand lui-même — et Léonce Lavergne dont la société,

l'esprit et la conversation plaisent infiniment à Mme Récamier, et Charles Brifaut, à qui le savoir-vivre a appris l'héroïsme et qui domine avec une sérénité stoïque de continuelles souffrances ; voici encore Victor Cousin, puis Saint-Marc-Girardin et le duc de Broglie, très grand seigneur, malgré sa raideur un peu gauche, et Valéry, le voyageur érudit, et toute une élite de femmes charmantes, belles et spirituelles.

Mal fait, mal vêtu, d'une laideur grimaçante, cet homme presque bossu, dont la voix musicale, la conversation étincelante de verve, la physionomie pétillante d'esprit font oublier tout ce qu'il y a de choquant en lui, c'est Villemain le Critique. Enfin paraît Sainte-Beuve. Qu'il est laid ! vous écriez-vous. — Sans doute. Mais écoutez-le parler. Quel charme ! Quelle finesse ! La laideur est oubliée. L'enchantement commence. Chateaubriand a trouvé son rival. Beaucoup de femmes et non des moins considérables ne se sont-elles pas mises à l'aimer secrètement?

Mais où donc est Ballanche? Ballanche, le profond philosophe chrétien, Ballanche âme évangélique, imagination rêveuse, vive, candide, Ballanche défiguré dès sa jeunesse par un terrible accident et qui, malgré cela, malgré sa timidité, sa gaucherie, attire et charme par deux yeux magnifiques, un front élevé, une indéfinissable expression de douceur. Ballanche? Regardez, il est là dans un coin, tout près de la belle et bonne Juliette dont il est l'ami des bons et des mauvais jours. Il lui a donné, sans rien réclamer en retour, son âme, sa vie entière, et il se tient à ses côtés, discret, silencieux, la regardant et l'écoutant. Jaloux? Non certes ! Il suffit d'ailleurs de se rendre compte avec quelle bonté paternelle il traite Jean-Jacques Ampère, son rival, dont l'animation et l'entrain sont si communicatifs, pour se convaincre qu'il ne l'est pas.

Soirées exquises, soirées de l'Abbaye-aux-Bois, combien Mme de Girardin vous apprécie ; et quel plaisir pour elle d'en relater l'éclat dans son *Courrier parisien*. « Vendredi « soir, écrira-t-elle le 10 février 1841, nous avons tout quitté « pour aller entendre à l'Abbaye-aux-Bois la plus délicieuse « musique qu'il soit permis d'entendre. Lablache a été, « comme toujours, admirable et charmant. » A minuit, Mlle Rachel (qui jouait au théâtre, ce soir-là, *Mithridate*) est arrivée. Elle a parfaitement dit le *Songe d'Athalie* et toute

la scène de Joas. Son succès a été complet. M. de Chateaubriand, le duc de Noailles, M. Ballanche, toutes les illustrations de l'endroit l'ont applaudie avec enthousiasme.

Quel monde encore à cette fête donnée en faveur des victimes de l'inondation de Lyon. On y voit jusqu'à l'ambassadeur turc, Beschid pacha, qui, arrivé en retard, a dû s'asseoir sur la première marche de l'estrade, pressé, enseveli sous les dentelles et sous les fleurs !

*
* *

De pareils régals ne sont point rares, car l'Abbaye n'est pas seule à les offrir. Les fêtes de Mme de Lamartine ont, en effet, un éclat sans pareil.

Tous les arts, toutes les sciences, tous les genres d'illustration s'y rencontrent. Les femmes les plus célèbres par leur esprit s'y retrouvent autour de Mme de Lamartine, femme supérieure entre toutes, une des plus spirituelles de son temps et de France. On y entend Duprey, on y entend Mme Damorial.

Un soir, tous deux chantent avec tant d'art le duo si en vogue alors de *Guillaume Tell* qu'ils suscitent des transports d'enthousiasmes. « Rossini ! Rossini ! s'écria-t-on, « quand reviendra-t-il? Allons le chercher, il nous est impos- « sible de vivre une année de plus sans lui. Et séance tenante, « c'est-à-dire en plein enchantement, on décide qu'une péti- « tion va être adressée au célèbre maëstro pour le supplier « de revenir à Paris. »

Toutefois, Rossini absent, on se console en écoutant Liszt, Chopin, Talberg, Herz, Léopold de Mayer, Kalbrenner, Mme Pleyel et Auber, et Meyerbeer, et Catherine de Dietz et Camille Meara, sa ravissante rivale. Les auditions musicales alternent avec les auditions littéraires. Même, certains soirs les deux plaisirs sont simultanément offerts aux dilettantes. Poètes et musiciens se surpassent alors. Ce sont de vraies joutes, d'où tous sortent victorieux. Écoutez ce que nous dit Mme de Girardin, avec sa verve intarissable : « La « semaine dernière, il y avait chez M. Véron un dîner de « célébrités. (On ne mangeait pas les célébrités.) Parmi les « convives se trouvaient M. Scribe, M. Auber et Halévy. Le « dîner ne fut pas froid et la conversation ne fut pas silen- « cieuse. On dîna et l'on causa beaucoup. Dans la soirée,

« on parla de l'opéra que vient d'achever M. Auber et l'on « pria le brillant compositeur de vouloir bien jouer quelques « airs de sa nouvelle partition. M. Auber se mit au piano « et joua une marche très belle que tout le monde applaudit, « puis on causa d'autre chose... Au bout de quelque temps, « un des convives, s'approchant de M. Halévy, lui demande « de jouer à son tour un morceau de son nouvel opéra ; « M. Halévy y consent de très bonne grâce et se met au « piano, mais au lieu de jouer un air de sa composition, il « répète, par un tour de mémoire incroyable, la belle marche « que M. Auber venait de jouer une heure auparavant pour « la première fois : « C'est merveilleux ! s'écrie tout l'au- « ditoire. — Il a retenu l'air note pour note, sans rien y « changer. — Si, répond alors M. Auber, il a fait plusieurs « changements très heureux, dont je profiterai. — Deux « femmes n'auraient pas plus de coquetterie. Entre elles « surtout ! »

Ce temps-là est encore le bon temps. A cette époque, il y a auprès de Montmorency, à Saint-Gratien, une villa délicieuse, villa florentine arrangée à l'anglaise, belle retraite d'un voyageur élégant, musée que les trésors, c'est-à-dire les souvenirs de tous les pays du monde embellissaient à l'envi. Tout est souvenir dans cette poétique demeure, tout, jusqu'au repas. Chaque mets raconte un voyage !... Les convives eux-mêmes sont des voyageurs que le talent et le génie ont rendus parisiens : « C'est Meyerbeer qui s'est naturalisé parmi nous « à force de succès ; Chopin le Polonais, le rêveur inspiré « que l'exil nous envoie ; c'est Mme la comtesse Merlin, cette « belle Espagnole que la France a adoptée avec amour ; c'est « Mme Berlioz, Ophélia aux douleurs sublimes ; c'est Duprez, « le talent voyageur que Guillaume Tell nous a rendu. Allez « visiter cette retraite, vous y trouverez aussi de vos com- « patriotes ; vous serez heureux d'y rencontrer la célèbre « Mme Lebrun, dont le musée de Versailles vient de rajeunir « les triomphes, de constater la gloire ; le comte de Sabran, « digne héritier du chevalier de Boufflers ; le marquis de « Dreux-Brézé, le Berryer de la Chambre des pairs ; Victor « Hugo, le grand poète qui... qui est Victor Hugo, et puis « Mme la duchesse d'Abrantès et Mme Gay, et d'autres « femmes poètes dont nous ne parlons pas.

« Entrez dans ce beau salon, dans ce charmant oratoire, « souvenir de l'Alhambra, mais parlez bas, marchez sans

« bruit, car votre arrivée va interrompre un air de *Norma* « et d'*Orphée*, une inspiration de Berlioz ou de Chopin, « une ode sublime, une fable ingénieuse, un mot profond, « un récit piquant, un son précieux par l'esprit ou par l'har- « monie, et que vous regretteriez d'avoir perdu. »

Aussi comme on fait silence, et quelle jouissance pour Mme de Girardin d'être conviée à de semblables réunions !

Un plaisir égal l'attend aux concerts donnés par la belle comtesse Merlin ; à celui qu'organise en avril 1844 sa sœur, Mme d'Osmond, où Liszt, « le fougueux pianiste qui se hérisse « en jouant », a électrisé tout le monde. Puis, dans le petit salon de George Sand, c'est Camille Méara et de nouveau l'incomparable Chopin qu'elle entend.

« Nous étions là une vingtaine d'amateurs sincères, de « vrais croyants et pas une note n'était perdue, pas une « intention n'était méconnue. Ce n'était pas un concert. « C'était une musique intime. Ce n'était pas un virtuose « qui vient jouer l'air convenu et qui disparaît ; c'était un « beau talent accaparé, harcelé, tourmenté, sans égards et « sans scrupules à qui l'on osait redemander les airs chéris « et qui, plein de grâce et de charité, vous redisait sa phrase « favorite, pour que vous puissiez l'emporter correcte et pure « dans votre mémoire et vous laisser longtemps bercer encore « par elle en souvenir.

« « Le piano que fait résonner Chopin se métamorphose ; ce « sont des accords inconnus, des sens qu'on a rêvés peut- « être, mais qu'on n'a jamais entendus nulle part. Il n'y a « qu'une voix dans la nature qui rappelle ces sons divins ; « c'est, dans le silence des nuits, cette note triste du rossi- « gnol, cette plainte mélodieuse répétée plusieurs fois qui « précède l'éclatant ramage. N'importe, cela ne vaut rien d'écouter Chopin toute une soirée. L'existence bourgeoise « paraît bien maussade le lendemain de ces belles fêtes poé- « tiques ; l'idéal décourage de la vie réelle. C'est imprudent « de respirer les parfums célestes quand on s'efforce de « vivre raisonnable et résignée sur terre.

« Mais, ajoute aussitôt celle qui nous guide si bien à « travers le monde et le Paris de son époque, de tels plaisirs « ne doivent pas alarmer. Si peu de salons ressemblent à « ce petit salon, où nous avons passé cette bonne soirée : « c'est un asile ouvert aux esprits supérieurs de tous les « partis ; c'est une fraîche oasis, qui vous sourit et vous attire

« dans ce désert aride que le vent de l'orgueil a desséché « et qu'on appelle le grand monde... Là, Victor Hugo, qui « ne dit jamais de vers, a confié cette belle ode inconnue « qu'on appelle *la Source* ; là, Chopin, qu'on n'entend plus « nulle part, a fait entendre ses chants les plus doux. » Que d'intelligence, que de cœur, de bonté véritable ne faut-il pas chez une femme pour que de tels génies fassent de telles exceptions en sa faveur ! L'influence de George Sand est, en effet, de celles qui accomplissent des prodiges. Et nous voyons le bon Ballanche lui-même quitter parfois l'Abbaye pour venir passer un moment chez elle avec Henri Heine, Mickiewicz, Malleville, le baron d'Ekstein, Victor Schœlcher, Alexandre Dumas, A. de Musset et tant d'autres ! « Les plus sauvages apparaissent là ! »

Tout à côté, dans ce même Hôtel de France, où George Sand s'est installée, la belle et spirituelle comtesse d'Agoult tient salon elle aussi. Liszt est son ami. Sainte-Beuve l'aime et l'admire. Il l'appelle « sa belle Marie » et la définit « maigre, idéale, une âme et des cheveux ». Lamartine, beau comme un dieu, trône chez elle. Artistes, littérateurs, hommes du monde intelligent s'y donnent rendez-vous. Vraiment l'Hôtel de France est une seconde Académie, mais cette fois tenue par des femmes, et quelles femmes ! Une amitié formée en Suisse les a faites voisines à Paris. Elles resteront unies jusqu'au jour où Chopin deviendra la cause d'une rupture. Suivez Mme Juste Olivier, la conseillère (écoutée parfois !) de Sainte-Beuve, pénétrez avec elle dans un de ces deux cercles choisis, et vous passerez là des heures inoubliables. Vous y verrez Pierre Leroux, l'ardent saint-simonien, ce fou, fondateur, avec l'auteur d'*Indiana*, de la *Revue indépendante*, cet utopiste dont le « creux du gousset » fait « le creux de son système » et qui « écrit philosophie comme un buffle pataugeant dans un marais ». Vous y rencontrerez aussi l'abbé de Lamennais, l'ange tombé. Son génie a gardé dans le mal toute sa force vive et tout son éclat. Depuis 1835, il est l'ami de George Sand, et cette alliance de « deux génies malfaisants fait beaucoup parler ».

Mme de Girardin, au contraire, s'en réjouit, car « chacun « de ses amis est un sujet pour George Sand. Chaque nou- « velle relation est un nouveau roman. Chacun de ses livres « porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira ; et la passion « de George Sand, qui se montre tour à tour froide et désen-

« chantée avec les héros des salons, gracieuse, fraîche, riante « avec le chanteur des ruisseaux et des bruyères, poétique « avec le poète, républicaine avec l'avocat, apparaît aujour- « d'hui morale et religieuse avec le poète politique. Ce qui « faisait dire l'autre jour à un mauvais plaisant : « C'est « surtout à propos des ouvrages de femmes que l'on peut « s'écrier avec M. de Buffon : « Le style, c'est l'homme ! ! ! »

Ce mauvais plaisant avait bien de l'esprit ! On en avait tant, il est vrai alors, en France ! Seul le bourgeois parvenu de cette époque a trop de sot orgueil pour être spirituel. Quant au monde étranger, il n'a guère le temps, lui, de badiner, de muser, de plaisanter. Avec Mmes de Flahault et de Liéven, il s'occupe de choses autrement sérieuses (j'allais dire ennuyeuses !) : il fait de la politique, et ce sont de véritables officines diplomatiques que ces deux salons célèbres d'une Anglaise et d'une Russe. Les hommes d'État soucieux du sort de leur pays les fréquentent. Et cela ne les empêche pas, entre deux graves questions traitées avec de jolies femmes, de s'occuper des affaires de cœur. Pour être ministre, on n'en est pas moins homme. Guizot, l'austère Guizot, en a fait l'expérience. Voyez plutôt comme il est follement épris de la princesse de Liéven. Plus sage, moins imprudent, Thiers se contente de la consulter. N'est-ce pas trop déjà? On se le demande. Mais la passion de Guizot préoccupe particulièrement les esprits. Mme de Girardin est à peine revenue de voyage que ses amis l'abordent pour lui en parler. « Je comprends à merveille, lui dit l'un d'eux, qu'une femme qui se trouve avoir parmi ses amis un homme d'État fort distingué, s'intéresse vivement à la politique de cet homme d'État, mais ce que je ne comprends pas, c'est un homme d'État qui s'intéresse à la politique d'une amie. Et chacun de trouver que c'est une très haute inconvenance pour un ministre français que d'afficher une Égérie étrangère, d'autant que cette Égérie n'est ni aimable, ni intelligente. »

Malgré cela, Guizot l'aime. Et comme la princesse semble l'aimer, on a cru un moment qu'ils s'épouseraient. Erreur ! La princesse est sotte, elle tient à son nom. — Oh ! ma chère, dit-elle un jour, en éclatant de rire, à la comtesse de Nesselrode, m'entendez-vous annoncer : « Madame Guizot ! »

La princesse est de celles qui, selon le mot piquant de Mme de Girardin, ne veulent épouser qu'un Nabuchodonosor. Car « ce n'est pas dans la société, dans la famille, dans les

« relations d'un jeune homme, que le grand monde va cher-
« cher des renseignements. Non, c'est à la bibliothèque ; et
« si là on découvre que le prétendu porte un nom trop jeune
« de deux ou trois cents ans, ou qu'il n'est pas de la grande
« famille des Nabuchodonosor, on le congédie sans pitié
« malgré son esprit, malgré sa supériorité réelle, malgré son
« amour, et sans scrupule on lui préfère un rival plus heu-
« reux qui est laid, malingre, à moitié crétin, tout à fait
« sourd, dont la personne est dégoûtante, mais dont le bla-
« son est irréprochable. Et n'allez pas croire que la jeune
« fille se désespère et se révolte contre un semblable état
« de choses ; non, elle connaît tout le prix des véritables
« Nabuchodonosor, et ne voudrait pas subir le sort de cette
« femme, fille d'un grand nom, qui trois mois après son
« mariage découvre que son mari n'est pas de la grande
« famille dont il porte le nom et qu'il est tout simplement
« un mauvais Nabuchodonosor ! Infortunée ! je la plains !
« s'écrie-t-on. Elle ne fera jamais que de mauvais Nabucho-
« donosor et, sans doute comme Mme de la Reynière, elle
« s'écriera : Tant souffrir pour mettre au monde un vilain ! »

Les femmes de « l'ancienne cour » du faubourg Saint-Germain parlent ainsi ! Pour celles de l'autre rive, une seule chose importe : l'argent, les situations qu'il procure, les plaisirs qu'il permet. Celles-là, vêtues de soie, de velours, parées de diamants et de perles vous les rencontrerez partout où il y a attrait, un spectacle, une fête. Le mardi, elles se réunissent chez M. Thiers, dont la coquette demeure est le rendez-vous de tout le juste milieu courageux, opposant et de bon goût. Le mercredi, vous les retrouvez chez M. Guizot, l'ex-ministre, l'homme grave qui, à ce que prétend le spirituel M. de La Touche, « se fait une perruque d'un cheveu et se drape d'une ficelle ».

Ce n'est pas qu'on s'y amuse. Non, mais il est de bon ton d'y aller, car on y retrouve en fait de célébrités (pairs, députés, magistrats, orateurs) la collection la plus intéressante de Paris.

Le comte Molé, « l'homme le plus considérable de son temps par son nom, sa fortune, son intelligence », a, lui aussi, ses jours de réception, très suivis, et c'est sa fille, Mme de La Ferté, qui en fait les honneurs avec une grâce, une distinction, une dignité incomparables. Chez lui, « l'esprit de parti se trouve remplacé par le parti de l'esprit », et l'on voit,

le 15 avril, le 12 mai, le 1er mars et le 29 octobre, tous les ministres rivaux s'entendre pendant quelques heures en dépit de leurs haines parlementaires.

Mais voici que M. Dupin, ce rustre en habit, s'est mis à recevoir à son tour, et le monde aussitôt de se précipiter chez lui, où le même phénomène de rapprochement observé par Mme de Girardin, chez le comte Molé, se renouvelle.

« A la dernière réception de M. Dupin, écrit-elle en « février 1838, M. Odilon Barrot ne se posait plus en farouche « républicain ; il se promenait avec de fort jolies femmes « et paraissait ne vouloir s'occuper que d'elles. M. Berryer, « ce grand homme politique doublé d'un dilettante et d'un « parfait gentlemen », semblait en cela partager sans réserve « son opinion, et se rapprocher de lui malgré les nuances de « parti... Et voilà le monde politique tel que nous l'avons « observé ! »

Toutefois, le type du salon neutre est celui de Mme de Galliéra, chez qui viennent se rencontrer toutes les rivalités et se mesurer toutes les ambitions. C'est là que peuvent être observés tous ces étonnants phénomènes de transformation, de modification, d'assimilation découverts par la nouvelle chimie politique. C'est là qu'on vit pour la première fois, en 1845, M. Molé et M. Thiers causer pendant une heure avec une confiance significative. C'est là aussi que se cherchent les ennemis qui sont en coquetterie ensemble, là que les ministériels aventureux vont agacer les jeunes députés flottants ; c'est là enfin que viennent se livrer les grands combats de diamants à feux croisés, les diadèmes de l'Empire, les couronnes de la Restauration ; les guirlandes du juste milieu luttent d'éclat et de beauté dans ces fêtes superbes ; et ce contact n'est pas celui qui contribue le moins à leur splendeur !

*
* *

Paris danse ! Paris reçoit ! Paris court les fêtes, les théâtres, les réceptions académiques, vraies solennités, et cependant Paris s'ennuie ! Rongé par le désenchantement, il n'a plus ni illusions, ni espérances, ni croyances ! Les René sont légion ! Les Chatterton sont bientôt foule ! Les troubles de la rue ont gagné les intelligences. On s'ennuie et Mme de Girardin de s'écrier : « Nous avons perfectionné beaucoup de choses ; mais nous avons laissé aux barbares d'Orient ces

trois choses qu'on ne perfectionne pas : l'amour, la beauté, le soleil... »

Nous étions jadis un peuple de troubadours et de chevaliers ; et voilà que nous formons aujourd'hui une population entière de vieux avoués retors et rapaces, tristes et lourds. Nous avions autrefois sur la tête un casque d'or, nous n'avons plus à présent qu'un bonnet de coton sordide. On nous a ôté toute notre grandeur, notre poésie... Scribe appelle l'amour une erreur de jeunesse ; beaucoup de gens nomment la délicatesse fausse honte, la dignité orgueil, tout le monde s'accorde pour nommer l'enthousiasme folie !... Oh ! la singulière époque que la nôtre, de jeunes vieillards et de vieux enfants ! des cœurs froids et des esprits passionnés. Où sont donc les croyances, les enthousiasmes qui faisaient hier de la Restauration un printemps dans une France ensoleillée ! Il n'y a plus ni foi, ni poésie dans les âmes. Énervées, désabusées de tout, elles ne savent où se prendre, et cherchent partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Paris s'ennuie ! Et il traîne son ennui par les rues, dans les salons, partout ! Et pour se distraire, il lit des romans où la morale est profanée, la société diffamée, et ces lectures dont il raffole, loin de le guérir, achèvent de l'énerver et de le démoraliser.

Alors, les âmes que tourmentent les choses divines se passionnent pour les questions religieuses dans l'espoir de trouver en elles le remède à leur âme. Les unes se précipitent à la suite de Montalembert, d'Ozanam et de tant d'autres à Notre-Dame, où retentit l'éloquente et persuasive parole de Lacordaire. Les autres, séduites par les novateurs du jour, aboutissent au saint-simonisme, au fouriérisme, en un mot au socialisme.

Et tandis que la société dont Mme de Girardin a su mieux voir la physionomie que pénétrer la psychologie, roule à l'abîme en faisant et disant mille folies, le peuple, lui, nourri de la haine de ces grands qui ne sont ni les nobles seigneurs de jadis, ni les démocrates d'aujourd'hui, le peuple prépare une nouvelle révolution...

Sans souci de l'orage qui gronde et des colères qui couvent, des hommes graves, instruits, riches de tous les biens de la vie, plus occupés de leurs intérêts que de ceux du pays, se disputent des heures entières en se disant mille injures, en commettant toutes sortes d'injustices. Cela pour

s'arracher quelques places sans prestige, quelques portefeuilles sans avenir.

Une telle incurie n'ira pas sans de terribles conséquences. Le flot qui menace et qu'on n'endigue pas à temps se précipite un jour, balayant tout sur son passage ; rien alors ne peut arrêter sa fureur. Il est trop tard. Et le flux va trop loin.

Les prodromes de la Révolution de 48, ces prodromes qui, toujours, furent les mêmes, se manifestaient depuis assez longtemps et de façon trop française pour échapper aux moins perspicaces. Mais il n'est de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir et qui ferment obstinément les yeux pour éviter de troubler leur égoïste et coupable quiétude.

Les hommes de 1830 se refusaient à voir clair. Ils vivaient, à l'instar de nos gouvernants de l'heure présente, dans la pensée que le déluge viendrait seulement après eux ; qu'ils éviteraient la tourmente par ils ne savaient quel inattendu coup de chance, et que tout au moins ils échapperaient, en cas de malheur, à la catastrophe, grâce à l'un de ces savants rétablissements dont chacun d'eux, acrobate politique de métier, croyait posséder le secret.

Et puis, ne savaient-ils pas tous comment on endort le peuple? Ils se riaient donc de ceux qui osaient leur dire : « Prenez garde. Vos fêtes, vos promesses sont des narcotiques appelés à ne produire qu'un sommeil tout à fait factice et temporaire. Redoutez les réactions d'un tel sommeil. Elles seront redoutables. »

« Ce jour-là, écrit Mme de Girardin, le peuple ne demandera plus, il exigera. Il ne tendra plus la main, il prendra ce qu'on lui a trop longtemps refusé. Mon tour est venu de jouir, hurlera-t-il, en brandissant les armes. Aveugle sera sa colère, et dans sa fureur il oubliera qu'il a y cent fois plus de grandeur et de poésie dans la fière simplicité de sa mansarde que dans le bien-être du bourgeois. En un mot, il demandera la réalisation de ce beau rêve dont on l'a tant de fois bercé et qu'on nomme : « Égalité », et qu'il ne peut se décider à croire une utopie. »

Dans l'espoir de réaliser ce rêve, il n'hésite pas à provoquer de temps à autre une révolution.

Il a fait 1830. Il fera 1848. Et le 24 février se déchaînera cette crise terrible dont Lamartine a dit : « Je n'ai jamais ni désiré, ni tramé la grande révolution qui éclata sous nos

pas. » En quelques jours Louis-Philippe était en fuite, la République proclamée, Emile de Girardin arrêté. La Monarchie de Juillet avait vécu !

Désormais *la Presse* n'avait plus sa raison d'être. Et le 3 septembre 1848 le vicomte de Launay écrira sa dernière lettre parisienne. Jugeant son rôle terminé, l'exquise femme se retirera ensuite dans la retraite et le silence. Son âme était triste. Malgré la gloire, malgré la fortune, malgré toutes les joies dont l'avait comblée l'existence, elle aspirait à une autre vie. Le temps où elle vivait ne lui plaisait plus. Elle trouvait que le niveau des âmes s'abaissait, et au bas de la dernière page de son dernier feuilleton, elle eût pu transcrire, en la transformant légèrement, cette mélancolique pensée de George Sand :

« Ce triste grand siècle où nous vivons s'en va, ce me semble, à la dérive ; il glisse sur la pente des abîmes et j'en entends qui me disent : Où allons-nous? Vous qui regardez souvent l'horizon, qu'y découvrez-vous? Sommes-nous dans le flot qui monte ou qui descend? Allons-nous échouer sur la terre promise ou dans les gouffres du Chaos? Et je leur réponds : Les nations ne sont pas perdues parce qu'elles se recueillent et méditent ; et l'affaire de ceux qui vivent dans le présent n'est pas de surprendre les secrets du ciel au calendrier des âges, mais de les empêcher de mourir inféconds dans nos âmes. »

G. DE LANGALERIE.

L'Histoire qu'on ne sait plus

1889-1900

I

Ceux dont les souvenirs remontent un peu loin savent pourquoi les républicains ont horreur du scrutin de liste. Ni les élections de 1848 et de 1849, ni celles de 1871, faites avec ce mode de votation, ne leur furent favorables. Le scrutin uninominal seul les a favorisés. Il est vrai qu'il n'a pas été moins clément au Second Empire. Mais on peut attribuer la même cause aux résultats dont furent successivement gratifiés Napoléon III et la Troisième République : la candidature officielle. La pression administrative est plus aisée dans le cadre de l'arrondissement que dans celui du département.

Lorsque le scrutin des grands courants populaires réclamé avec insistance par Gambetta et réalisé par Ferry et Waldeck-Rousseau eut été mis en vigueur en 1885, les républicains s'aperçurent avec stupeur qu'il favorisait la réaction. Et c'est un fait que le premier tour de scrutin donna une majorité de droite. Le second tour rétablit un peu les affaires de la gauche, mais la Chambre se trouva divisée en trois tronçons. De là l'instabilité ministérielle accrue et le mécontentement populaire qui en résulta. C'est l'impuissance du régime qui fit le succès du boulangisme éclos en 1887.

La première loi de défense républicaine, fabriquée sous les auspices de Joseph Reinach, fut le rétablissement du

scrutin d'arrondissement qui fut remis en vigueur aux élections de 1889. Il ne rendit pas au pays la stabilité gouvernementale.

Que j'en ai vu mourir des illusions sur la meilleure des républiques !

Les ministres de l'année 1890 s'appelaient... Mais comment s'appelaient-ils, au fait? J'en ai tant vu naître et mourir ! Précisément, en ce temps-là, la consommation en fut particulièrement abondante. Les succès électoraux du général Boulanger avaient mis sens dessus dessous le personnel politique de la Troisième République qui avait senti passer sur elle le froid de la mort.

Floquet était tombé pour n'avoir pas su empêcher, le 27 janvier 1889, l'élection triomphale à Paris du brave général contre le « pauvre » Jacques, son concurrent radical. Pour sauver la situation, on s'était hâté de rappeler Constans au ministère de l'Intérieur.

Celui qu'on appelait « le vieux forban » — le mot était de Rochefort — n'avait pas trompé l'espérance des républicains. Il avait déconsidéré Boulanger en le persuadant, sur une simple menace d'arrestation, de mettre la frontière entre sa précieuse personne et la prison de Mazas qui existait encore. Puis il l'avait achevé en le faisant comparaître devant le Sénat constitué en Cour de justice où le procureur général Quesnay de Beaurepaire avait pu faire la preuve que le chef du parti dit national avait des accointances à la fois avec le comte de Paris, avec le prince Napoléon et avec les socialistes blanquistes.

Les collègues de Constans en 1890 s'appelaient de Freycinet, qui avait la présidence du Conseil avec la Guerre, Ribot, qui détenait les Affaires étrangères, Rouvier, Fallières, Léon Bourgeois, Jules Roche, etc...

Le président de la Chambre était Floquet, solennel à souhait avec ses majestueux favoris, pompeux et pompier, mais présidant bien, avec autorité, non sans bonhomie.

Ce pauvre Floquet, qui n'avait pas su abattre Boulanger, bien qu'il lui eût lancé l'apostrophe fameuse : « A votre âge, monsieur, Bonaparte était mort ! » ce pauvre Floquet fut une des premières victimes du Panama.

On n'était pas encore blasé, à cette époque lointaine, sur les scandales. Celui-là fit un bruit énorme. Il mit sens dessus dessous le monde politique dans les rangs duquel,

au dire d'Andrieux, il n'y avait pas moins de cent quatre « chèquards ».

Floquet, certes, n'était pas de ceux dont le nom figurait sur les talons de chèques du baron de Reinach. Il était personnellement intègre. Mais, étant président du Conseil, il avait cru devoir recommander à la bienveillance de Charles de Lesseps ou du baron Cottu, je ne sais plus, un journal auquel il s'intéressait, *le Radical*, lequel reçut aussitôt une forte subvention.

L'indignation, sincère ou factice, fut si grande lorsque la chose fut rendue publique que Floquet dut descendre du fauteuil présidentiel. Tout le monde lui tourna le dos, à commencer par ses amis du parti radical et par les chèquards les plus authentiques. Il ne s'en consola pas et traîna jusqu'en 1896, date de sa mort, une vie misérable.

Vers 1890, l'hypocrisie l'emportait ; aujourd'hui c'est le cynisme. Pour une aussi mince peccadille, Floquet ne serait plus « démissionné » : il serait porté en triomphe.

Dès le 11 juin 1891, le procureur général Quesnay de Beaurepaire requérait du premier président de la Cour l'ouverture d'une information. Le conseiller Prinet était commis pour y procéder.

Mais le cabinet Freycinet était mou, visiblement enclin à l'étouffement, et le garde des sceaux Léon Bourgeois, loin d'activer l'enquête de Prinet, lui conseillait la temporisation.

Le 5 janvier 1892, la Chambre votait un ordre du jour réclamant « une répression énergique et rapide ». Et le ministère dut se retirer pour faire place à une combinaison où Loubet, le futur président de la République, s'adjugeait, avec la présidence du Conseil, le portefeuille de l'Intérieur et donnait les sceaux à garder à Louis Ricard, de Rouen.

Ce Ricard avait une réputation d'intégrité bien assise. Comme Floquet, il portait favoris et comme lui, il avait une allure de dindon. Ses concitoyens de la Seine-Inférieure l'avaient surnommé, on ne sait trop pourquoi, la Belle Fathma — par antiphrase peut-être, parce qu'il était bel homme.

Loubet passa l'année 1892, avec l'assentiment et l'appui de Sadi-Carnot, qui était alors président de la République, à faire tout ce qui était humainement possible pour sauver les panamistes et pour étouffer l'affaire. Il y allait, suivant

ces deux politiciens honnêtes mais dépourvus d'envergure, de l'honneur et même de l'existence du régime républicain.

La fuite d'Arton, le grand corrupteur des couloirs de la Chambre, le grand distributeur de chèques, avait fait scandale. Visiblement, le gouvernement et la police avaient favorisé cette opportune disparition. Loubet, pour donner le change, envoya à Venise, où sa présence était signalée, un policier nommé Dupas. Naturellement cette poursuite fut vaine. Il s'agissait simplement d'amuser la galerie.

Ricard-Fathma ne l'entendait pas de cette oreille. Il prenait au sérieux son rôle de ministre de la Justice. Il poussait Prinet l'épée dans les reins.

Mais, en vérité, les « justiciers » jouaient de malheur. Le commissaire aux délégations judiciaires Clément, pourvu d'une commission rogatoire du conseiller Prinet, se rendait au domicile du baron de Reinach. La commission rogatoire ne fut pas exécutée sur-le-champ. Le baron eut le temps de brûler ses papiers compromettants et, par surcroît, de se faire sauter la cervelle.

C'est alors que Jules Delahaye, élu en 1889 à Tours comme député boulangiste, fit sa fameuse interpellation. La majorité affolée couvrit sa voix en réclamant à tue-tête : « Les noms ! Les noms ! »

Il fallut tout de même se résigner à nommer une commission d'enquête qui fut constituée sous la présidence de Brisson. Vallé fut chargé du rapport. L'intégrité de Brisson fut l'étiquette destinée à couvrir la marchandise. En réalité ce ne fut qu'une commission d'étouffement.

Cependant Louis Barthou, qui débutait dans la vie publique, s'était signalé en lançant dans la circulation cette formule qui fit fortune : « Vite et tout ! » En réalité, on alla lentement et on ne fit rien.

Il y eut la charrette des accusés qui, après quelques entretiens avec le juge d'instruction, sortirent de ses mains blancs comme neige. Ils sont passés dans l'histoire — leur chef Rouvier en tête — avec ce nom qui restera : les *non-lieu*.

Le spirituel et crapuleux Emmanuel Arène était de la bande. Il affectait d'en être fier. Faisant allusion aux personnages notoires auxquels on l'avait acoquiné, il disait : « C'est la première fois que je figure dans une liste ministérielle. »

La seule victime du Panama fut Baïhaut, qui, étant ministre des Travaux publics, avait, pour 375 000 francs, consenti à déposer le projet de loi autorisant la Compagnie à émettre des valeurs à lots. Un journaliste de son département — la Haute-Saône — avait révélé les circonstances de ce marché ; il avait dénoncé la prévarication et la forfaiture. N'ayant pu administrer la preuve matérielle, il fut condamné à la prison.

Par la suite, Baïhaut avoua.

— L'imbécile ! murmura Rouvier.

Sans-Leroy avait lui aussi touché la forte somme pour donner un avis favorable à l'émission au nom de la commission parlementaire. Il avoua d'abord, puis nia. Il fut acquitté.

Quand je dis qu'il n'y eut qu'une victime, je me trompe. J'oublie Floquet, qui perdit son fauteuil. J'oublie encore Burdeau, qui, plein de talent mais besogneux, frappa lui aussi à la caisse du Panama et en mourut, abreuvé d'outrages simultanément par Drumont et par Jaurès.

Décidément, le régime sentait le pourri. Il fallait renouveler l'air et changer le personnel. Le groupe qu'on appelait « la queue de Gambetta » avait transformé la république en un mauvais lieu. Les Étienne, les Thomson avaient pour préoccupation principale de faire des affaires. L'entresol du Café américain était l'officine où, chaque matin, des rabatteurs amenaient des pigeons à plumer.

Un juge d'instruction demandait un jour à Edwards, alors directeur du *Matin*, à quel genre d'affaires il se livrait. Voici la réponse cynique que lui fit celui-ci :

« Voici : je vais voir un ministre que je connais bien, qui, pour une raison ou pour une autre, n'a rien à me refuser. Je suis ennuyé par un ami qui désire que son dossier soit examiné par priorité. Je vois sur le bureau du ministre des piles de dossiers. Tout mon art de persuasion consiste à obtenir de mon ami le ministre qu'il *dédouane* le dossier de mon client et lui donne un tour de faveur. »

Entre 1890 et 1893, on entendait beaucoup pousser ce cri : « Place aux jeunes ! »

Trois jeunes députés donnaient de grandes espérances : Poincaré, Deschanel, Barthou. On les appelait les trois gosses. Deux d'entre eux furent bientôt ministres.

Lorsqu'il fut question de poursuivre Rouvier, convaincu

d'avoir touché du baron de Reinach, par l'intermédiaire du banquier Vlasto, un chèque de 50 000 francs, ce fut à la Chambre un beau vacarme et une séance tragique. Crâne, suivant son habitude, il fonça comme un taureau. Lorsque la majorité le vit à la tribune, elle frissonna. Elle se demanda s'il n'allait pas, comme on dit dans les bouges, « manger le morceau ».

Il le mangea, mais pas jusqu'au bout. Assez pour faire peur aux innombrables complices qui, devant lui, courbaient la tête ; pas assez pour les marquer au fer rouge. Il leur dit en substance : Oui, j'ai eu besoin d'argent pour vous sauver, pour sauver avec vous le régime, dans une heure difficile. Cet argent, je l'ai pris où je l'ai trouvé... Et les dévisageant tous avec ce cynisme hautain qui le rendait si redoutable, les poings appuyés sur la tablette de la tribune, le visage en feu, les yeux injectés de sang, il tonna :

— Sans moi, sans cet argent, beaucoup d'entre vous ne seraient pas sur ces bancs !

Et il descendit, le dos voûté, à bout de forces, véritable loque humaine, redoutable encore tout de même, avec son allure de grand bandit de la politique.

Et quel aveu que le sien ! Le régime sauvé par ce forban levantin, grâce à l'argent de la corruption et de la banque véreuse ! « Régime abject ! » s'écriera dix ans plus tard Millerand, car ce sera toujours la même chose.

Cette dramatique séance eut lieu le 20 décembre 1892.

Le gouvernement Loubet-Ribot-Bourgeois avait déposé des demandes de poursuites, ou plus exactement une requête du procureur général tendant à la levée de l'immunité parlementaire contre cinq sénateurs et autant de députés. Les sénateurs s'appelaient Béral, Devès, Albert Grévy, Léon Renault et Thévenet ; les députés : Emmanuel Arène, Dugué de la Fauconnerie, Antonin Proust, Jules Roche et Rouvier.

Le Thévenet, avocat lyonnais, affecté de claudication, avait été ministre de la Justice à l'époque du boulangisme. La presse l'avait beaucoup attaqué. Elle lui avait surtout reproché ses relations avec une cabaretière de Lyon connue sous le nom de « Belle Rosalie ».

Rouvier et ses compagnons de charrette ayant présenté leur défense, les poursuites furent votées. Mais tout cela

n'était qu'une sinistre comédie destinée à donner à l'opinion un semblant de satisfaction.

Non seulement il y eut non-lieu, mais le rapport Vallé innocenta toute la bande. Cependant, pour certains, il fallut aller jusqu'à la cour d'assises qui acquitta Béral, Dugué de la Fauconnerie, Proust, Sans-Leroy et Gobron (ancien député). Seul, des parlementaires, Baïhaut fut retenu par le jury et condamné à cinq ans de prison. Seul aussi, je l'ai déjà dit, il avait méconnu le conseil d'Avinain en avouant naïvement.

Dans un rapport, Vallé triomphe de cette issue de la grande bataille livrée contre les voleurs. « Sans doute, écrivit-il avec désinvolture, des annotations qui figuraient aux talons (des chèques), rapprochées de certaines dépositions faites à la commission d'enquête, paraissaient bien établir que quelques hommes politiques avaient touché de l'argent du baron de Reinach. Mais était-ce là le prix de leur vote? »

Visiblement, ni Vallé, ni son président Henri Brisson n'ont voulu le croire, ni même la majorité de la commission, ni, en fin de compte, la Chambre, qui a suivi le conseil de sa commission en passant l'éponge sur toutes les ignominies commises. Commission et Chambre ont pu, il est vrai, s'abriter derrière des décisions de justice. Décisions sollicitées, exigées d'une magistrature trop souvent servile, par un gouvernement qui savait récompenser les consciences complaisantes.

Dans son rapport, Vallé se plaignit qu' « une véritable tempête de calomnies et de diffamations s'était déchaînée sur le Parlement ».

Diffamations passe, mais non calomnies. La vérité est qu'on a tout fait pour « étouffer » l'affaire du Panama. Le mot est dans le rapport Vallé à la page 163. Brisson a couvert l'opération de sa probité privée. Ne l'avait-on pas surnommé « l'austère Brisson »? Et le pays pouvait-il croire qu'il fût capable d'absoudre des hommes vraiment coupables de forfaiture? C'est que l'électeur moyen ignore, dans sa simplicité, qu'il y a, sous la République, comme au temps de feu Nisard, deux morales, la privée et l'autre, et qu'on peut parfaitement passer pour un honnête homme et absoudre des coquins dont la condamnation ferait tort au régime dont on est le bénéficiaire.

Il fallait sauver le régime menacé par tant de scandales. Il fallait aussi sauver la franc-maçonnerie à laquelle la plupart des chèquards appartenaient. Brisson fit le geste de détresse, et tout fut dit.

Une chose est certaine, c'est que le baron de Reinach fut averti à temps de la perquisition qui devait être faite chez lui, que le commissaire Clément lui laissa tout le temps nécessaire pour brûler ses papiers et se faire sauter la cervelle. En somme, les accusateurs n'eurent guère à leur disposition, par l'intermédiaire d'Andrieux, que les indiscrétions que Cornélius Herz voulut bien laisser filtrer pour se venger du baron. Mais les sommes que Herz distribua lui-même dans le monde radical, dont Clemenceau était le chef, demeurèrent mystérieuses. Pour que cet aventurier ait été promu grand officier de la Légion d'honneur, par Freycinet, il faut bien qu'il ait rendu des services sonnants et trébuchants.

Plus tard éclatera un autre scandale, celui des chemins de fer du Sud. Chose curieuse : dans la liste des bénéficiaires des pots-de-vin, on verra quelques-uns des noms cités dans l'affaire du Panama. Preuve que la première alerte ne les avait pas assagis. Preuve aussi que, quoi qu'en dise Montesquieu, la vertu n'est décidément pas la qualité principale des républiques.

Waldeck-Rousseau n'était pas au Parlement lorsque soufflait l'orage du Panama. Il ne parut qu'incidemment, un peu plus tard, à titre d'avocat, lorsque l'ingénieur Eiffel, l'homme de la tour, fut poursuivi pour avoir reçu des sommes trop élevées de la Compagnie. La péroraison de sa plaidoirie fut de mauvais goût. Il sollicita l'acquittement de l'homme qui avait fait à la France vaincue « l'aumône d'un peu de gloire ».

Les panamistes n'oublièrent pas l'homme qui avait longuement contribué à les tirer des griffes de la justice. Je veux parler de Loubet — de Loubet-Panama, comme disaient les nationalistes vers 1899. Ils firent de lui un président de la République.

Réveillé en sursaut dans la nuit qui suivit la mort subite, et à ce moment mystérieuse, de Félix Faure, Clemenceau n'eut que le temps de griffonner pour son journal *l'Aurore* un court entrefilet intitulé : « Je vote pour Loubet ! »

C'était une façon de parler. Il ne devait pas prendre part à la réunion du Congrès chargé d'élire le chef de l'État puisqu'il n'était, à cette date, ni député ni sénateur. Mais son mot d'ordre fut fidèlement observé. On était en pleine affaire Dreyfus, et, comme par hasard, tous les anciens panamistes étaient dreyfusards.

Je ne veux pas dire que tous les dreyfusards fussent, par réciprocité, des panamistes. Loin de moi cette pensée. Il y avait parmi eux des hommes convaincus de l'innocence de Dreyfus.

Ceux-ci se laissèrent emporter par l'ardeur de la bataille, et s'aperçurent trop tard qu'ils avaient fait le jeu des partis de désordre et de révolution qui ne voyaient dans « l'affaire » qu'un prétexte à chambardement contre l'armée et contre l'idée de patrie elle-même.

Clemenceau ne fit pas voter pour Loubet seulement parce qu'il avait été le protecteur et le sauveteur des panamistes, mais aussi parce que sa tactique, lorsqu'il y avait une élection présidentielle, était de faire triompher le candidat de second plan contre celui du premier.

— Je vote pour le plus bête, avait-il dit dans son langage brutal le jour où, pour faire échec à Ferry, il avait recommandé la candidature de Sadi-Carnot.

C'est ainsi qu'il vota, ou fit voter : pour Carnot contre Ferry, pour Félix Faure contre Waldeck-Rousseau, pour Loubet contre Méline, pour Fallières contre Doumer, pour Pams contre Poincaré...

Il a été à son tour victime de cette tactique, ou de ce principe, comme on voudra : candidat, en janvier 1919, il fut battu par Deschanel.

C'était, je crois, chez Clemenceau, un principe que le président de la République doit être un homme de tout repos, un soliveau, pour tout dire un roi constitutionnel. S'il prétend jouer un rôle, nous sommes menacés de la résurrection du pouvoir personnel.

Le pouvoir personnel, il ne l'a admis longtemps que chez le président du Conseil, qui peut être renversé à tout moment par un vote du Parlement. Il a changé d'avis en janvier 1919 lorsqu'il a laissé poser sa candidature à l'Élysée. Car il est bien évident que s'il avait été élu, il aurait fait du pouvoir personnel, ce dont la France se serait, sans doute, bien trouvée.

II

La législature de 1889-1893 n'a pas été marquée seulement par le scandale du Panama, plus exactement par l'étouffement du scandale du Panama. Cette affaire a tenu la plus grande place dans les préoccupations publiques. Pas toute cependant.

Il ne faut pas oublier que les bases de l'alliance franco-russe furent posées à cette époque. Le célèbre voyage de l'amiral Gervais à Cronstadt date de 1891. Ribot s'est vanté depuis d'avoir été le grand artisan de cette alliance. On en parlait peu alors. La chose restait dans une pénombre mystérieuse. Le tsar Alexandre III tenait au secret parce qu'il ne voulait pas se brouiller avec le kaiser dont il avait à se plaindre, mais qu'il entendait ménager.

Nos gouvernants craignaient de mécontenter l'Angleterre pour laquelle la Russie était grand adversaire. Cela est si vrai qu'à son retour de Cronstadt, l'amiral Gervais reçut l'ordre de visiter un port de guerre anglais.

Ce n'est qu'en 1897 que les toasts échangés à bord du *Pothuau*, entre Nicolas II et Félix Faure, apprirent à la France que les deux nations étaient « amies et alliées ».

De cette époque date pour la grande vaincue de 1870 une ère qu'on peut appeler d'équilibre diplomatique. Jusque-là, notre Quai d'Orsay timoré ne savait, si l'on peut dire, à quel saint se vouer. Pour la galerie, Gambetta se donnait des airs de grand patriote, tout en essayant de s'aboucher avec Bismarck. Ferry a pu jouer de la « ligne bleue des Vosges ». Il a travaillé dans le sens d'un rapprochement franco-allemand. La France, qui était ardemment patriote, ne se trompait pas sur son compte. Elle ne l'aimait pas. Il fut l'homme politique le plus impopulaire de son temps, bien qu'il nous ait donné la Tunisie et le Tonkin.

Les colonies ne disaient rien qui vaille à l'opinion publique. Si elle avait su le latin, elle aurait volontiers répété le vers de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Elle avait le sentiment à la fois vague et exact que Bis-

marck favorisait nos ambitions lointaines pour nous faire oublier l'Alsace-Lorraine.

Aussi Clemenceau, qui excellait à tâter le pouls de l'opinion, répudiait-il avec vivacité toute politique coloniale. Son avis était que la France mutilée, et aussi longtemps qu'elle demeurerait mutilée, devait, sans se laisser détourner par des aventures extérieures de son devoir sacré, monter la garde devant la trouée des Vosges.

Dans cette attitude de Clemenceau, ses adversaires s'efforçaient de discerner des mobiles honteux. Ils le disaient pensionné par l'Angleterre. Je vois encore un dessin du *Petit Journal* où il était représenté, avec tous les attributs du John Bull classique, poussant ce cri : *Aoh! Yes!*

La grande erreur de Clemenceau, il est vrai, fut d'avoir été contre Gambetta dans l'affaire d'Égypte et de nous avoir fait perdre ce magnifique joyau dont l'Angleterre a su s'emparer et tirer profit.

Qu'était-ce que Cornélius Herz, Juif cosmopolite, débarqué un beau jour en France, venant on ne savait d'où, et qui, en rien de temps, s'était fait décerner par Freycinet le grand cordon de la Légion d'honneur?

A coup sûr, il fut l'un des grands corrupteurs du Panama ; il fut le bailleur de fonds de *la Justice*, le journal de Clemenceau. Mais ne fut-il que cela, et l'or qu'il prodiguait lui venait-il exclusivement des Lesseps et de leur entourage? On a cru voir en lui un agent de l'Angleterre. La cavalerie de Saint-Georges a toujours joué un rôle important dans la politique extérieure de nos voisins. A l'origine de nos périodes révolutionnaires, on trouve la trace de l'or britannique.

Judet n'était pas le seul à croire que Clemenceau était à la solde de l'Angleterre. Paul Déroulède et ses amis de la Ligue des patriotes le répétaient à qui voulait les entendre. Il y eut, en 1892, au Palais-Bourbon, une séance dramatique où Déroulède accusa, avec une véhémence extraordinaire, le chef du parti radical de tous les forfaits, à commencer par celui d'être vendu à l'étranger. Debout à son banc, plus blême encore qu'à son ordinaire, les bras croisés, Clemenceau se borna à lui crier : « Vous en avez menti ! »

Le lendemain, les deux hommes se battaient en duel. Le directeur de *la Justice* en sortait indemne, mais il était moralement touché. Il dut faire un plongeon de plusieurs années. On le crut noyé. L'affaire Dreyfus le ramena à la surface.

Au début de l'année 1893, un piège fut tendu au naïf Millevoye. Millevoye était du petit groupe de députés boulangistes qui avaient survécu à l'hécatombe du parti qu'avait faite, aux élections générales de l'automne de 1889, l'habile Constans.

Ce parti s'émiettait. Les uns tiraient à hue, les autres à dia. Qui allait à droite, qui passait à gauche. Un parti de transfuges.

Lorsque Boulanger s'était suicidé au cimetière d'Ixelles, sur la tombe de Mme de Bonnemain — geste romantique digne d'un sous-lieutenant — les derniers fidèles étaient allés à Bruxelles assister aux obsèques. Cela avait été la dernière réunion du groupe, derrière le cercueil du chef.

La main de Constans s'abattant sur la joue de Francis Laur, qui venait de l'injurier à la tribune de la Chambre, avait été l'un des derniers incidents du boulangisme agonisant. Dès le lendemain des élections de 1889, Arthur Meyer, qui était un cynique, s'était empressé de fausser compagnie aux aventuriers de ce parti en leur décochant un célèbre : « Bonsoir, messieurs ! »

Millevoye, pour en revenir à lui, pensa sinon ressusciter le boulangisme, du moins créer un néo-boulangisme dont Déroulède s'offrait à être le chef, en tirant parti des papiers du nègre Norton.

D'où venait ce Norton? Qui l'avait aiguillé vers Millevoye? L'ambassade d'Angleterre? Le gouvernement? Clemenceau? On ne sait. Les papiers qu'il montra au député boulangiste étaient des faux évidents. Un examen tant soit peu attentif l'aurait montré au moins clairvoyant. Millevoye, sans tenir compte des avertissements de prudence qui lui étaient venus de divers côtés, monta à la tribune. Develle, le ministre des Affaires étrangères, qui joua dans cette affaire un rôle assez équivoque, n'eut qu'un mot à dire pour faire tomber l'échafaudage. Ce fut un éclat de rire général.

Ribot, qui était ministre des Affaires étrangères depuis mars 1890 et président du Conseil depuis quelques mois, avait accumulé sur sa « belle tête de pianiste » tant de haines, il avait lâché avec tant de désinvolture, les uns après les autres, parfois pour les envoyer chez le juge d'instruction, je ne dis pas ses amis, il n'en avait guère, mais ses collègues,

qu'on ne le laissa pas aller jusqu'à la fin de la législature. Il fut renversé en avril 1893 et remplacé par Charles Dupuy.

Ribot, qui a survécu longtemps à cette première disgrâce et qui en a connu bien d'autres, était ce qu'on peut appeler le type parfait du parlementaire. Il était éloquent, mais dépourvu de caractère.

Énergique dans l'opposition, il était faible et ondoyant au pouvoir dont les responsabilités paraissaient l'écraser. Quelqu'un l'avait défini : « Une grande intelligence desservie par une totale absence de volonté. »

Ce quelqu'un avait tort, Ribot savait vouloir lorsqu'il s'agissait de poursuivre de sa rancune tenace les hommes qu'il n'aimait pas. Peu, parmi les illustrations de la Troisième République, ont trouvé grâce devant lui. Il fut de ceux qui se liguèrent pour étrangler, au bout de quelques semaines, le ministère constitué par Gambetta. Trois ans après, on le retrouva dressé contre Jules Ferry qu'il contribua à renverser. Ce fut ensuite le tour de Waldeck-Rousseau de l'avoir contre lui.

En haine de Gambetta, il se prononça contre le scrutin de liste ; pour faire pièce à Ferry, il fut l'adversaire de l'expansion coloniale.

Lorsqu'il entra dans la vie politique républicaine après avoir été magistrat de l'Empire, il arbora crânement l'étiquette de « républicain conservateur » et il alla, non moins crânement, siéger au centre gauche, déjà démodé.

Mais il comprit bien vite qu'il n'y avait guère d'avenir dans ce parti dont les membres avaient fini par tenir tous assis sur un canapé. Il évolua.

Oui, sans doute, il y a sa campagne libérale pour la liberté de l'enseignement et contre la loi de séparation des Églises et de l'État. Elle fut très belle et très éloquente, il faut en convenir. Mais cet avocat n'aimait pas défendre les causes perdues d'avance, et fatigué de batailler en vain, il lui arrivait de déserter la lutte et de rester chez lui sous prétexte de maladie.

L'opposition anti-combiste lui envoyait alors une députation dont le porte-parole lui tenait ce langage : « Nous sommes désolés de vous voir malade : nous vous souhaitons un prompt rétablissement. Mais si votre indisposition se prolonge, nous serons obligés de confier à M. Aynard le soin de prendre la parole à votre place. »

L'effet de cette mercuriale était infaillible. Dès le lendemain Ribot, subitement guéri, était à son banc, à la Chambre, prêt à mener l'opposition à la bataille C'est un honneur qu'il ne voulait décidément laisser à personne, pas même à son vieil ami Édouard Aynard.

En 1909, lorsqu'il entra au Sénat, l'évolution vers la gauche de cet ancien républicain conservateur était un fait accompli. Il la justifiait par cet aphorisme : « Il faut marcher avec son temps. » Il marcha si bien avec son temps que, pendant la guerre, il fit ou laissa voter l'application immédiate, sans préparation d'aucune sorte, de l'impôt sur le revenu, dont les terribles mécomptes n'ont pas été étrangers à la crise financière et monétaire qui a suivi.

Lorsqu'il constitua son cabinet de mars 1917, sa première idée fut de renchérir sur le cabinet précédent qui comptait trois socialistes. Il se proposait de faire appel à la collaboration de quatre ou cinq d'entre eux, dont Marcel Cachin, lorsque le veto du « Parti » et l'ambition désordonnée d'Albert Thomas, l'obligèrent à renoncer à tout concours des socialistes.

C'est un fait de notoriété publique qu'il était décidé à accorder aux délégués du parti socialiste des passeports pour aller s'aboucher à Stockholm avec les social-démocrates allemands — en pleine guerre ! — lorsque l'opposition d'une fraction de ses collègues du cabinet l'obligea à renoncer à son idée. Ce qui ne l'empêcha pas, ayant abandonné son propre projet, de défendre éloquemment à la tribune la solution contraire qui venait de lui être imposée.

Charles Dupuy, qui lui succéda à la présidence du Conseil en avril 1893, était un gros homme dont la roublardise auvergnate ne suppléait que partiellement aux qualités d'homme d'État qu'il croyait avoir. Toutefois il avait de la vigueur. C'est au point qu'on crut avoir découvert en lui l'homme à poigne qui manquait au régime depuis la mise à l'écart de Constans.

C'était une illusion. Charles Dupuy n'avait pas l'étoffe qu'il fallait ; tout au plus la doublure. Il entreprit la lutte contre le syndicalisme révolutionnaire en ordonnant la fermeture de la Bourse du travail de Paris. Mais il ne sut pas exploiter ce premier succès. Il borna, par la suite, son activité à réprimer les menées anarchistes.

Ce Charles Dupuy avait le mauvais œil. Les présidents de la République qui avaient eu l'idée malencontreuse de lui confier la présidence du Conseil l'ont tous éprouvé : Carnot assassiné à Lyon par l'anarchiste Caserio en juin 1894 ; Casimir-Perier, démissionnaire en janvier 1895 après six mois de géole élyséenne, et enfin Félix Faure, mort subitement à l'Élysée un soir de janvier 1899.

Les successeurs de ces trois présidents se le sont tenu pour dit ; aucun d'eux n'a plus jamais eu recours à ses services. Il a achevé sa carrière oublié dans un fauteuil sénatorial.

C'est Charles Dupuy qui, a des interrupteurs qui lui reprochaient d'avoir changé d'avis sur certaine question, répondit imperturbablement :

— J'ai changé mon fusil d'épaule.

Un autre jour, il disait à un de ses contradicteurs :

— Je vous enferme dans un dilemme.

Le contradicteur ne s'en laissa pas imposer. Il répliqua :

— Je m'en évade.

Avec le fameux : « La séance continue, » du jour de la bombe de Vaillant, ce sont, je crois, les seuls mots historiques de Charles Dupuy.

III

Les élections générales de 1893 envoyèrent à la Chambre une majorité modérée dont le premier soin fut d'appeler au fauteuil présidentiel Casimir-Périer.

La trop grande roublardise de Charles Dupuy amena sa chute. Il voulait obtenir d'abord un vote de confiance de la nouvelle Assemblée et remanier ensuite son cabinet en éliminant deux de ses membres — Peytral et Viette — jugés trop avancés étant donné le résultat de la récente consultation du pays, Mais les deux ministres menacés étaient déjà démissionnaires et la Chambre ne pouvait pas régulièrement délibérer devant un ministère disloqué.

Dupuy ne put pas nier que son cabinet fût incomplet. Le début fut interrompu et ce fut la crise générale.

On assista à un chassé-croisé entre Casimir-Périer et Ch. Dupuy. Le premier passa à la présidence du Conseil, le second à la présidence de la Chambre (1).

(1) Le cabinet Casimir-Périer, dont Burdeau faisait partie, fut constitué le 1er décembre. Les décrets furent portés immédiatement au *Journal officiel* pour

Peu de temps après, en décembre, l'anarchiste Vaillant lança sa bombe dans l'hémicycle. Le nouveau président conquit aisément une popularité que rien ne justifiait. Les journaux racontèrent le lendemain qu'il avait rassuré tout le monde par son sang-froid, empêché la panique qui commençait à se dessiner en prononçant ce mot cabalistique :

— La séance continue !

J'étais présent et j'affirme n'avoir pas entendu cette phrase historique. Charles Dupuy était, comme tout le monde, assez décontenancé, sinon affolé.

On discutait ce jour-là le cas Mirman. Mirman avait été élu par les électeurs de Reims alors que, professeur, il n'avait pas accompli son engagement décennal. La caserne le réclamait par la bouche du général Mercier, le ministre de la Guerre d'alors, qui était monté à la tribune pour réclamer, si j'ose dire, sa proie.

Le député blessé le plus grièvement fut l'abbé Lemire, nouvellement élu — ils étaient 212 nouveaux dans cette chambre — et encore pas très grièvement. Tout se borna à des égratignures. Les victimes transportées dans les innombrables bureaux du Palais-Bourbon, transformé en une vaste infirmerie, ne manquèrent pas de soins. Il y a tant de médecins parmi les députés !

Les grilles et les portes ayant été immédiatement fermées par les ordres du questeur Bizarelli, nous fûmes tous comme emprisonnés jusqu'à une heure tardive de la soirée. L'arrestation de Vaillant, qui s'était laissé prendre comme dans une souricière parmi la foule des spectateurs des tribunes arrêtés au bas d'un escalier, devant une porte close, nous fit rendre enfin à la liberté. Le grand air dissipa les odeurs pharmaceutiques dont nous étions imprégnés.

Un geste de sectarisme antireligieux, comme il s'en commettait déjà beaucoup à cette époque, du maire de Saint-

être publiés dans le numéro du lendemain. Dans la soirée, Burdeau se souvint que ce lendemain était le 2 décembre. Il accourut chez Casimir-Périer. « Nos adversaires vont dire que nous sommes un ministère de coup d'État », lui fit-il remarquer. Incontinent on téléphona à l'*Officiel* pour faire ajourner l'insertion. Les décrets ne parurent que le 3 décembre.

A cette époque lointaine, lorsqu'un conservateur était à la tribune, il y avait toujours à l'extrême gauche quelque vieille barbe pour lui crier :

— Parlez-nous du 2 décembre !

L'interruption avait toujours du succès.

Denis, amena à la tribune de la Chambre, le 3 mars 1894, un membre de la droite, Denys Cochin. Spuller, l'ancien lieutenant de Gambetta, qui était ministre de l'Instruction publique, lui donna dans sa réponse pleine satisfaction. Il alla même plus loin. Élevant le débat, comme on dit en style parlementaire, il exprima l'avis qu'il fallait en finir avec une certaine politique qui avait fait son temps et que l'heure était venue de s'inspirer d'un « esprit nouveau ».

Après un moment de stupeur, ce fut un beau tapage dans les travées de gauche ! Brisson, qui était à son banc de député, n'ayant pas encore pu décrocher la présidence qu'il convoitait, dressa sa face lugubre de quaker, leva, en signe de détresse maçonnique, ses deux mains au-dessus de sa tête et demanda à transformer en interpellation la question de Denys Cochin.

La proposition fut acceptée. Spuller et Casimir-Périer lui-même, mandé en toute hâte, n'hésitèrent pas à fournir les explications sollicitées. Ils parlèrent de la nécessité pour la République, désormais hors de discussion puisque le souverain pontife invitait les catholiques à se rallier au régime légal, de pratiquer une politique de tolérance.

Ce mot de tolérance, qui sonne mal et qui est si désobligeant pour des citoyens qui usent de leur droit strict, était alors à la mode. Les catholiques venaient de subir coup sur coup, depuis le 16 mai 1877, une série d'échecs qui ne les avaient rendus que trop timorés.

C'est vers cette époque que Constans leur disait :

— Défendez-vous. On ne respecte que ceux qui résistent.

C'est en vain que Brisson dénonça ce qu'il appelait la « congrégation », un mot qui remontait à Charles X ; il prétendit que ceux qu'il traitait de « perfides » — les membres des anciens partis — ne se ralliaient à la République que pour la mieux étrangler. Il fut battu. Par 291 voix contre 197, la Chambre approuva le langage « tolérant » de Casimir-Périer et de Spuller et il l'approuva en votant un ordre du jour de confiance signé Louis Barthou. C'était le gage d'un avenir réparateur. Mais l'accalmie fut de courte durée.

Quelques jours après la belle victoire que je viens de rappeler, le cabinet Casimir-Périer était brusquement renversé par une coalition d'extrême droite et d'extrême

gauche à laquelle vinrent s'agglutiner des députés mus avant tout par l'intérêt électoral.

Millerand, alors socialiste, et de Ramel, membre de la droite monarchiste, se trouvèrent d'accord, sans s'être concertés assurément, pour combattre à la tribune une décision de Jonnart, ministre des Travaux publics, et je crois même un arrêt du Conseil d'État constatant que la loi Waldeck-Rousseau, sur les syndicats professionnels, ne s'appliquait à aucune catégorie de fonctionnaires. Dès cette époque, on s'efforçait d'établir une distinction entre les fonctionnaires de gestion, ouvriers des chemins de fer, des tabacs, etc., et les autres, ceux qui détiennent une part de la puissance publique. C'était la brèche par où tout passerait un jour. Nous le voyons aujourd'hui que tous les fonctionnaires, ou presque, sont syndiqués, ce qui est une grave cause de trouble pour l'État.

Le débat fut clos, en l'absence du président du Conseil, par le vote de cet ordre du jour : « La Chambre, considérant que la loi de 1884 s'applique aux ouvriers et employés des exploitations de l'État aussi bien qu'à ceux des industries privées, invite le gouvernement à en respecter et à en féliciter l'exécution. »

L'instabilité ministérielle continuait à être à la base des institutions. Un cabinet Charles Dupuy — le second — allait succéder à celui qui venait d'être jeté bas. Puis Ribot allait reparaître sur la scène. Ce serait ensuite le tour du radical Léon Bourgeois. Enfin la législature s'achèverait avec un ministère modéré présidé par Méline. Cinq en quatre ans et demi !

Si l'on recherche les causes de cette instabilité, on en découvre une dans l'émiettement des partis, ou plus exactement dans leur absence. Or le régime parlementaire à l'anglaise exige l'existence de deux partis alternant au pouvoir.

La Chambre de 1893 était modérée sans doute, mais sa majorité, comme sa minorité, étaient l'une et l'autre dépourvues d'homogénéité.

Les jeunes n'avaient pas lieu de se plaindre. Ils étaient ministres à trente ans. C'était le cas de Poincaré, nanti en 1893 du portefeuille de l'Instruction publique. La même

année, Jonnart recevait les Travaux publics et l'année suivante, c'était le tour de Barthou de débuter avec ce portefeuille dans la carrière ministérielle.

Il se trouva qu'en janvier 1895, le second cabinet Dupuy, où précisément Barthou était ministre des Travaux publics, fut l'objet de vives attaques en raison d'un arrêt rendu par le Conseil d'État au sujet de la garantie due par l'État aux compagnies de chemins de fer. Il y eut naturellement interpellation à la Chambre. On prétendit que l'arrêt sacrifiait les intérêts de l'État. Beau sujet de développements démagogiques.

Il apparut que Barthou, chargé de répondre aux interpellations, l'avait fait mollement et avait soutenu le gouvernement comme la corde soutient le pendu. Le débat ayant eu pour conclusion la chute du cabinet, le jeune et éloquent député des Basses-Pyrénées passa pour l'avoir fait exprès. On le traita de naufrageur.

Félix Faure, qui venait d'être élu président de la République, fit appel à Ribot pour remplacer Charles Dupuy. En une année, deux ministères modérés homogènes s'étaient usés. On crut expédient de faire de la concentration, c'est-à-dire d'avoir recours à un dosage où quelques radicaux pimenteraient un peu la sauce opportuniste. Il s'agissait de gagner assez de voix à gauche pour pouvoir se passer des autres voix de la droite décidément compromettante.

Les deux radicaux à qui Ribot crut devoir s'adresser pour donner du ton à sa combinaison s'appelaient Chautemps et Dupuy-Dutemps. Deux radicaux de seconde zone à qui furent attribués des portefeuilles sans relief : les Travaux publics et les Colonies.

Petit médecin de quartier, assez besogneux, père d'une nombreuse marmaille, Chautemps fut ravi d'aller s'installer au pavillon de Flore où tous ses berceaux furent à leur aise. Originaire de la Savoie, ancien président du conseil municipal de Paris, il ne connaissait rien aux colonies. Le soir de sa nomination, il s'enquit tout de suite d'un atlas pour essayer de repérer nos possessions lointaines. De hardis explorateurs mettaient alors à la mode le Soudan et le lac Tchad. On parlait d'une certaine localité nommée Yola. Mais l'atlas que Chautemps avait pu se procurer ce soir-là datait de l'époque déjà lointaine où il faisait ses études dans un petit séminaire. En ce temps heureux pour les écoliers,

la carte de l'Afrique était, sauf sur les côtes, vierge de noms propres.

Ce premier jour, Chautemps ne parvint pas à se faire une idée, même approximative, de notre domaine africain.

Mal satisfait des deux représentants qu'il avait dans le cabinet, le parti radical ne fut pas plus tendre pour Ribot que pour ses prédécesseurs.

Un nouveau scandale venait d'éclater, celui des chemins de fer du Sud, sorte de succédané du Panama, où l'on retrouvait des noms que le rapport Vallé avait rendus célèbres. Le socialiste Rouanet se fit une spécialité de ce *panamino*. Il pérorait dans les couloirs, essayant d'exposer, avec sa faconde ultra-méridionale, le schéma de l'affaire qui lui apparaissait comme une « tranche de vie sociale ». Rouvier était sa bête noire. Mais il s'humanisa par la suite, et, pour des raisons obscures, il cessa brusquement de l'attaquer.

Ribot était trop mou dans la répression, au dire de ses adversaires. Le 28 octobre 1895, un ordre du jour l'invitant « à poursuivre toutes les responsabilités » le fit choir. Deux cent soixante-neuf députés votèrent contre lui et 187 pour.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, Félix Faure appela au pouvoir les radicaux. Tout de suite, on l'accusa de trahison. Comment, il avait été élu par la droite et par les républicains modérés et il mandait Léon Bourgeois, lequel confiait le portefeuille des Finances au farouche Doumer !

L'ancien tanneur du Havre était plus madré qu'on ne se l'imaginait. Il n'aimait pas les radicaux. Il leur confiait la direction des affaires pour les user. Ne fallait-il pas mettre au pied du mur ce parti d'éternelle opposition, de négation perpétuelle, l'obliger enfin à donner sa mesure? On se flattait qu'il ne trouverait pas de majorité à la Chambre et qu'en mettant les choses au pire, le Sénat serait là pour lui barrer la route en temps opportun.

La seconde prévision se réalisa, pas la première. Le cabinet radical de Léon Bourgeois trouva une majorité dans la Chambre modérée de 1893.

La grande bataille s'engagea sur l'impôt sur le revenu, alors très combattu. Doumer fut le précurseur de Caillaux qui n'était pas encore au Parlement. Quelle joute oratoire ! Que de discours pour ou contre la déclaration, la taxation

d'office, le global, l'inquisition fiscale, l'impôt personnel opposé à l'impôt réel !...

Partisans et adversaires se comptèrent sur le contre-projet Guillemet, qui ne fut repoussé que par 288 voix contre 272. Seize voix pour le gouvernement, c'était maigre.

Bourgeois et Doumer ne purent pas empêcher le vote, par 285 voix contre 276, d'une motion tendant à réserver « l'examen de la déclaration globale et des bases de la taxation ». Cet ajournement équivalait à l'enterrement du projet. Car qu'est-ce que l'impôt sur le revenu sans déclaration ni taxation?

Lorsque Méline sera aux affaires, il fera repousser dans son principe même l'impôt général et lui substituera un projet plus anodin d'impôt cédulaire sur *les revenus*. Histoire de donner le change à une opinion à laquelle on était parvenu à faire croire que l'impôt sur le revenu c'était l'impôt sur les riches exclusivement.

Il s'agissait simplement d'arracher aux radicaux leur plate-forme électorale, ou tout au moins de faire perdre à cette plate-forme son prestige sur les masses. En dehors des radicaux, et pas tous, on entendait s'en tenir aux quatre vieilles contributions directes.

L'échec du projet Bourgeois-Doumer devant la Chambre fut suivi d'une sorte de plébiscite des conseils généraux qui eux aussi se prononcèrent contre la déclaration et la taxation. Mais c'est par le Sénat que fut donné au cabinet le coup mortel. L'Assemblée du Luxembourg refusa carrément à Bourgeois les crédits dont il avait besoin. Il s'agissait en l'espèce de Madagascar. Le principe était posé que le Sénat pouvait, en refusant de dénouer les cordons de la bourse, mettre le gouvernement dans l'impossibilité de vivre, donc le contraindre à la retraite.

Les violents du parti radical donnèrent à Bourgeois le conseil de ne tenir aucun compte de la décision sénatoriale et de demeurer au pouvoir aussi longtemps qu'il aurait la confiance de l'Assemblée issue du suffrage universel direct.

Les effets des « bonnets à poil » du parti pour retenir Bourgeois furent sans résultat. Il n'avait pas le caractère qu'il fallait pour entrer dans cette voie en quelque sorte révolutionnaire. Au fond c'était un modéré dont les circonstances seules avaient fait un radical. Il lui manquait

ce qui a fait défaut au plus grand nombre des politiciens de la Troisième République : le caractère. C'était un orateur disert, un homme courtois.

Il devait le plus clair de sa réputation à la trouvaille qu'il avait faite dans les œuvres d'Auguste Comte du mot : « altruisme ». Il le vulgarisa en le transportant dans la politique courante et en le substituant à la vieille charité chrétienne. Les anticléricaux surent gré à Léon Bourgeois, plus qu'à Comte, que la plupart ignoraient, de cette conquête verbale sur le catholicisme.

Il avait eu l'idée singulière de prendre pour ministre des Affaires étrangères le chimiste Berthelot qui fut lamentable au point qu'il fallut bien vite le débarquer. Il était à la veille, avec les meilleures intentions du monde, de nous brouiller avec l'Angleterre à propos du Siam. Un autre membre du cabinet radical qui fit du tort à Léon Bourgeois, ce fut Mesureur qui, bien qu'on fût encore pour quelques années en régime concordataire, refusa de voter le budget des cultes. Au dire des journaux de l'opposition, à tout ce qu'on lui disait il faisait cette réponse invariable : « Je m'en f... »

Léon Bourgeois n'avait rien de l'homme d'État : c'était un dilettante. Il n'avait rien du radical : c'était un modéré et un temporisateur. Les hasards de la politique l'avaient fourvoyé dans un parti où sa relative distinction d'esprit était mal à l'aise parmi la vulgarité des ambitions et la grossièreté des appétits.

S'il l'avait pu, Léon Bourgeois aurait fait du radicalisme un parti athénien. Cela était au-dessus des forces humaines. Ce parti ne s'est reconnu véritablement que dans Émile Combes. Ah ! il était homme d'action, celui-là ! Bourgeois, pas. On cite ce mot d'un de ses lieutenants : « Il m'a souvent dit ce qu'il ne fallait pas faire, jamais ce qu'il fallait faire. »

LÉOPOLD MARCELLIN

(A suivre.)

Le compas de Lindberg

Magnétisme terrestre et navigation aérienne.

Le magnifique exploit de Lindberg a attiré l'attention du grand public sur l'art et les difficultés de la navigation aérienne. Les quotidiens se sont efforcés de renseigner leurs lecteurs. Peut-être cependant n'est-il pas inutile de compléter, voire de rectifier sur certains points, leurs indications.

Et d'abord, qu'est-ce que naviguer?

A cette question chacun répondra que c'est aller d'un point à un autre. Mais, si l'on y réfléchit, la chose n'est pas aussi simple qu'il semble à première vue. Elle n'est simple que si, du point d'où l'on part, on voit le point où l'on veut aller. Ce n'est évidemment pas le cas dans les grands voyages aériens, et même dans les petits, car la visibilité s'étend rarement au delà de quelques dizaines de kilomètres.

Tout de suite, donc, on est conduit à marquer sur une carte le point d'où l'on part et celui où l'on veut aller. Cela pose la question de la manière dont ces points peuvent être repérés sur la carte.

Lorsque l'on est au-dessus de pays civilisés, animés de nombreux villages, coupés de routes et de voies ferrées dont les croisements entre elles ou avec les lignes naturelles du paysage, telles que les cours d'eau, forment un réseau serré de points de repère, c'est évidemment par rapport à ces

repères que l'on fixera sa position,... à supposer que ni les nuages, ni la brume ni l'obscurité n'empêchent d'apercevoir le sol. Mais si l'on est au-dessus du Sahara, ou de la forêt équatoriale, ou surtout au-dessus de la mer, il est clair que pareil mode de repérage devient impossible.

La seule manière de fixer sa position consiste alors à en déterminer la longitude et la latitude, c'est-à-dire à préciser sur quel méridien et sur quel parallèle on se trouve, c'est-à-dire encore sur quel grand cercle de la surface terrestre passant par les pôles (ou méridien) et sur quel cercle parallèle au plan de l'équateur.

Remarquons en passant qu'avec ce mode de repérage, il n'est évidemment pas nécessaire d'utiliser une carte à grande échelle. Il suffit simplement que, dans la région que l'on doit parcourir, les méridiens et les parallèles que l'on veut utiliser ne forment pas un système de lignes trop serrées au point d'en être difficiles à discerner. Des cartes au millionième ou même à échelle plus petite encore sont parfaitement suffisantes. Emporter des cartes à plus grande échelle pour traverser l'Atlantique serait emporter une charge bien inutile de feuilles blanches, et certains étonnements qui se sont manifestés au sujet des cartes utilisées par Lindberg ou Chamberlin ne manquaient pas d'une certaine naïveté. Représentons-nous donc les cartes d'un grand voyage aérien au-dessus des océans ou des déserts comme un mince album de quelques feuilles blanches sur lesquelles sont marquées seulement des lignes perpendiculaires figurant les méridiens et les parallèles.

Quant à déterminer au croisement de quel méridien et de quel parallèle on se trouve, c'est l'opération qui consiste à « faire le point ». Sur les navires on peut faire le point soit par des observations astronomiques, soit par ce qu'on appelle « l'estime ». Bien que de grands efforts aient été consacrés, dès avant la guerre, en France et à l'étranger, à la recherche de moyens pratiques pour effectuer des observations astronomiques en aéronef, la détermination du « point astronomique » est restée en dehors des possibilités courantes de l'aviation. Le seul procédé dont on dispose pour fixer sa position est donc « l'estime », du moment qu'on ne voit sur le sol (ou sur l'eau) aucun repère à identifier sur la carte.

Voici en quoi consiste la détermination du point « estimé ». Supposons qu'à partir d'un précédent point, connu, on ait

suivi une ligne droite faisant un angle constant et connu avec les méridiens. Supposons encore que l'on ait parcouru cette ligne droite avec une vitesse connue par rapport au sol. Il est clair que la durée du vol fera alors immédiatement connaître le nouveau point « estimé ». Il suffira en effet de tracer sur la carte une ligne droite ayant, par rapport aux méridiens, l'inclinaison de la route suivie et d'une longueur égale au chemin parcouru ramenée à l'échelle de la carte.

De point « estimé » en point « estimé », on pourra donc aller du lieu de départ au lieu que l'on se propose d'atteindre. Et l'on voit que tout se ramène en définitive aux mesures suivantes :

1° Durée du vol effectué en ligne droite par rapport au sol à partir d'une position connue ;

2° Mesure de la vitesse vraie de l'avion par rapport au sol ;

3° Mesure de l'angle que la route véritablement suivie par rapport au sol fait avec les méridiens.

La mesure de la durée du vol ne présente aucune difficulté spéciale.

Nous ne pouvons aborder dans le court espace accordé à cet exposé, la question délicate de la mesure de la vitesse vraie par rapport au sol. Disons seulement que l'importance de cette mesure dépend essentiellement des conditions météorologiques, et par conséquent, dans une certaine mesure, de la chance. Si par exemple l'aviateur rencontre tout le temps, au cours de son voyage, des vents de direction et d'intensité constantes, il pourra connaître sa vitesse par rapport au sol d'une manière précise en utilisant des observations météorologiques faites avant le départ, avec tout le soin et la commodité désirables. Si au contraire, le vent vient à changer notablement en cours de route, l'avion sera écarté de la route prévue d'une manière d'autant plus grave que le changement de direction du vent sera plus accentué et que le vent retardera davantage la marche de l'avion. Il semble bien que Lindberg, ainsi que Chamberlin, aient bénéficié de circonstances météorologiques très favorables. Au contraire, Nungesser et Coli ont eu le malheur de rencontrer de très mauvais vents au milieu desquels la direction et l'intensité des vents ont certainement beaucoup changé,

les écartant de la route prévue. L'emploi des appareils appelés « dérivomètres » permet alors, en principe, de mesurer à tout instant la vitesse vraie par rapport au sol ; mais cette mesure est difficile par mauvais temps, difficile de nuit, et ne permet de connaître le point estimé avec une approximatiou convenable que si le vent reste invariable d'une mesure à l'autre, ce dont il est difficile d'être assuré. De point « estimé » médiocrement connu à point « estimé » puls mal connu encore, on finit par être complètement perdu.

Notons en passant qu'à ce point de vue c'est la *variabilité* du vent qui est le plus à craindre. Les situations météorologiques orageuses, dans lesquelles la direction et parfois l'intensité du vent varient rapidement d'une région à une autre, sont les plus dangereuses. Une telle situation régnait, hélas ! quand Nungesser et Coli ont pris leur envol.

Notons encore, dans le même ordre d'idées, que pour les mêmes raisons, il sera toujours plus difficile de traverser l'Atlantique nord, d'Europe en Amérique, qu'en sens inverse. Car le sens de rotation de la terre, qui imprime à la circulation générale de l'atmosphère ses lois générales, a pour effet que les zones dans lesquelles se produisent les plus grandes variations de la direction et de l'intensité du vent se succèdent en chapelet à peu près disposé suivant les parallèles et se propagent, avec des vitesses variables d'ouest en est.

Examinons maintenant la troisième partie du problème de la navigation à l'estime, c'est-à-dire la tenue d'une route faisant avec les méridiens que l'on rencontre successivement des angles déterminés d'avance, ou, ce qui est plus difficile, déterminés en cours de route d'après la connaissance du point « estimé ».

Ce serait une erreur de croire que, pour un grand voyage comme une traversée transocéanique, ces angles aient une valeur constamment invariable, même à supposer qu'aucun incident n'ait détourné l'avion du chemin le plus court. En effet, quel est ce chemin le plus court? Sur une surface plane, c'est la ligne droite. Mais on ne peut assimiler à un plan une portion de la surface terrestre aussi étendue que l'Atlantique. C'est sur une portion de sphère que l'on voyage. Or, sur une sphère, il n'est pas possible de tracer de lignes droites. Le plus court chemin d'un point à un autre est alors l'arc de grand cercle, c'est-à-dire l'arc du cercle qui passe

par les deux points et dont le plan contient le centre de la sphère. Ce cercle ne coupe pas les méridiens qu'il rencontre, tous sous le même angle. De point « estimé » en point « estimé », il faut donc modifier l'angle que fait la route à suivre avec le méridien.

On dispose pour cela du compas.

Tout le monde connaît la boussole. C'est une aiguille aimantée en équilibre sur un pivot. Fixons sur cette aiguille une feuille légère sur laquelle est tracée une rose des vents, le repère nord de cette feuille coïncidant avec la pointe bleue de l'aiguille. Plaçons maintenant tout l'appareil sur un navire ou un aéronef, en prenant, bien entendu, toutes les précautions nécessaires pour que le léger équipage placé sur le pivot magnétique soit à l'abri de toutes perturbations mécaniques (courants d'air, trépidations, etc.). Quelle que soit l'orientation prise par le navire ou l'aéronef, la rose des vents solidaire de l'aiguille aimantée conservera, elle, la même orientation. Et si l'on matérialise par une « ligne de foi » la direction de l'axe de l'aéronef, on pourra lire directement sur la rose des vents l'angle de cet axe et de la direction du nord magnétique. La boussole ainsi modifiée a reçu des marins le nom de compas.

L'angle que fait connaître le compas n'est malheureusement pas encore l'angle que nous cherchons à connaître, à savoir celui de l'axe de l'aéronef et du méridien. Le pôle Nord magnétique, en effet, ne coïncide pas avec le pôle Nord géographique, celui par lequel passe l'axe de rotation de la terre. Le pôle Nord magnétique se déplace lentement au cours des siècles. Il est actuellement au nord du Canada. Plus on s'en approche, plus est faible la force qui oriente le compas. Les moindres perturbations mécaniques « affolent » la rose ; et ce n'est pas une des moindres difficultés auxquelles ont pu se heurter Nungesser et Coli si le mauvais temps les a entraînés vers le nord du Canada. En tous cas, et même si le compas reste bien orienté sous l'action de la force magnétique, il est évident que, de méridien en méridien, l'angle de la force magnétique et du méridien change. Pour suivre une route déterminée tracée sur la carte, il faudra donc, de point « estimé » en point « estimé », tenir compte non seulement de la variabilité de l'angle que cette route forme avec les méridiens, mais encore de la variabilité de l'angle que le méridien forme avec la direction du Nord

magnétique. Ce dernier angle porte le nom de déclinaison magnétique ; l'exploration magnétique des mers a permis de tracer des cartes de la déclinaison.

Mais ce n'est pas tout encore ; une complication nouvelle se présente, qu'il faut surmonter. Le compas ne donne la direction du Nord magnétique que s'il n'est pas troublé par des masses de fer ou d'acier voisines, car ces masses sont *toujours* aimantées. Elles peuvent l'être d'une manière permanente, comme de véritables aimants ; elles peuvent l'être aussi d'une manière temporaire, en ce sens que, sous l'action du magnétisme terrestre, elles prennent une aimantation qui dépend de leur orientation par rapport à la force magnétique. Des unes et des autres l'action perturbatrice doit être *compensée*.

Le problème de la compensation des compas a été depuis longtemps étudié dans toutes ses parties pour ou par les marins, dont les aviateurs n'ont eu qu'à adapter les méthodes à leurs appareils. Quelque complexes que soient les masses perturbatrices, on peut compenser leur action au moyen d'aimants et de masses de fer doux convenablement placées au voisinage du compas. Sur les avions deux petits aimants suffisent le plus souvent. Quand le compas est compensé, ses « déviations » sont nulles ou négligeables quelle que soit l'orientation de l'aéronef. Il indique donc la direction du Nord magnétique, et l'on est ramené au cas dont nous avons parlé d'abord, celui où il n'y a à tenir compte que de la dérive produite par le vent et de l'angle formé par la route à suivre et la direction du Nord magnétique.

Seulement, les principes de la compensation supposent que les masses à compenser sont immobiles par rapport au compas et que leur aimantation ne varie pas. Or, dans un avion, le compas doit être nécessairement placé sous les yeux du pilote, surtout si celui-ci, comme Lindberg, est son propre navigateur. Le compas ne peut donc être fort éloigné de pièces d'acier mobiles, pièces des commandes ou pièces du moteur. De plus, et pour la même raison, il est difficile d'en éloigner beaucoup divers conducteurs dans lesquels passent des courants électriques d'intensité variable ; et l'on sait que les courants électriques produisent des effets magnétiques intenses. Il y a là une source très sérieuse de difficulté dans l'installation du compas.

Le compas qui a guidé Lindberg à travers l'Atlantique

tourne cette difficulté. Mais avant de dire comment, il est utile de rappeler que celle-ci n'est pas nouvelle. Elle s'est présentée il y a une vingtaine d'années dans la marine, sur les cuirassés où la guerre russo-japonaise avait démontré la nécessité absolue de concentrer tous les organes de manœuvre et de commandement dans le blockhaus, ceint d'épaisses murailles d'acier. Dans ce réduit, inévitablement fort exigu, le compas voisinait avec des organes mobiles plus ou moins magnétiques et avec des conducteurs parcourus par des courants variables ; de plus, circonstance très aggravante, les parois mêmes du blockhaus forment un écran qui diminue beaucoup l'action directrice du magnétisme terrestre et les influences perturbatrices en prennent une importance d'autant plus grande. Sur les sous-marins, mêmes difficultés ; l'indication du compas variait suivant que le tube du périscope, naturellement en acier, était abaissé ou hissé, c'est-à-dire qu'on naviguait en surface ou en plongée, et suivant que le navire était mû, en surface, par ses moteurs à pétrole, ou, en plongée, par ses moteurs électriques créant des actions magnétiques intenses. D'une manière générale, ces perturbations étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont habituellement sur les avions.

Pour tourner la difficulté, un physicien français, L. Dunoyer, proposa et expérimenta sur divers cuirassés, de 1906 à 1910, un compas nouveau qui n'était autre, dans son principe et sous sa forme première, que le compas utilisé par Lindberg. L'admirable voyage de Lindberg a donc fait retraverser l'Atlantique à une invention française. Si la presse dite d'information a complètement ignoré ce fait, ce n'est pourtant pas qu'il ait été caché par la Pioneer Instrument Co, qui construit ce type de compas. La notice qu'elle fournit au journal américain *Aviation* en 1925 s'exprimait en effet ainsi : « Le nouveau compas est construit par la Pioneer Instrument Co, d'après le brevet de base L.-D.-J.-A. Dunoyer. » Ce brevet date de 1906.

On se demandera peut-être pourquoi cette invention est tombée dans un tel oubli. C'est que, pour réussir au moment où elle paraît, une invention doit non seulement répondre à un besoin, mais encore y répondre sans troubler trop les habitudes. Sous sa forme initiale simple, le compas électromagnétique Dunoyer ne pouvait pas être employé, pour gouverner, tout à fait comme le compas magnétique ordi-

naire. Pour essayer de ne pas troubler les habitudes, l'inventeur fut conduit à introduire dans son appareil primitif des complications qui en diminuèrent beaucoup la sécurité de fonctionnement. Après une période de faveur, l'instrument fut donc laissé de côté, d'autant plus complètement qu'à la même époque, les Allemands d'une part, et les Américains de l'autre avaient réalisé d'excellents types de compas gyroscopiques, qui, n'étant pas fondés sur le magnétisme terrestre, supprimaient *ipso facto* toutes les difficultés auxquelles s'étaient heurtés les compas magnétiques et électro-magnétiques. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne saurait être question d'employer les compas gyroscopiques sur les avions, tout au moins pour le moment, car ce sont des appareils extrêmement encombrants et qui pèsent plusieurs centaines de kilos.

La Pioneer Instrument Co est donc revenue au type primitif, dont la réalisation est relativement simple et le fonctionnement sûr par là même. Voici en quoi l'appareil consiste.

Si l'on fait tourner rapidement un cerceau conducteur autour d'un de ses diamètres dans le champ magnétique terrestre, il s'y développe un courant électrique, exactement comme il se produit un courant dans l'induit d'une dynamo tournant entre les pôles magnétiques de l'inducteur. On peut recueillir ce courant en coupant le cerceau et en reliant les deux bords de la coupure à deux bagues conductrices sur lesquelles frottent deux balais eux-mêmes reliés à un appareil de mesure. Mais le courant ainsi obtenu est alternatif. Il circule dans un certain sens, partant de zéro pour revenir à zéro, depuis le moment où le plan du cerceau est perpendiculaire à la force magnétique jusqu'au moment où, après avoir fait un demi-tour, il lui est de nouveau perpendiculaire. Pendant le demi-tour suivant, le courant repasse par les mêmes valeurs, mais il circule en sens inverse. Or, on peut transformer ce courant en un courant continu ou plus exactement toujours de même sens par l'artifice suivant. Au lieu de monter sur l'axe de rotation deux bagues continues, n'en montons qu'une, mais coupons les de deux traits de scie dans le plan du cerceau, de manière à faire frotter les deux balais sur deux demi-bagues isolées l'une de l'autre. Dans le cerceau il n'y aura rien de changé et le courant sera toujours alternatif comme auparavant, mais, à chaque demi-

tour, les demi-bagues (c'est-à-dire en somme les extrémités du cerceau) s'étant échangées, le courant circulera toujours dans le même sens à travers l'appareil de mesure, qui pourra être un galvanomètre ordinaire à courant continu.

Le point intéressant est que ce courant dépend maintenant de l'orientation par rapport à la direction de la force magnétique terrestre de la ligne joignant les contacts des balais sur les demi-bagues. Le courant est maximum si la ligne des contacts est perpendiculaire à la force magnétique ; il est nul si la ligne des contacts est parallèle à la force magnétique.

Supposons donc que la ligne des contacts soit réglée de manière à être parallèle à l'axe de l'avion, et que l'on pilote celui-ci de manière que le courant produit par le cerceau soit nul. On sera assuré que l'avion vole parallèlement à la force magnétique. Supposons maintenant que l'on décale la ligne des contacts d'un certain angle par rapport à l'axe de l'avion. Pour ramener la ligne des contacts à être parallèle à la force magnétique, il suffit de piloter l'avion de manière que son axe fasse précisément avec la force magnétique, l'angle même dont on a décalé la ligne des contacts.

C'est, en somme, une autre façon d'observer la direction de force magnétique terrestre, et l'on se demandera donc comment seront évitées les difficultés rencontrées avec les compas magnétiques, puisque ces difficultés venaient des perturbations subies par cette force. Mais on remarquera qu'ici l'appareil récepteur dont on lit les indications n'est relié à l'appareil producteur du courant électrique et sensible à la force magnétique, que par deux fils conducteurs, dont la longueur n'a aucune importance. Rien n'empêchera par conséquent de placer le cerceau tournant suffisamment loin des masses perturbatrices, et surtout des courants électriques et des organes mobiles en acier qu'il est impossible de compenser. Le récepteur, qui doit marquer constamment un courant nul, sera sous les yeux du pilote ; le transmetteur sera, par exemple, dans le fuselage de la queue, ou en tout autre endroit jugé favorable. Si l'avion comporte un poste de navigation, le même transmetteur alimentera deux récepteurs.

Nous ne pouvons, bien entendu, entrer ici dans de grands détails sur la manière dont ce principe a été réalisé à bord

du *Spirit of St-Louis*. Afin de multiplier l'intensité du courant produit dans le cerceau tournant, on remplace ce cerceau par un grand nombre de tours de fil conducteur enroulé sur une bobine à laquelle un petit moteur électrique imprime un rapide mouvement de rotation. Ce moteur doit être construit de manière à ne pas produire de perturbations magnétiques dans son voisinage, même immédiat. Le décalage des balais, de tel angle que l'on désire (c'est-à-dire de l'angle que doit faire la route suivie avec la direction du nord magnétique) peut être effectué par le pilote au moyen d'une transmission à cardans, et le décalage réalisé est lu sur l'appareil récepteur. Celui-ci comporte un galvanomètre, dont la mise au point a dû être un des éléments importants du succès de l'instrument.

Notons pour terminer qu'à notre avis et quels que soient les avantages du compas électro-magnétique, il ne doit pas supplanter à bord des avions tout compas magnétique, du moins en général, car il cesse, bien entendu, de fonctionner si, pour une raison quelconque, le moteur qui en entretient la rotation cesse lui-même de fonctionner. Au contraire, un compas magnétique bien construit est à peu près complètement à l'abri, par sa simplicité même, des arrêts de fonctionnement. C'est donc un instrument de secours qu'il sera toujours prudent d'emporter.

Louis Dunoyer.

26 juin 1927.

Vasco

« ...Par son chant reflété jusqu'au
sourire du pâle Vasco. »

Stéphane Mallarmé.

PREMIÈRE PARTIE

I

Tarente... Dieu, que ce jour était loin !

Je revoyais d'abord l'horloge. Pourquoi ce souvenir entre tant d'autres? D'une haute façade grise, presque verte, elle dominait la foule et la mer, appelant tous les yeux, soulevant les rumeurs. « Armistice... Armistice... » Du port, en une houle de drapeaux et de bannières, une marée humaine affluait. Et la mer, panachée de bateaux et de nuages, les moutonnements crayeux de la Pouille, au loin, sous des ombres violettes et du soleil cru, faisaient, grâce au vent du large, un pavoisement pompeux à cette attente. Cran à cran, l'aiguille avançait...

« A dix heures ils auront signé, » avais-je entendu dans la cohue. Je me retournai. Un marin porteur de dépêches se faufilait entre les dos. C'est alors que j'avais rencontré le visage de Philippe.

Oublierai-je jamais l'émoi de cet instant? Cette figure brusquement surgie entre toutes ces figures à la dérive qu'entraînaient les remous, penchée en arrière et rivée au cadran, était inerte, comme asphyxiée. Visiblement l'espoir n'arrivait pas encore. Je m'étais sur le coup senti le cœur étreint :

— Philippe !

Son regard s'était lentement réveillé...

Philippe était mon parent. Je l'avais aimé comme un frère. Nous avions en commun une enfance en province, quelques années d'études à Paris. Cependant depuis la mobilisation nous nous étions perdus. Dès le début, la guerre nous avait tirés à elle, chacun de notre côté, lui s'engageant, moi appelé avec ma classe. Une lettre dans les premiers temps, puis quelques mots espacés m'avaient appris son départ au front : je ne m'étais pas étonné du silence qui avait suivi. Depuis j'avais su par ma famille qu'il se trouvait sur le front d'Orient et j'allais embarquer à Salonique à mon tour, de Tarente, lorsque la nouvelle du repli allemand avait suspendu les départs. Et voilà comment le hasard nous valait, dès ce jour d'armistice, cet étonnement de nous retrouver face à face, vivants.

Comme sans lui elle eût été sans souvenirs, cette journée !

Insensibles aux vivats, aux fanfares, aux drapeaux, à toute cette pétulance qui nous isolait dans notre sentiment tout neuf de liberté si pareil à un sentiment de vide, nous avions, dès notre rencontre, cherché à échapper au flot qui déferlait. Ce que nous voulions c'était l'ombre, le silence et l'occasion de nous regarder en face. Derrière un store de perles un petit restaurant bleu nous avait reçus. Hélas ! la turbulence des mouches et des odeurs y était pire que celle des hommes. A bout d'écœurements, jetant sa serviette, Philippe m'avait poussé vers le store. « Viens, me dit-il, allons la chercher, la paix... »

Et il m'avait entraîné.

Une rue de traverse s'offrait, puis une ruelle. Le heurtoir d'une porte cloutée amena une matrone qui baragouinait je ne sais quelles explications. Dieu, qu'après la rue cet endroit était frais ! Sur les murs peints, des feuillages s'enguirlandaient comme des algues aux parois d'un aquarium. Cette maison si bien close au dehors s'ouvrait au dedans sur une cour intérieure. Un simple grillage à persienne en séparait le salon où la grosse femme nous avait laissés. « Voilà la paix, » dit-il en s'allongeant sur un sofa déteint.

C'était vraiment la paix, une paix de province, d'enfance, une paix hors du temps. Je regardai Philippe. Qui eût dit que la mort avait frôlé ce front de sa menace? La tête sur un coussin, il avait fermé les yeux. Le front déplissé, un bras tombant, il se laissait aller à la béatitude de ce repos inespéré, à la détente de cet instant qui enfin n'appartenait plus à la guerre, mais à cette ère imprévisible qui allait s'ouvrir.

Combien de temps restâmes-nous ainsi sans paroles, jouissant de cette stagnation du temps, de cette ineffable torpeur d'oubli? Je ne me souviens plus qui de nous deux s'étira le premier et ouvrit une des persiennes.

L'heure au dehors avait fait une sorte de miracle. Dans l'étroit jardin intérieur qu'entouraient des balustres montait, devant un mur couleur d'olive, un oranger. Le bas du mur, le pavement dallé, la balustrade se retranchaient dans un enclos d'ombre mate. Au contraire, la partie éclairée de biais du pan coupé et de l'arbre trempaient sous le carré de ciel dans cette lumière pure qui baigne les Annonciations. L'arbre robuste avec ses feuilles de métal et ses fruits avait dans ce jeu d'ombre et de lumière une vigueur de symbole. Devant ce tableau inattendu, encadré dans la fenêtre de ce salon bizarre, Philippe eut un mouvement en arrière. Littéralement je le vis se redresser, s'épanouir. Nul plus que lui, jadis, n'était sensible à la connexion des moments intérieurs et des apparences. Et réellement il y avait dans l'air à cette minute quelque chose de prophétique, de divin...

« La Paix... », répétai-je, en écho indéfiniment retardé.

Je vois encore s'allonger sur ses traits un sourire convalescent, ce sourire d'ironie inquiète et de mélancolie qui toujours prête un charme triste à sa figure. Il avait l'air de sortir d'une maladie. « Pauvre vieux... » Je sentais un irrépressible besoin des paroles qui soulagent et libèrent ; je sentais que le moment était venu, que l'air arrivait... « Enfin, c'est fini ! »

« Fini ! » murmura-t-il dubitativement.

Pourquoi aurais-je alors contenu les mots qui me montaient aux lèvres : projets d'avenir, travaux à reprendre, maison à retrouver, foyer à se faire? Au fur et à mesure que je laissais aller ces espoirs je voyais à nouveau ses traits se figer, son regard se détourner, un pli de dédain se former sur sa lèvre. J'essayais de faire dériver ces pensers sombres dont le sujet m'échappait, et c'est ainsi que sans arrière-pensée je posai ma question malheureuse :

— « Et ton appartement, Vasco? »

*
* *

...Son appartement... Un tout petit coin sur la Seine, à l'angle du quai Bourbon, dans l'île Saint-Louis. Nous l'avions tant aimée, avant la guerre, entre seize et vingt ans, cette lanterne sur le promontoire, avec sa ceinture d'eau et de silence, le cri des remorqueurs le matin, les lumières rouges et vertes sur les ponts et les berges la nuit, les reflets d'eau, de soleil et de feuilles, et ce duvet d'arbres, cette pluie de coton, qui entrait par les fenêtres, par-dessus le balcon à capucines au printemps... Cette proue d'où nos vingt ans avaient

regardé venir la vie, c'était toute notre jeunesse, notre jeunesse d'hier, proche et perdue...

Et lui que j'y revoyais avec ses chapeaux trop larges et ses mèches trop longues, ses vestons trop courts et ses grands yeux creux, comme il était alors l'âme, l'âme attachante et capricieuse de ce coin-là. Lui, le cadet admiré, avec ses sautes d'humeur, ses hauts et ses bas, ses baroques accès de tendresse, ses professions de foi alternées sur l'égoïsme et le don de soi-même, ses dépressions qui, des jours, le tenaient quinteux et taciturne, ses enthousiasmes qui, à d'autres, le ramenaient, les bras chargés de livres, la tête pleine de rêves, un peu fou, récitant des vers à haute voix le long des quais, nous lisant des nuits entières les pages qu'il aimait. Il lisait comme il parlait, comme il vivait, tantôt avec une subtilité tendue, repliée sur l'analyse, tantôt avec une exaltation, un lyrisme qui était presque de l'emphase. Nous lui devions nos découvertes les plus passionnées.

Mais ce qui nous attirait le plus vers lui ce n'était tant ni ses lectures, ni ses théories, ni ses caprices que cette inquiétude, je veux dire cette chimérique attente où il nous tenait de la vie. De la Vie avec un grand V. Comme si elle devait un jour nous ouvrir des portes immenses, un immense horizon de possibilités, de transformations, de renouvellements de nous-même. Cette attente, lui la portait toute alors sur un mot ; il l'avait toujours à la bouche : le mot départ. Départ, cela signifiait tout pour lui. Adolescents fiévreux, nous savions vivre sur des mots. Et il y avait, chant de ce mystérieux départ, le fameux poème de Mallarmé, celui avec lequel il nous accueillait et nous quittait :

Au seul souci de voyager,
Outre une Inde splendide et trouble,
Ce salut soit le messager
Du temps, cap que ta poupe double...

Et cela finissait :

...Par son chant reflété jusqu'au
Sourire du pâle Vasco.

Comme nous l'écoutions, ce poème. Et il fallait entendre la chute grave de sa voix sur le dernier mot. Nous en avions d'abord fait une plaisanterie, puis un surnom qu'il ne dédaignait pas. Nous l'avions appelé Vasco.

Vasco ! Le nom lui allait ; il seyait à sa longue figure pâle, à son regard errant et rentré, à sa nature fantasque et sauvage. Il ne voyait

que nous — nous, deux ou trois amis qui, comme lui, n'habitions pas au Quartier. « Drôle d'oiseau », disaient les autres des facultés. C'était en effet, dans son perchoir du quai Bourbon, un singulier oiseau sauvage que Vasco.

*
* *

Et c'était lui pourtant que j'entendais répondre :

« Mon appartement? Pauvre ami, si le cœur t'en dit, tu peux le prendre, mon appartement. Je te le laisse. S'il me fallait aujourd'hui remonter l'escalier, rentrer pour y vivre entre ces quatre murs, j'en claquerais... Quant à la maison, s'il me fallait y revenir, à la maison, avec le père !... Ce qui m'épouvante, vois-tu, c'est justement ce qui t'appelle, ce que tu disais tout à l'heure : recommencer... »

Mon Dieu, se pouvait-il que nous fussions de même famille, de même enfance, de même jeunesse, avec des âmes si dissemblables ! Est-ce ainsi que les caractères bifurquent? A vingt ans, les nôtres semblaient se confondre ; dans le sien et dans le mien il y avait tout, alors... et il n'y avait rien. A présent dans le sien il y avait... cela, cette horreur que la guerre avait couvée et qui se découvrait tout d'un coup.

« C'est là ce qui m'est impossible : recommencer. Rentrer dans le train-train, dans ce manège imbécile des gens, avec leur petite vie, leurs bureaux, leur littérature, leur cinéma... Revoir tous les plats visages... Parmi tous les visages que j'ai connus il n'en est pas un qui ne me soit devenu odieux. Mais oui, même le tien, mon pauvre vieux. Le mien aussi... Tu voudrais que je revienne devant le vieux miroir avec ma fatigue, mon dégoût et mon complet d'autrefois... Ah ! non, jamais... Fini, vois-tu, fini. »

L'accès tirait à sa fin. Cependant, poussé par le besoin de savoir ce que contenait d'inéluctable ce flot de paroles, j'insistai : « Alors, que vas-tu faire? »

La question s'était déjà posée à lui. « Que sais-je? A coup sûr, partir. Partir n'importe où, mais partir. »

Mon envie était irrésistible de contrarier sa pente. « Mais où encore? Où que tu ailles, Vasco, tu trouveras aux gens et aux choses un visage quotidien, une figure de nécessité et aussi la nécessité de vivre, de gagner ta vie... Je ne te parle pas de toi-même que tu retrouveras identique, inchangeable partout où tu iras... » Je savais que tous mes mots lui feraient mal, je pressentais qu'ils pouvaient être faux. Rien n'eût pu cependant m'empêcher de les dire.

Pendant que nous parlions le jour était tombé. L'arbre frémissait imperceptiblement dans une froide pâleur de crépuscule. « Non, »

avait-il dit au bout d'un temps vague, avec une douceur inattendue, presque timide, « je ne te crois pas... Pas où j'irai... J'ai souvent pensé pendant cette guerre, quand je rêvais à ces jours qui vont venir, qui sont là, j'ai souvent pensé qu'il était impossible qu'un jour je n'aille pas ressusciter quelque part, qu'il n'y ait pas un coin du monde où l'on ne puisse fuir, renaître... Ce soir, c'est une certitude. » Il souriait dans le clair-obscur de la fenêtre. «...Renaître, libre, délié, nu comme Adam sur quelque plage au bout du monde... »

Que dire à cette rêverie? Nous sortîmes. Le lendemain nous nous séparions à nouveau. Un peu plus d'un an plus tard, j'apprenais son départ pour l'Océanie.

* * *

Cinq ans que je ne l'avais revu...

Le train ahanait dans les campagnes rousses, s'attardant aux petites gares dans des essoufflements de vapeur qui noyaient de buée chaude, d'huile et de poussière de charbon le compartiment aux banquettes sales, me faisant désespérer d'atteindre à temps la station vers laquelle je roulais depuis quatre heures du matin. C'était vers notre campagne natale, vers la grande maison où s'était écoulée notre enfance, vers Philippe qu'il me convoyait, ce train crevard. Vers Vasco dont, en cinq ans, je n'avais eu que cette dépêche laconique reçue l'avant-veille : « Père mort. Obsèques lundi. » Il était de retour depuis trois semaines et c'était par hasard que je l'avais appris.

Cinq années avaient passé depuis cette journée de Tarente plus singulière à elle seule que tous les jours que j'avais vécus depuis, jours lisses jours, sans mémoire. Mes études provisoirement arrêtées sur une licence de philosophie j'étais revenu m'installer sur notre propriété de famille dont la gestion me laissait le loisir de les poursuivre en toute indépendance, entre mes livres et mes chiens. J'avais accepté sans regrets cette solution pratique. Paris ne m'est nécessaire qu'en passant. Je m'étais marié et l'équilibre de cette vie rustique, mûrissant en moi le goût des hommes et des livres, sans déception comme sans désir de passer mes limites, m'a fixé aisément.

Ce n'était pas que j'eusse oublié mon adolescence, ses aspirations vagues, ce désir de changement, de renouvellement qui prend les êtres à certaines périodes de la vie, surtout dans leur jeune temps. Le nom seul de Vasco suffisait, comme un caillou dans une mare, à propager autour de lui cette onde de mélancolie dont toujours j'aimais sentir naître et laisser mourir le remous.

Vasco... L'Océanie... Et cependant cette gageure nous paraissait

quelque chose de dérisoire, d'enfantin. Qu'avait-il pu faire en toutes ces années? Dans quelles postures de burlesque fantaisie l'imaginais-je là-bas, avec un chasse-mouches peut-être et des femmes à demi noires autour de lui... L'Océanie... Je me la représentais d'après ces gravures exotiques que nous achetions ensemble autrefois sur les quais... Gravures des voyages de Cook et de Bougainville, ces gros in-folio reliés en plein cuir aux ancres dorées de la Marine, qui nous montraient des terres amphibies surgies du clapotis des eaux, des pirogues aux proues en col d'oiseau, des radeaux hérissés de lances et de rames, des hommes nus et tatoués, des feuillages baroques, arbres à boules, arbres à plumes, tout un décor élyséen, archaïque, charmant et ridicule... Mais quelle solitude, quel ennui devait l'accabler dans cette idylle? Pourtant dans une lettre à son père, aux premiers mois de son séjour, il avait écrit : « *J'ai trouvé le bonheur sur terre. Il n'est pas d'autre endroit au monde où je puisse être heureux.* » Ce bonheur, je n'y croyais pas... Il était revenu. Quel homme allais-je retrouver?

Le train somnolait en rase campagne, s'arrêtant au milieu de silences éperdus où mourait le gémissement des freins. Étaient-elles assez bornées, ces campagnes, assez plates entre leurs collines basses dont le déval'ement roussâtre fermait l'horizon? Qui peut dire ce qui fait le charme d'un pays, d'un pays triste et monotone où la rivière, le rideau d'arbres suivent la route avec l'obstination des compagnons ennuyeux, dont le paysage trop connu, avec ses maigres bois, ses bruyères rases, ses champs rapiécés, inexpressif comme les cartes de canton, comme la géographie, vous parle soudain après des années d'absence comme l'un de ces visages toujours oubliés, toujours présents, avec qui l'on a toujours vécu? Sans doute justement, comme ces visages, de ne nous rien offrir d'étranger, de n'être ni paysages ni visages, mais de nous offrir, miroirs sans tain de l'habitude, une indécise image de nous-même.

Je connaissais, mare par mare, boqueteau par boqueteau, tout le parcours de cette ligne. Toujours j'y retrouvais un attrait sans raison : la figure ingrate et pourtant cajolée d'une vie familière. Était-ce moi qui le voyais à mon image, ce pays, ou bien lui qui m'avait façonné, mimétisé? J'ai en commun avec ceux qui y sont nés un accent, certaine coupe de vêtement, certains plis aux genoux, aux épaules, certaines façons de marcher, d'hésiter, de douter, mille infimes ressemblances, autant physiques que morales, qui se distinguent à peine et qui tiennent au pays. Tout le dessin de cette contrée, le mouvement tassé de ses collines, la courbe molle du cours

d'eau, son ciel soucieux, sa couleur terreuse, la résignation de ses grands plateaux vides et limités, tout m'y parle de certaines façons de soi-même, à quoi je ne veux et ne peux rien changer. Je n'ai jamais songé si je devais les haïr ou les aimer ; je les ai subies. Vasco, lui, n'aimait pas son pays. Surtout il haïssait ces ressemblances.

Vasco... toujours Vasco... C'était la constante pensée de ce contraste total de nos deux natures, de nos deux vies qui me penchait sur cette pauvre terre où nous étions nés tous les deux, qui m'avait pris et gardé et qui ne l'avait pas contenu... Et voilà justement qu'apparaissait au virage du train, sur cette terre de notre enfance, et qui lui ressemblait le plus : à mi-coteau, au-dessus du pré, devant notre longue maison crépie de blanc, couvrant sa voussure, ce grand peuplier solitaire qui frémit à tous les vents.

II

Je dus gravir en hâte le raidillon qui conduit en lacets à notre Claux : l'enterrement de mon oncle, m'avait-on dit à la gare, était pour onze heures. J'arrivai un peu en avance.

Il est une mise en scène campagnarde de la mort qui dépasse en grandiloquence funèbre l'apparat des pompes urbaines. A flanc de coteau, processionnant le long d'un remblai rouge, tel un cordon de fourmis nécrophages, montait une file de villageois en tenue de dimanche et de vieilles femmes en capes noires. Je sentais cette contagion du deuil rustique compasser mon attitude quand je parvins au perron. Une odeur de cire chaude, touffue, débordait sous le chèvrefeuille. La grande pièce où j'entrai, sans avoir rencontré Philippe, entre une double haie de dos qui sentaient la serge, offrait sous ses poutrelles noirâtres, dans l'éclairage, dur aux cierges pâlissants, de deux hautes fenêtres de côté, une scène d'un réalisme médiéval. Juché sur un catafalque au milieu d'une profusion de buis piqué sur le linge, le mort était immense, le ventre proéminent, les mains roidement amenées à se joindre, la tête surhaussée sur on oreiller blanc. Figure close où l'inexpression totale de la mort mettait cet attrait inexplicable par quoi sont rivés les regards des vivants. Les figures qui se penchaient sur elle, figures rougeaudes de paysans, visages pincés de parents de province, étaient figées, les unes dans une torpeur stupide et rêvassante, les autres dans ce recul atterré que l'on voit aux personnages de la fresque de Mantegna, dans le Campo-Santo de Pise — ces cavaliers qui se butent à une charogne humaine au croisement de leur chemin.

C'est à cette fresque, que je songeais en présence de ce gisant qui était mon oncle et de ses contemplateurs, pour la plupart mes parents. J'avais comme devant les yeux celle des figures de Mantegna où se peint justement le comble de l'effroi, celle qui, dit-on, reconnaît dans le visage rongé d'un cadavre le relief de ses propres traits. Dirigeant ma pensée, ce souvenir m'expliquait soudain ce qui rend si parlant l'inexpressif masque des morts. Ce visage de mon oncle dont les doigts des vieilles femmes, ses cousines, avaient fermé les paupières, tiré le nez, comme aux enfants qui viennent de naître, pressé la bouche sous un bâillon pour lui donner son expression dernière, sa suprême inexpression, ce n'était pas par sa chair, hier plissée par le souci, aujourd'hui fondante et dérisoirement façonnée, qu'il parlait, mais par son ossature. C'était elle, elle seule, dure et creuse, qui narguait, sous le demi-sourire des lèvres béates, les ressemblances voisines, celles de tous ses vagues parents assemblés sous les cierges, leur attestant d'un même coup la fatalité de l'atavisme et l'horreur de la commune destinée. Front fuyant, orbites creuses, nez busqué, menton étroit, chacun de nous dans ce masque reconnaissait confusément le sien. Et soudain je m'aperçus que celle où justement se peignait la fascination la plus horrifiée, celle que ma songerie avait confondue avec la figure de la fresque évoquée était précisément celle que depuis un moment mes yeux fixaient sans la reconnaître : celle de Vasco.

Comment l'eussé-je reconnu? Rien n'est plus mensonger que l'image que l'on croit garder d'un absent, parce que seule l'absence l'a composée. Ce que je ne reconnaissais point en Philippe c'était justement ce qui de lui m'était le plus anciennement connu : ses yeux rentrés, triangles d'inquiétude au fond d'un long visage blanc, cette voussure des épaules, cette allure à la fois nonchalante et tendue qu'il avait adolescent. Comment certaines lettres lues ou citées, certaines allusions à sa vie heureuse et saine sur les plages éventées d'Océanie me l'avaient-elles peint tanné, redressé, au point qu'un portrait nouveau, imaginaire, s'était insensiblement substitué à l'autre. Et voilà que, trait pour trait, sur ce visage revenu de si loin, d'une si grande distance de temps, d'espace et de souvenir, se superposait un autre visage revenu de plus loin encore, du fin fond de mon enfance : celui de l'homme allongé sous le drap.

Il est vraiment sur les physionomies sincères aussi bien que sur celles dites de circonstance des expressions indéfinissables, justement parce qu'elles portent en elles-mêmes leur contraire : rien n'approche plus du rire que certaines contractions de la douleur, ne traduit mieux une satisfaction secrète que certaines moues de pitié.

Je ne puis dire s'il y avait de la pitié sur le visage de Philippe, mais il y pointait — comme le rictus d'une bête apeurée flairant une autre bête morte — une sorte de moue ambiguë, je n'ose pas dire un sourire. Malgré le malaise qu'il me causait, j'en cherchais instinctivement, professionnellement le sens. Et au moment même où l'explication semblait le plus se dérober, net, précis comme le geste de l'homme qui se bouche le nez dans la fresque de Mantegna, ce pincement de lèvres me livra en un trait de lumière un aperçu de sa vérité. Je me souvins.

*
* *

L'un des sentiments qui avaient dominé la jeunesse de Philippe — que de fois il s'en était ouvert à moi — était sans nul doute l'inquiétude de la ressemblance qui existait entre son père et lui. De leur résistance physique indubitable il se forgeait une véritable phobie. Il tenait de son père ou plutôt de son enfance auprès de lui quelques manies, quelques gestes. Ces tics menus, chaque fois qu'il les surprenait, le révoltaient, autant contre son père que contre lui-même qui était impuissant à s'en affranchir, lui apparaissant comme d'irrévocables signes d'atavisme.

Je ne faisais qu'en rire alors. Il me paraissait, à moi, bien loin de son fils, ce brave oncle que chaque retour à la campagne me faisait retrouver dans ses terres, la barbiche en l'air, la lavallière flottante, rêvassant dans ses vignes aux fins de journée ou veillant à la lampe sur ses comptes de fermes, tassé dans son odeur de vieillesse et son tracas. Avec son teint terreux, ses vestons de chasse élimés, — malgré son aisance il négligeait, par macération, disait Philippe, sa mise et sa barbe, — ses déclamations sur les principes et le devoir, l'économie et l'amour des hommes, il me paraissait aux antipodes de Philippe dont mon admiration juvénile ne connaissait alors que les dehors d'égoïsme fanatique et les romanesques visées.

A quels signes reconnaissait-il son père en lui-même au point d'en ressentir cette angoisse dont il m'entretenait constamment, c'est ce que je ne discernais pas. Cependant il m'avait livré sur le vieillard d'étranges confidences, lui-même les tenait de sa mère morte quelques années auparavant : ce bon propriétaire, serré en affaires comme un paysan, avait eu, à vingt ans, une mystérieuse crise de mysticisme ; dans la mélancolie de ses sens encore sevrés il s'était retiré au fond d'un monastère où il avait failli recevoir les ordres. Des troubles nerveux l'en avaient sorti. Certaines vies de province ont

de ces arrière-plans : tels petits hommes qui arpentent sagement un boulevard de sous-préfecture ont passé, sans que nul ne s'en souvienne, par le couvent, la prison ou la maison de fous. La mère de mon oncle, une très vieille femme, sèche et rapace, l'avait alors marié, pour sa fortune, à une fille d'officier, frondeuse nature qui, dès le début de leur mariage, s'était rebellée contre l'esprit de pénitence de son pieux mari. C'était d'elle au fond que Philippe tenait la part impulsive et prodigue de son caractère et surtout sa terreur de ressembler à ce père dont il portait tous les traits. L'hérédité a de ces jeux : en lui se perpétuait le vieux duel qui, toute une vie durant, avait opposé sans paix ni trêve la mère avide de vie libre et de dépense et le père avide de solitude, de tristesse et de petites économies. Duel singulier qui faisait s'affronter au fond d'un même être et pour son tourment le généreux esprit d'évasion, d'aventure avec les fantômes du saturnisme paternel.

Cependant vingt années de chicanes rurales, de mariage malheureux, de vains soucis avaient fait l'homme dont Philippe, en le raillant, redoutait la ressemblance : un vieillard à la fois humanitaire et méthodique, sentimental et tatillon qui suivait de ses yeux tristes de grands rêves taciturnes en épluchant ses baux et comptant ses gros sous. Une certaine emphase dans l'étalage de ses charges et de ses privations, qu'il s'imposait souvent par goût du peu et de l'épargne, dans ses charités qui s'entachaient parfois de parcimonie, dans sa dévotion souvent ostentatoire et dogmatique, masquait le fonds de bonté, de foi naïve et de réel esprit de sacrifice qui était en lui. Mais ce que Philippe, porté par sa nature aux extrêmes, censurait le plus âprement, c'était cette combinaison qu'il jugeait mesquine et adultère d'économie bourgeoise et de sentiment chrétien, cet ascétisme tourmenté qui songeait aux petits placements. Il eût été vain de lui représenter que la vie impose la résignation à de tels accommodements. Le seul mot de résignation semblait le brûler. Sa fougue d'âge exagérant jusqu'au cynisme son attitude d'égotisme, tout congestionné qu'il était du Nietzsche de ses dix-huit ans, il caricaturait agressivement chaque faiblesse du vieillard, surtout cette manie de tristesse qui le rongeait. Et en même temps il surveillait avec inquiétude ce qu'il sentait sourdre en lui-même de tendances semblables, de pareilles inclinations.

Je me souvenais des derniers mois qui avaient précédé la guerre : traqué dans les moindres de ses gestes par Philippe qui, ses études finies, l'avait rejoint pour l'été à la campagne, le vieil homme cherchait dans la dévotion un refuge à ses derniers désespoirs. Au fond du grand domaine de pins et de bruyères qui entoure notre Claux,

il avait mystérieusement fait édifier, dominant une vallée obscure, Malecombe, une sorte de calvaire où, longue silhouette flottante, drapée dans une cape de berger, il venait « méditer », comme il disait. Nous ignorions le lieu de ses retraites. Un après-midi, au cours d'une promenade, Philippe avait découvert les croix, petit décor funèbre d'un peu théâtrale piété. Et sans que j'en comprisse la cause, — tout d'abord j'en riais, — il était entré sur le coup dans une espèce de folie. Je le voyais encore se précipiter sur les croix, renversant l'une à coups de talons, puis revenir, l'œil en feu, lèvres serrées, vers la maison. Une scène atroce avait suivi : sous l'outrage, le vieillard s'était redressé, pauvre chose défaite, interloquée, véritablement tragique cette fois pour maudire à court de souffle ce fils cruel qui piétinait en le bafouant le manteau romanesque de sa vie. Comprenait-il alors, le pauvre homme, à quoi s'en prenait cet acharnement sacrilège? Pas mieux que moi sans doute. Le même soir, à la place profanée, entre la croix tombée et les pins, Philippe éperdument, sans que je pusse comprendre davantage, pleurait entre mes bras.

Tout cela me revenait à la mémoire, à la faveur de cette moue bizarre mêlée à sa fascination. Je devinais ce qui avait suivi, avec quelle hâte, au sortir de la guerre, il avait cherché à rompre le lien. Car c'était ce lien, en effet, ce lien de ressemblance héréditaire qui, entre toutes les amarres de passé, de pays, de nécessités, le blessait. Il y sentait l'entrave du poids mort qui paralysait son devenir, qui contraignait son destin. Tous les liens étaient à charge à son désir de fuite, de renouvellement dans l'inconnu ; mais celui-là était le plus difficile à détacher, car il mordait à la substance même de son être. Là-bas, en Océanie, que s'était-il passé? Quel homme était-il devenu?

Mon regard qui le fixait tira le sien de son hypnose. Il s'avança aussitôt vers moi. A ce moment les gestes lourds de deux ouvriers de village manipulant une bière de sapin donnèrent le signal d'un lugubre affairement. Les cousines dépiquèrent le buis, rabattirent le drap, les hommes soulevèrent le corps qui plia sous le linge. Une fade odeur s'ouvrit au passage. Puis il y eut, au milieu du remue-ménage des chaises écartées, le bruit des marteaux et de la lampe du soudeur. Des sanglots pouffèrent, les lamentations des vieilles femmes à genoux s'en mêlèrent. Philippe, réfugié dans une encoignure, se passait la main sur le front. « Ils n'en finiront pas », me dit-il presque à voix haute, avec un geste excédé.

Ils en finirent assez vite pourtant. Du brancard qui le balança

au long du sentier en lacets au corbillard qui l'attendait à mi-chemin, il ne fallut au vieil homme que quelques minutes vides sous le soleil pour s'en aller, au pas disloqué de l'unique cheval noir du pays, vers son église lézardée. Et de là, après les meuglements du facteur-chantre, la liturgie, la quête des gros sous dans les plats de cuivre, il prit une dernière fois son chemin vers la petite maison blanche, la chapelle du cimetière de famille, suivi de ce fils taciturne, ce fils sauvage qui désormais ne ressemblait plus qu'à lui-même.

*
* *

— « Enfin... Je croyais qu'ils ne s'en iraient pas... Deux jours pendant lesquels ils n'ont cessé de me pétrir les mains, de m'appeler « mon pauvre Philippe »... Du seuil de la maison déserte Vasco regardait s'éloigner vers la gare la troupe maussade des cousins et des cousines. « Ils auraient voulu que cela dure, continuer à ripailler avec des mines funèbres et à discuter sous les cierges à qui les cordons du poêle et à qui les cordons du char. Il a fallu brusquer les choses... Mon Dieu, que suis-je revenu faire là dedans? »

Il promenait autour de lui des regards de bête traquée. Je m'attendais presque à ce qu'il me signifiât de partir à mon tour. Son accueil avait été sans chaleur, marquant, inconsciemment sans doute, la distance du voyageur, de l'homme qui revenait de loin, au provincial sédentaire. Tout dans son attitude était sécheresse et dureté. Mais son regard, où il y avait toujours le désarroi d'une âme qui se cherche sans repos à travers son propre jugement et celui hostilement quêté des autres, m'avouait sous cette sécheresse un mal secret. Était-ce donc là ce qu'il rapportait de son bonheur d'Océanie?

Sa tacite acceptation de ma présence m'encourageant, je m'imposai. La confiance de notre long compagnonnage d'années, j'en voulais retrouver l'accès. Pourquoi me l'aurait-il refusé? Qu'étais-je devenu ou bien que lui était-il arrivé? Il y avait — des signes bien connus m'en assuraient — une chose cachée, au fond de son attitude de repliement. Je l'en sentais tout gonflé sous sa sécheresse extérieure. Au fond, c'était ce secret que je voulais avoir.

Il semblait résolu à ne le point livrer. Nous traînâmes à travers les dépendances, lui devant, ouvrant au hasard des portes sur des granges, des étables où il n'y avait plus ni bêtes ni fourrage, heurtant de sa canne des auges, des barils, tous les objets creux et sonores qui pouvaient sonner le vide de cette ferme à demi abandonnée. Puis nous nous acheminâmes vers les vignes. Je posais mes questions d'un air de feinte indifférence. De temps à autre il y répondait à demi-mot

par phrases brèves et de sens vague. Je sus ainsi qu'il était revenu « parce que ça ne pouvait pas durer toujours. C'était trop beau... D'ailleurs où que l'on aille il faut bien toujours partir... », que ce pays, le nôtre, lui était « définitivement odieux... Rien ne m'y rattache plus ». Il ne se fit pas trop prier pour résumer en quelques mots rapides les années écoulées. Sur près de quatre ans passés en Océanie, il avait vécu les quinze premiers mois dans une petite ville coloniale, Papeete, chef-lieu de l'île de Tahiti, à faire, au compte d'une société, du commerce d'exportation, « nacre, vanille et coprah ». Je n'osais pas lui demander les raisons de ce que je considérais pour lui comme un déclassement. Puis, « comme les affaires n'allaient pas trop et surtout qu'il fallait changer », il était parti avec un ami, un peintre, vers les Archipels, aux Paumotous, îles basses de corail, d'abord, puis aux Marquises, îles montagneuses à peu près dépeuplées où il était resté environ deux ans en planteur. « Voilà toute l'histoire, mon vieux... », termina-t-il. « Il n'y a pas autre chose... Et ça suffit bien. »

Cette « histoire », je la connaissais déjà, par ouï-dire, telle au moins qu'il me la résumait. Aussi bien n'était-ce pas l' « histoire » qui m'intriguait mais ce qu'il y avait derrière, ce qu'elle avait signifié dans sa vie, les raisons de cet immense bonheur dont il avait écrit et celles de la détresse inexplicable que trahissait son mutisme aujourd'hui. Mais, comme pour se débarrasser de mon inquisition, ce fut lui qui m'interrogea. Il s'enquit de mon mariage, de mes travaux. Il parut même très intéressé un moment quand je lui dis que pour mon diplôme d'études j'avais présenté une thèse sur Vincent de Paul et l'esprit de charité. L'on eût dit que ce sujet répondait en lui à une préoccupation actuelle. A deux ou trois reprises il y revint. Nous avions justement atteint le petit calvaire bâti par son père qui l'avait si fort déchaîné autrefois. Il ne restait plus qu'une croix assez vermoulue et couverte d'aiguilles de pins. Comme nous nous arrêtions face à la vallée noire qui resserrait son gourd entre deux coteaux de châtaigniers et d'ajoncs, il me demanda brusquement ce qui, en définitive, dominait à mon sens l'esprit de charité chez Vincent. Pour m'épargner une réponse difficile à sa question insolite, je lui désignai d'un geste cette croix. Il détourna la tête avec un imperceptible mouvement d'épaules et ne me parla plus.

Nous errâmes ainsi toute cette fin de journée à travers ces bruyères où notre adolescence avait déjà tracé tant de chemins de mélancolie. Un silence total était entre nous ; je ne cherchais plus à le rompre, renonçant à surprendre l'inaccessible pensée dont sa physionomie révélait le monologue intérieur. Par moments il s'arrêtait de marcher et, de l'un de ces mouvements familiers qu'il tenait de son père jus-

tement, rejetant la tête en arrière, il demeurait ainsi quelques instants en une expression singulière d'interrogation et d'attente. « Il se parle », disions-nous autrefois du vieil homme. Ainsi faisait Philippe. Le sens me venait soudain d'une immense distance entre nous. Simple illusion peut-être ! C'est souvent au moment où deux êtres sont le plus proches l'un de l'autre qu'ils se croient le plus distants. Je le situai, à ce moment-là, très loin de moi, dans le monstrueux inconnu de ce pays dont il venait, auquel le reliait une si longue solitude. Et qui sait si, au même instant, lui ne songeait pas à mon destin sédentaire pour le comparer au sien, à ma vie envoûtée dans la vie de province par la force de l'habitude, d'une habitude d'années, de générations, pour mesurer la puissance de ce sortilège à celui qui l'avait si longtemps retenu? Qui sait? Nos pensées se cherchant se croisaient peut-être sans se rencontrer. De telles erreurs de perspectives créent parfois les abîmes. Il y en avait un entre nous.

A force d'errer aux crêtes des coteaux, nous finîmes par gagner le soir. Chez nous, aux fins d'été, le crépuscule prolonge au ras du ciel, au creux des feuilles, au dos des routes une pâleur qui n'en finit pas de céder à la nuit. Elle était à peine venue quand nous parvînmes aux granges. Nuit frissonnante et chargée d'astres, nous en ressentîmes soudain la pénétrante fraîcheur. Avec son odeur de fourrage et de fumée, ses relents de vendange et d'étable déposés aux creux de la cour, cette nuit-là contenait toutes les choses connues qui faisaient la douceur des nuits d'autrefois : le cri doux des grenouilles s'égouttant dans le noir, l'arome de chèvrefeuille, les frémissements de peupliers. Au seuil de notre vieille maison, elle nous ramenait d'un coup au cœur même de notre enfance.

C'était cette nuit-là que devait crever son silence, cette nuit-là qu'en haut de la grande bâtisse vide, entre les quatre murs nus de sa chambre et la fenêtre ouverte sur l'arbre frileux, il devait quelques heures plus tard, dans le débordement de son cœur solitaire, me mettre au bord de son secret. D'un trait ou presque de sa voix sourde, je devais entendre l'histoire de ces années de voyage, d'exil et de solitude, de ces jours obsédants qui remplissaient encore ceux qu'il vivait.

Histoire... si un tel nom peut être donné à cette évocation d'images trop grossies pour appartenir aux possibilités normales de la vie, de joies trop poignantes et d'inquiétudes trop désespérées pour ne point relever d'un domaine de chimères ou de cauchemar. Ces jours pourtant où l'histoire n'était rien, il les avait vécus comme il les revivait : en inventant sa destinée. Il l'inventait par ce don qui était en

lui de vivre sur un plan double, de transposer les incidents quotidiens — joies ou peurs — à travers les grandes amplitudes de son exaltation ou de son abattement dans un monde où ces éléments précaires prenaient forme de fatalité. De telle sorte qu'une fatalité véritable semblait gouverner, gouvernait effectivement sa vie. Par ce don de chimère il avait décuplé, centuplé les joies du voyage, de l'existence dans les belles îles dormantes où il avait rêvé son bonheur, jusqu'au jour où il avait senti sur lui peser une ombre. Alors son inquiétude assoupie s'était levée d'un coup, son angoisse atavique s'était saisie de ce nuage, chassant dans son vent la menace grandie sur son affolement. Et la fatalité avait pris corps...

Histoire étrange... où je cherche en vain, depuis qu'il m'a été donné de l'entendre, à démêler le réel de l'imaginaire. Y entrait-il de la littérature au sens où il est convenu d'entendre ce mot? Sans doute la littérature se mêle souvent à la vie d'une manière inextricable ; mais cela suppose, à l'origine, un libre propos qui se reprend toujours. Le sien ne pouvait plus se reprendre. Ce qu'il peut y avoir d'extra-réel, de grossi, de surajouté en son récit avait été réellement imposé à sa vie par des forces intérieures dont il n'était pas maître. Est-ce littérature cela? Et surtout il y avait au bout de son histoire, surtout de ce qui me fut révélé par la suite, cette interrogation, ce pourquoi dont le tourment dominait sa vie et qui s'est mêlé à la mienne pour la troubler.

Si j'ai cherché à transcrire ce récit, c'est pour en pénétrer le sens, peut-être y trouver une réponse, surtout pour m'affranchir de son envahissement. Car chaque fois qu'elle me revient, cette informulable question, par une association hallucinante elle ne cesse de faire surgir la longue figure pâle sous la lampe, son ombre agrandie sur les murs et ses gestes multipliés, la voix basse et monotone et surtout — surtout — en moi, sur moi, collant à moi, cette traînante odeur de mort qui s'insinuait encore dans la maison.

III

— « Oui... un jour de mi-carême. Cette logique-là le voulait ainsi. Il fallait bien, n'est-ce pas, pour dire adieu à cette vie lamentable, le jour le plus lamentable. Il pleuvait à seaux... Nuit au milieu de l'après-midi. Et près de Saint-Lazare, une demi-heure avant le train, il me fallut tomber sur des chienlits, des filles déguisées, empêtrées dans leurs loques. Elles braillaient, gesticulaient, et je vois encore

ces faces de nécrose où la poudre et le fard dégoulinaient... Derniers visages de Paris... »

D'un débit heurté, la tête ployée sur le bras, sans me regarder, enfin il parle. Par à-coups, avec des pannes de silence qui semblent tout compromettre, de brusques reprises que l'afflux des souvenirs engorge, la détente s'opère suivant de près l'alerte. La soudaine alerte qui a mis aux prises quelques instants auparavant mon interrogation et son taciturne refus.

Après le dîner, las de cette contrainte, de mes efforts rebutés, je l'avais laissé, la pipe aux dents, sous le chèvrefeuille et j'étais monté vers ma chambre. Sur le palier, la porte grande ouverte, la sienne était éclairée. La servante y avait laissé une bougie dont la flamme dansante battait de reflets la chaux des murs. Je m'arrêtai au seuil de cette grande pièce que nous avions partagée à quinze ans, nos deux lits à chaque bout et, au milieu, la table où nous mêlions nos livres. J'en reconnaissais chaque encoignure, l'odeur de bois des placards, la lézarde même qui fendait le plâtre du plafond, le rond de la lampe. Machinalement, mon bougeoir à la main, j'entrai comme autrefois. Ah ! que ce craquement de parquet m'était familier !...

La lumière des bougies prête aux objets une vie singulière. La chambre aussi avait changé. Il y avait la présence insolite de bagages à demi défaits : des cantines de fer dans un coin, des valises, un sac affaissé dans un autre. Une pile de vêtements blancs remplissait un fauteuil. Sur le canapé, déroulées, je touchai de curieuses étoffes rêches d'une matière qui ressemblait à de la fibre et qui sentait le bois. On eût dit qu'à dessein toutes ces choses venues d'ailleurs étaient encore étalées là pour rappeler le voyage, l'autre pays, dans le renfermé de cette pièce vieillotte qui répudiait leur âme étrangère. Et sur le lit un chapeau bordé de crêpe, un pardessus noir, des gants de deuil suggéraient par contraste tout ce qu'avait eu de lugubre le retour. Était-ce d'eux que provenait l'esprit de tristesse qui habitait à présent cette chambre? A tâtons je cherchais à savoir.

La curiosité est mon vice. Je l'ai poussée souvent, par tendance de nature, par pli professionnel aussi, jusqu'à l'indiscrétion. Tout ce qui m'est indice d'une chose que j'appréhende, j'ai besoin de le flairer. J'ai besoin de connaître, d'expliquer, de discuter les « cas » et les causes. C'est une disposition que développe la vie de province. Je lis les lettres qui traînent, je prête l'oreille aux propos que l'on tient près de moi. La table m'attirait. Elle était encombrée de papiers, de photographies, d'objets de forme saugrenue : colliers de coquillages, massues, coupes de bois. Les papiers, je les effleurais sans les

lire. Puis je pris au hasard une des photographies. Je ne m'y intéresse guère d'ordinaire. Mais au premier coup d'œil celle-ci me parla. C'était le portrait extraordinairement vivant d'une créature superbe, une fille très jeune sans doute, dont les yeux et les dents éclairaient le visage, un visage foncé mais de traits si purs qu'on n'eût su quelle race lui assigner. Une toison foisonnante, serrée du front à la nuque par une sorte de couronne de fleurs, enveloppait le visage ; les épaules robustes étaient nues, le torse drapé dans une étoffe à larges ramages blancs. Ce qui dans cette figure frappait le plus c'était son rayonnement de franchise et de jeunesse. Il y en avait d'autres : un homme en vêtements clairs qui avait un peu le profil de Philippe ; ce n'était pas lui ; la silhouette était plus longue, les traits plus marqués. Il y avait aussi quelques vues, d'admirables paysages d'eaux calmes et de cimes encadrées dans des courbes de palmes. A mesure que je passai de l'une à l'autre une idée se faisait jour en moi : ce n'était pas à ma vie terne dans son décor provincial et bourgeois que je songeais, mais à tout ce que dissimule le vide blanc d'une absence. Un homme est loin, on l'oublie ; on parle de lui sans croire en vérité à la matérialité de sa vie. Cependant sa vie continue, peuplée de visages et de paysages nouveaux, remplissant sa trame de faits qui, pour lui, ont un sens et n'en ont pour nous aucun. On ne réalise pas cela. Et quand il revient...

Un pas sur le palier m'avait fait tourner la tête. C'était lui. Dès qu'il me vit sa physionomie marqua un mécontentement presque agressif. « Encore toi?... Qu'est-ce que tu fais là? Enfin qu'as-tu à tourner et retourner comme cela depuis ce matin? — Tu es bien défiant, Philippe... — Je te vois venir... Il n'y a rien à savoir ni à comprendre, mon ami. — Tu caches quelque chose, cela crève les yeux. — Les tiens sont bien myopes, pourtant. — Je t'ai probablement connu aussi bien que toi-même. — Raison de plus pour ne pas comprendre. — Crois-tu donc que l'on change tant? Que t'est-il arrivé, mon pauvre Vasco? — Arrivé? Mais rien. Quelle drôle d'idée !... et qui prouve combien tu me connais peu... »

Il s'assit avec lassitude devant la table, semblant se résigner à ma présence. Car, après un instant, l'air ailleurs, il reprit : « Je ne suis pas de ceux à qui les choses arrivent. Je les attends. Alors elles tombent, comme elles peuvent... A côté, généralement... Je suis parti, me voici revenu. La belle affaire... » J'interrompis son monologue : « C'est quelque chose. Je ne suis pas parti, moi. » Il continua de se parler à lui-même : « Je n'ai su rester ni ici ni là-bas... — Tu parles par énigmes. » Il ne se retourna pas : « C'est bien une énigme. »

L'abattement a fait place à sa nervosité du début. Il a appuyé son front sur sa main. « Parle, parle », voudrais-je dire. Je me retiens. Je me retiens de me pencher sur cette épaule qui se raidit, de le presser. Et soudain il cesse de se défendre. « Il y aurait tout à dire ou rien, du départ au retour... Mais il n'y a rien à comprendre. Est-ce que j'y comprends moi-même quelque chose? J'ai vécu sur des imaginations, des mirages, des craintes. Folies ! Tout cela se tient mais avec la logique absurde des mauvais rêves... Pourquoi suis-je parti un jour de mi-carême par exemple? » C'est cette baroque image, raccrochée en une saute de mémoire à l'enchevêtrement de ses obsessions, qui le met sur le fil. Elle l'émeut. Déjà il se raconte.

— « Comme s'il n'avait pas suffi des jours qui avaient précédé ! Des jours... des mois, je veux dire. Tu te souviens de Tarente et combien déjà j'appréhendais le retour, la rentrée dans l'ornière. Toutes mes craintes avaient été dépassées... »

Le voici lancé. Il sait amplifier la réalité de ses souvenirs à la mesure de ses phobies. Que du retour à la vie normale il eût fait un désastre, je m'y attendais. Mais Dieu sait comme il s'acharne à le décrire ! Rues, restaurants, escaliers, « cage d'écureuil » de la vie reprise, « solitude d'ilote » à travers le troupeau des foules piétinantes, cortège lancinant des lumières qui le poursuivent le long des trottoirs, des quais, des avenues, « jusque sur mon plafond la nuit... », rien qui ne lui fût souffrance, hantise. J'en passe. Ces abîmes d'ennui qu'il côtoyait de seuil en seuil, entre les amis retrouvés, aux glaces des bars où il se réfugiait, cette chape de lassitude qui s'abattait sur lui devant chaque besogne à entreprendre, chaque figure connue, chaque geste coutumier, j'ai oublié les mots qu'il avait pour en évoquer l'horreur.

— « Comme j'ai pu me sentir perdu ! Je cherchais par tous les moyens à me déhaler. Mais je ne voulais, je n'acceptais qu'une issue : l'inconnu, le départ immédiat et au plus loin. Fuir : je n'avais pas d'autre courage. Et il fallut l'user, ce courage, courir les offices, faire antichambre dans des ministères. Un industriel qui avait des comptoirs en Chine me fit auner du coton... »

« Et en même temps l'existence ancienne me reprenait ; le cercle se resserre vite quand il vous tient. On meuble un appartement, on l'installe selon le goût du moment. Cela attache. Le mien, à Montparnasse, — j'avais lâché l'autre, — je l'avais tapissé de cartes de géographie. Ce qui ne m'empêcha pas, un beau jour, d'être pris... Une Juive russe que j'avais un soir ramenée du Dôme... Raya ! Vingt ans, pas laide, belle même mais disgracieuse, gracile avec des jambes lourdes, tendre avec maladresse, des yeux méchants d'inquiétude

dans une figure de chagrin, un peu voûtée. Un air esclave et rancunier de porteuse de fardeaux pour Juif errant. Elle eut tôt fait de se cramponner à moi, à mon appartement, à ma vie avec une obstination de bête perdue. Quand je rentrais, éreinté de courses inutiles, avide de retrouver entre mes cartes et mes livres mon rêve de fuite, c'était elle que je retrouvais, tapie dans ses jalousies, ses rages d'amour et ses accès nerveux... »

Pauvre Vasco ! A part moi je songeais combien cette femme avait dû survenir à point, non pour nouer une nouvelle amarre mais pour user les derniers liens, s'il en était, qui le retenaient. Cependant il ne se lassait point d'évoquer ces lamentables jours d'attente.

« — Tu te souviens peut-être de l'été qui suivit la guerre, ce juillet couleur de bitume qui satura de flon-flons, d'odeurs d'essence et de métro les démobilisés en complets neufs. C'était le temps où on les reconnaissait encore, aux terrasses de café, sur leurs balcons, à leur air de chercher autour d'eux une béatitude qui n'y était pas. Le besoin d'espace me venait comme une suffocation. Que de fois il m'arrivait alors de regretter le Vardar, Ostrovo !... Un soir, en rentrant, grand branle-bas dans l'escalier... Au quatrième étage, on retenait un type — un peintre — qui avait voulu se jeter par la fenêtre. Sa femme s'était accrochée à lui au moment où il enjambait la barre d'appui. Depuis huit jours il se ratait de toutes les façons. Mes croisées donnaient juste sous les siennes. Ce ne fut pas pour ce soir-là. Mais le lendemain — journée d'étuve ; nous étions vautrés sur le divan à attendre l'orage, — vers cinq heures, la chose arriva. La guitare s'arrêta tout d'un coup. Puis une course folle au plafond, un bruit de tôle foulée, une masse ronflante passant en trombe et aussitôt, en bas, sur le pavé, l'homme s'écrasait, dans un bruit mou. Nous fûmes assez tôt à la fenêtre pour le voir, sur ses reins brisés, essayer de se soulever. Chose inouïe : il souriait. Expression de détente suprême, de victoire : il avait gagné la course... »

« Ce fut une date. Ce jour donna sa couleur à tous les autres. Ma vie fut à doses égales combinée d'horreur et d'ennui. L'escalier à monter, la fenêtre à ouvrir, m'empêchaient de rentrer chez moi... »

Et ce n'était pas seulement son appartement qu'il fuyait, sa maîtresse ou ses amis, mais lui-même qui voulait faire peau neuve et que Paris étouffait. Vagabondage, curiosité, comment expliquer les recherches dégradantes dont il me fit la confidence? Je me demandais avec une grandissante inquiétude : pourquoi ce dévoiement, que cherchait-il? L'usure, le vertige à subir, le trou où tomber? Ce ne pouvait être que cela.

Sans doute avait-il deviné ma pensée. Il eut aux lèvres une pointe

de raillerie. « Ne te frappe pas. Mal tourner, comme vous dites, n'y parvient pas qui veut. Sur les pentes dangereuses ma pauvre mécanique s'enraie toujours à temps. Tu appelles cela se ressaisir... Le cul-de-plomb de la sagesse paternelle n'est pas aisé à basculer. J'ai connu d'autres reculs et n'en suis pas plus fier... Le trac, le trac... et rien de plus. »

Par chance ce trac providentiel l'avait mis un soir face à lui-même dans la glace d'une boulangerie, sous un réverbère, un peu plus marqué de fatigues que d'habitude et se retrouvant soudain l'air de famille dans son pardessus boutonné. Ce fut assez pour qu'il allât s'échouer au palier d'un vieux compagnon de jeunesse qu'il n'avait pas revu depuis des années et qui habitait à deux pas.

— « ... Il m'accueillit sans comprendre, croyant à l'enfant prodigue et tout fier de son rôle. Je ne pouvais plus errer, plus rentrer chez moi. J'avais couru au plus près. »

* * *

C'est à ce hasard, pourtant, qu'il devait d'être parti. La destinée sait imposer sa pente par de curieuses voies. Harland, ce vieil ami que les opérations de Bourse tenaient alors bien loin de nos spéculations métaphysiques d'autrefois, avait gardé pour notre Vasco de l'île Saint-Louis une indulgence cordiale où un peu d'ironie se mêlait à ce fonds d'admiration que les hommes d'action ou d'affaires gardent quelquefois en réserve pour les chimériques. Harland l'avait écouté, fait parler, pas bien compris : le temps avait pour lui aussi trop creusé la fosse. Mais son impulsion avait été toute de générosité. « Je vais te caser », avait-il dit et, sans ambages, après lui avoir offert un lit, il lui proposait une situation inespérée auprès de lui : de gros gages, la possibilité d'entrer par la bonne porte dans la rude vie des affaires. Vasco avait remercié, hésité une nuit, puis décliné. « Merci. Trop beau pour moi et si peu mon affaire. Tu ne ferais rien de moi. » L'autre ne s'était pas découragé. Il avait laborieusement cherché la solution et découvert tout d'un coup celle à laquelle Vasco n'avait jamais cessé d'aspirer inefficacement de tout son être. « Il faut que tu partes », avait-il imposé brutalement.

— « Exhortation bien inutile s'il n'eût pris toutes les démarches à son compte. Trois jours plus tard il me tapait sur l'épaule avec le gros rire que tu connais : « J'ai ton affaire, mon bon. Tout à fait ton affaire... » Sacré rire, j'ai eu l'occasion d'y repenser quelquefois. Cette histoire l'amusait énormément : « Cette fois-ci, Vasco, tu tiens ta chance... »

Cette chance, le lendemain, Philippe l'avait en face de lui. Le départ, cette lueur vague qui le précédait dans sa nuit, s'était matérialisé en une réalité à la portée de sa main : un contrat que lui tendait, dans un entresol jaune de la rue Saint-Lazare, un petit homme, « un ludion », disait Philippe, qui était l'administrateur délégué d'une société au nom sonore : les Grands Comptoirs Pacifique-Sud. Cette société « assez... disons récente », avait expliqué Harland qui avait quelque temps auparavant vaguement épaulé l'affaire, recherchait un gérant pour sa maison de Tahiti. La feuille était prête, Philippe n'avait plus qu'à signer. Mais à cet instant qui pour tout autre eût été la minute suprême, il avait les yeux ailleurs.

— « Je tenais ma chance, paraît-il. Mais je n'avais jamais vu à quoi elle pouvait ressembler. J'avais vécu pendant des mois entre des cartes et des livres de voyage, bâtissant des espoirs sur des continents jaunes ou verts, des rêves sur des noms. Je n'en avais jamais localisé aucun. Et tout d'un coup, dans ce bureau sombre, au-dessus d'une pendule de cheminée, j'aperçus... oui, j'aperçus ma chance... cette photographie que tu regardais tout à l'heure. Cadeau du ludion ! »

Au lieu de me la passer il la retient devant lui. Par-dessus son épaule je revois le miraculeux paysage qui m'a arrêté dès l'entrée de sa chambre : la grande baie ouverte entre les palmes sous le morne couronné d'un nuage : « Nouhiva ! » Et dans son intonation, dans son regard qui parcourt sur la feuille sépia la courbe des végétations alentour des eaux lisses se trahit encore l'intense émoi qui dut le prendre à la gorge lors de cette première rencontre avec son avenir.

« — Du coup je ne vis rien d'autre. Direct au cœur. Tu ne comprends pas? Regarde... »

J'avais compris. Si forte peut être la contagion d'un accent. Ce fut comme si, par l'approche d'une lumière derrière l'image opaque, je percevais soudain à mon tour le plan d'éternité des eaux, le jet vers le ciel de cette terre inhumaine, le halo autour du nuage et sa surnaturelle clarté. Le mirage ! J'avais reconnu le mirage qui, le temps d'un regard, avait fixé, cristallisé les aspirations nébuleuses de ce cœur flottant, l'avait aimanté en un appel aussi irrémédiable. Je m'étonnais de voir si clair, de comprendre si aisément. Mais avais-je compris?

— « Mon île ! « disait Vasco. » C'était mon île, comprends-tu? Rappelle-toi la guerre, tout le reste et que j'avais vingt-quatre ans. Elle m'attirait. Elle me faisait peur. J'étais incapable d'en détacher les yeux... Le type, par chance, ne s'apercevait de rien. Intarissable, le ludion ! Peu m'importait son boniment. Harland avait tout réglé d'avance. Heureusement, car de ce flot de discours je ne discernais

guère que ses coups de manchette quand il sifflait ses cachous. La conclusion c'était ce contrat tout prêt que j'avais à signer. J'aurais signé n'importe quoi. L'île était là... Et quand il eut fini je la lui montrai. « Est-ce là que vous m'envoyez? » Le bonhomme me regarda avec une figure si ahurie que je soupçonnai que toutes ses explications devaient avoir trait à mes fonctions, ma résidence, aux consignes. J'entrevis l'énorme gaffe avec la sensation que tout le château de cartes allait crouler. « Aux Marquises? Vous plaisantez ; ces îles perdues... Nous y avons bien une plantation, et dans cette baie justement. C'est un indigène qui la tient, s'il y est encore. Mais vous, mon cher, vous pouvez être tranquille. C'est promis, entendu avec le conseil, vous prenez la direction du Comptoir central, à Tahiti même. A Papeete ! Une ville, mon cher, une ville... » J'étais atterré. Mon île m'échappait, mon refuge ! Qu'est-ce que ce pouvait être qu'un comptoir central à Papeete ! J'aurais volontiers offert mes derniers billets pour prendre la place de cet indigène là-bas. La photo me fascinait. « Joli paysage, n'est-ce pas? » dit le ludion. Je vois que vous aimerez le pays... »

L'image m'avait convaincu d'un accord si nécessaire de ce point du monde avec la destinée de Vasco que je ne pouvais me faire à l'idée qu'il eût manqué « sa chance ».

— « Alors », demandai-je, « tu n'as jamais été là-bas, je veux dire : dans ton île? »

— « Si, » répondit-il très simplement, « plus tard. Deux ans » et, plus bas, onglant dans le fouillis des palmes un point infinitésimal qui pouvait être un toit : « Tiens, là... »

Marc Chadourne.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE MALAISE ANGLAIS

Les peuples jugent leurs dirigeants non d'après les difficultés que ceux-ci sont appelés à surmonter, mais d'après le crédit de confiance qu'eux-mêmes leur ont ouvert. Faut-il s'étonner à ce compte que les Anglais se montrent assez sévères pour le cabinet Baldwin? Rarement gouvernement est né au milieu de plus grands espoirs. Après avoir supporté patiemment le double effort financier de la guerre et de la restauration monétaire, laissé le champ libre aux improvisations d'un étonnant acrobate et risqué une brève incursion dans l'expérience socialiste, la Grande-Bretagne a éprouvé, en 1924 un réveil brutal de l'instinct de conservation. L'abîme entrevu, la seule chance de salut est apparue dans un retour aux traditions d'ordre et de discipline, et on a vu sortir des urnes une de ces majorités massives qui offrent des possibilités illimitées à ceux qui sont capables de les manier. Avec un tel outil l'ouvrier ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il ne donne pas ce qu'on attend de lui.

Ce qu'on attend de lui, ce n'est pas un miracle ; M. Lloyd George s'est chargé d'épuiser la réserve des crédulités. Dissipé, le mirage de la résurrection soudaine d'un passé dont les épreuves s'évanouissent devant les misères présentes. Les yeux se sont ouverts aux réalités. Le cataclysme européen a supprimé plus de consommateurs que de producteurs. Il a bouleversé des courants d'échanges, révolutionné les conditions de fabrication. La nation dont l'élite a tiré tant d'orgueil d'avoir sauvé la livre, découvre que le plus difficile reste à faire :

le salut du commerce et de l'industrie. Œuvre de méthode et de patience qui réclame avant tout une direction ferme et cohérente. Voilà ce que les Anglais attendaient du cabinet Baldwin.

Dans quelle mesure ont-ils raison ou tort, après deux ans et demi, de trouver que l'expérience ne répond pas tout à fait à leurs désirs? Cela, c'est leur affaire. La nôtre est d'enregistrer les faits et de chercher à les expliquer. L'examen s'impose parce que l'avenir de la France est nettement solidaire de celui de la Grande-Bretagne. L'année 1924 nous a donné un avant-goût de l'étendue des répercussions des troubles britanniques. Ce n'est pas par un simple effet du hasard qu'à l'expérience anglaise du cabinet Mac Donald ont correspondu les élections du 11 mai. Le même vent a soufflé sur les deux rives de la Manche. Jusqu'où ira le synchronisme? Les efforts de redressement se sont, eux aussi, développés parallèlement. Le sort de l'expérience Poincaré se décidera dans quelques mois. Le cabinet Baldwin a-t-il même autant d'avenir devant lui? Théoriquement, il devrait être à peine à la moitié de son bail, puisque le mandat de la Chambre n'expire qu'à la fin de 1929. Mais il n'est pas dans les usages anglais de laisser une assemblée achever sa carrière. Le gouvernement choisit l'heure de l'appel au pays quand il est fort, et il la subit quand il donne des signes de défaillance, comme c'est un peu le cas à l'heure actuelle.

Le premier symptôme de défaillance est la répétition des élections partielles défavorables. Dans les dernières semaines, le gouvernement a perdu trois sièges et n'en a gardé deux qu'avec des majorités extrêmement réduites. Le phénomène dépasse de beaucoup le tassement normal de l'exercice du pouvoir, même accentué par la violence des oscillations du corps électoral. Il y a incontestablement un signe de désaffection générale, d'autant plus caractéristique que l'ensemble de la situation, aussi bien au point de vue économique que politique, ne paraît pas justifier une condamnation aussi rigoureuse.

La situation économique, évidemment, est très loin d'être réglée. Que de points sombres dans le présent et plus encore peut-être dans l'avenir ! Les recettes budgétaires du premier trimestre de la période 1927-28 sont en déficit de plus de 8 milliards et demi de francs sur les dépenses. C'est assez préoccupant, même si on tient compte du fait que dans le régime anglais les grosses recettes affluent en fin d'exercice. La crise n'a, d'ailleurs, rien qui surprenne, car elle est la rançon prévue de la grande grève de l'an dernier. Les répercussions de pareilles aventures sont toujours à retardement. Ce sont elles encore qu'il faut accuser de l'aggravation continue du déficit de la balance commerciale. Pour les cinq premiers mois de l'année, les

importations sont supérieures aux exportations de quelque 176 millions de livres sterling, 22 milliards de francs, 9 pour 100 de plus que l'an dernier. Un fait plus préoccupant encore est le désarroi de l'industrie houillère. Malgré le rétablissement de la journée de huit heures et la réduction des salaires si péniblement acceptée, le déficit du rendement n'a pas été inférieur à 75 millions de francs pour le seul mois d'avril. Les principaux charbonnages d'Écosse, du Northumberland et même de la Galles du Sud et du Yorkshire, travaillent à perte avec un manque à gagner qui atteint jusqu'à 3 shillings par tonne. C'est au milieu de ce marasme qu'a éclaté comme une bombe la décision du gouvernement français de restreindre les importations, décision parfaitement justifiée par l'accumulation des stocks sur le carreau de nos charbonnages du Nord, mais qui n'en porte pas moins un coup très rude à l'industrie britannique. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir trop attendu pour moderniser son matériel. Il est bien plus facile évidemment d'accuser le gouvernement.

A côté de ces phénomènes inquiétants, il y a des indices d'amélioration indiscutable qui démontrent l'efficacité d'une administration prudente. Les dernières semaines accusent même une amélioration sensible des exportations. Le nombre des chômeurs, qui atteignait près d'un million et demi il y a un an, est descendu au-dessous d'un million, au chiffre le plus bas depuis les épreuves de l'après-guerre. Il se tasse régulièrement. Peut-on demander mieux au milieu du désordre général de l'économie mondiale? Sans doute, il est facile de dénoncer des paradoxes qui crèvent les yeux. Le peuple anglais est un des seuls au monde qui dispose de champs de colonisation illimités au Canada et en Australie. Dans ses îles mêmes il trouve de vastes superficies en jachères, dont la culture fournirait à bien des bras un travail doublement précieux, car il réduirait les importations et augmenterait la marge de sécurité d'une nation qui produit à peine le sixième de son alimentation. Mais où est le gouvernement capable d'imposer l'émigration ou simplement le retour à la terre aux bénéficiaires des allocations de chômage? Où est le gouvernement capable de faire accepter par les électeurs l'abolition d'une prime à la paresse qui a coûté à l'Angleterre plus que la restauration de nos régions dévastées? Si le cabinet Baldwin n'avait sur la conscience que la lenteur du redressement, il aurait la partie belle à rappeler aux critiques d'aujourd'hui les responsabilités d'hier.

Le bilan de la politique générale est, lui, nettement favorable. Le cabinet Baldwin vient de remporter en Égypte un de ces succès qui, en d'autres temps, auraient été couverts d'acclamations. Grâce à l'énergie et au tact de lord Lloyd, il a devancé le choc en retour et

peut-être même préparé la liquidation de la redoutable équivoque de la déclaration d'indépendance de 1922. Encore un bel héritage de M. Lloyd George. En Europe, l'entente cordiale a été resserrée, l'Allemagne rappelée discrètement à la modération. L'Angleterre tient, à Rome et à Athènes, les deux clés de la Méditerranée. Elle fait ce qu'elle veut dans l'Europe centrale et les Balkans. En Extrême-Orient même, il y a une détente très sensible. Évidemment, on n'a pas supprimé d'un coup de baguette magique l'anarchie millénaire, les surenchères nationalistes et les entraves au commerce. Mais on se retrouve en face des phénomènes classiques du trouble chinois. On a vu se dissiper le péril d'une grande vague rouge couvrant toute l'Asie, au moment même où la rupture avec les Soviets a donné une impression incontestable de fermeté, sans engendrer les catastrophes que certains annonçaient. Pourtant, il est impossible de ne pas relever la coïncidence frappante entre ce geste d'énergie et le désarroi qui se manifeste dans le parti gouvernemental. Nous saisissons là, sur le vif, la cause essentielle du malaise anglais : le désordre de la tête.

La division est la faiblesse des chefs. L'indiscipline des troupes en est la suite inéluctable. En Angleterre plus encore qu'ailleurs, les partis politiques valent ce que valent les cadres. Le temps n'est plus où il y avait deux équipes bourgeoises nettement distinguées par des oppositions de doctrines sur l'Irlande et sur le protectionnisme. La guerre a confondu les bataillons. Puis est venue la division nouvelle entre partisans et adversaires du capitalisme. Les défenseurs de la société bourgeoise constituent une masse flottante en quête d'organisation et surtout de direction. Dans sa forme actuelle, le parti conservateur a vu s'agglomérer autour du vieux noyau traditionnel, déjà nettement divisé en deux éléments, les *Die hards* et les conservateurs libéraux, les survivants de l'Unionisme, les débris de la coalition de guerre, sans oublier les déserteurs du libéralisme affolés par la menace du socialisme. Ce faisceau d'éléments divers a constitué une masse électorale écrasante, mais hétéroclite. Pour lui donner de la cohésion et la discipliner, il aurait fallu une solide équipe gouvernementale s'imposant par l'unité d'action à défaut de valeurs exceptionnelles.

Voilà précisément ce qui a manqué au parti conservateur et ce qui explique ses déboires. Depuis un quart de siècle, le parti tory n'a produit aucun homme supérieur. La démocratie a stérilisé les cadres de l'élite. Après la disparition de Salisbury, M. Balfour, esprit très fin mais idéologue, sceptique et dilettante, n'a pas eu l'autorité nécessaire pour contenir les initiatives inconsidérées de M. Chamber-

lain le père. D'où la grande éclipse du début du siècle qui a préparé la guerre. Cette guerre même, on peut dire que ce sont les conservateurs qui l'ont gagnée, mais elle n'a pas fait surgir les hommes capables de recueillir les profits de l'effort. M. Bonar Law n'a été qu'une honnête médiocrité. M. Baldwin qui a pris la barre après lui a commencé par se jeter tout droit sur l'écueil d'élections précipitées qui ont provoqué l'expérience socialiste. Il n'a rien fallu de moins que les fautes accumulées par les adversaires pour fournir l'occasion d'une revanche éclatante. C'est alors qu'est apparue la médiocrité de l'état-major. Compromis par son premier échec, M. Baldwin n'a jamais pu parler en chef ; et c'est ce qu'il aurait fallu pour contenir les divergences. Le cabinet britannique comprend au moins trois groupes : celui des conservateurs traditionnels, dont les plus notoires sont lord Birkenhead et M. Joyston-Hicks, les modérés qui se rallient autour de M. Chamberlain, enfin le chancelier de l'échiquier M. Churchill, qui constitue à lui seul un élément nettement distinct. Dès le départ l'attelage a tiré à hue et à dia. Au moins pouvait-on espérer qu'avec le temps les choses iraient mieux. Tout au contraire, on a vu reparaître les désaccords à chaque tournant difficile, à propos de la grève, de la réforme des Trade-Unions, de la rupture avec les Soviets. Deux incidents récents ont fait éclater la discorde au grand jour : le projet de budget et la réforme de la Chambre des lords.

Ce n'a pas été la moindre surprise de la constitution du cabinet Baldwin de voir attribuer le portefeuille des Finances à M. Churchill. Le parti de la rigoureuse gestion financière, le parti des banquiers et des hommes d'affaires appelaient à tenir la caisse un homme brillant, bourré d'idées au point d'en changer continuellement, prime-sautier, versatile, un de ces touche-à-tout qui ont déjà cassé beaucoup de porcelaine. On lui a fait crédit d'un premier budget qui s'est traduit par un premier déficit. En revanche, le projet de l'exercice 1927-1928 est à peine paru qu'il soulève des tempêtes de protestation. Ce projet comporte des aménagements de taxes extraordinaires, notamment une réforme de l'impôt sur le revenu de tendance à la fois inquisitoriale et démagogique, que le *Times*, habitué à mesurer ses mots et à ménager le pouvoir, n'hésite pas à qualifier d'absurde.

Le projet de réforme des lords est une tout autre affaire, c'est le développement de la politique qui cherche à réparer les brèches ouvertes par les radicaux. On se rappelle que, dans la grande offensive de 1905, M. Lloyd George avait poussé son bélier contre la propriété et contre les lords. Les libéraux vainqueurs ont fait passer, en 1911, un *Parliament Act* qui, pratiquement, réduit à l'impuissance la Chambre haute. Les lords n'ont rien à dire dans les projets ayant

un caractère financier. Or, c'est le président même de la Chambre des communes qui décide si le bill doit échapper à la compétence de la Chambre rivale. D'autre part, le droit de veto a été réduit à une suspension limitée à deux exercices. Ces bouleversements ont incontestablement détruit l'équilibre des deux Chambres. Est-il bien nécessaire de revenir sur le passé? On peut en discuter. Un gouvernement conservateur saura toujours ménager la Chambre haute et un gouvernement révolutionnaire ne sera jamais embarrassé pour s'affranchir de son contrôle. L'opportunité d'une réforme est donc contestable. Ce qui n'est pas exact, c'est que le projet envisagé ait un caractère réactionnaire. Tout au contraire, il tend à moderniser la Chambre des lords en limitant la part de l'hérédité, en réduisant de moitié le personnel et en faisant une large part aux éléments de l'opposition. On a donc peine à s'expliquer le mouvement de révolte qui a éclaté dans les rangs du parti conservateur. Ce qu'il faut constater c'est que cette rébellion a trouvé le gouvernement incapable de lui résister.

A ce jeu, les conservateurs auraient vite fait d'achever de se discréditer. Les optimistes ne manquent pas d'alléguer que la question est secondaire, car les libéraux se préparent à reprendre leur place. Grande illusion. On assiste sans doute à une renaissance relative du parti libéral qui avait paru sur le point de s'effondrer complètement. Il faut se garder d'exagérer l'importance de ce réveil. On en discerne aisément les causes et aussi les limites. Les causes sont le déclin des conservateurs, un effort de reconstitution du parti libéral sous la direction de M. Herbert Samuël, surtout l'effacement momentané de M. Lloyd George. Pourtant, le grand démolisseur reste dans la coulisse, n'attendant qu'une occasion d'avoir encore quelque chose à détruire. On doit surtout se rappeler qu'il est tout à fait exceptionnel dans l'histoire que les libéraux aient été assez forts pour exercer seuls le gouvernement. Presque toujours il leur a fallu des alliés dont ils ont subi l'impulsion plus que contrôler la marche. Hier c'étaient les Irlandais, demain ce seront les socialistes. S'il y a un fait bien certain, c'est que le déclin du parti conservateur conduit tout droit l'Angleterre aux agréments du cartel.

Saint-Brice.

LES LETTRES

M. ÉMILE MÂLE ET SON ŒUVRE

M. Émile Mâle ou l'homme des cathédrales, tel pourrait être le surnom du dernier élu de l'Académie française. Trois gros volumes sur l'Art religieux du moyen âge (douzième siècle, treizième siècle, fin du moyen âge) constituent le principal de son œuvre. Mais ces livres ont déjà trouvé un public plus étendu que celui des spécialistes de l'histoire de l'art, et la valeur générale des travaux de M. Émile Mâle lui a depuis longtemps acquis l'audience de tout le monde cultivé.

Quand, sur les traces des grands archéologues du dix-neuvième siècle, M. Émile Mâle se mit à l'étude des figures sculptées de nos cathédrales, entendait-il faire autre chose que de l'iconographie, qui est, au sens strict du mot, la description et la science des images? Cette science, c'était d'abord l'explication d'une sorte d'écriture sacrée. Si nous savons en effet que le nimbe placé derrière la tête d'un personnage représente la sainteté, et, quand il est timbré d'une croix, la divinité, si dans un bas-relief, une tour percée d'une porte représente une ville, il y a, pour exprimer le monde visible et invisible, une foule d'autres signes, grâce auxquels les sculptures de nos cathédrales sont aussi parlantes que des hiéroglyphes ou qu'un blason, — à condition que l'on sache les déchiffrer. Mais ces signes, groupés suivant une loi mystique des nombres, ne font pas seulement au spectateur qui les consulte de plats récits historiques ou légendaires. Le sens de chacun d'eux se double d'un symbole. La forme, au moyen

âge, a dit M. Émile Mâle, fut presque toujours l'enveloppe légère de l'esprit. Quel esprit? Si ce symbolisme eût été seulement une expression des vérités religieuses, analogue à celle que fournissent les symboles de la liturgie, c'était déjà une belle tâche, pour un historien de l'art chrétien, que d'en débrouiller le sens. Mais pouvait-on, quand il s'agit du treizième siècle, isoler la pensée religieuse des autres expressions de l'intelligence? Un iconographe soucieux de pousser son étude jusqu'au bout voyait bien qu'il fallait aller plus loin. Si les *Bestiaires* et la *Légende dorée* lui avaient permis de classer la faune de la pierre sculptée et d'identifier les saintes et les saints, la *Somme* de saint Thomas lui était plus précieuse encore pour pénétrer tout ce qu'il y a de science, de morale et de philosophie dans la statuaire et les bas-reliefs de nos cathédrales. Victor Hugo n'avait-il pas eu raison d'écrire, dans *Notre-Dame de Paris :* « Au moyen âge, le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » Par un chemin patient le savant avait rejoint le poète. Victor Hugo avait dit vrai : la cathédrale était un livre. De ce livre il ne restait plus, en faisant encore un pas en avant, qu'à trouver l'auteur.

Car nous croyons beaucoup moins facilement qu'au siècle dernier que les livres, en pierre, en parchemin ou en papier, s'écrivent parfois tout seuls. Les cathédrales nées quasi spontanément du génie populaire, c'est une hypothèse qui vaut celle des épopées jaillies des siècles héroïques sans que personne les ait jamais conçues. Dans le même temps que M. Émile Mâle étudiait les cathédrales, M. Joseph Bédier montrait que les légendes épiques sont des œuvres littéraires composées par des écrivains qui vécurent longtemps après les événements dont ils s'inspiraient. En regard de cet ordre et de cette culture, les cathédrales étaient-elles le fruit d'un enthousiasme désordonné? Victor Hugo avait écrit, avec moins de bonheur cette fois : « Le livre architectural n'appartient plus au sacerdoce, à la religion, à Rome : il est à l'imagination, à la poésie, au peuple... Il existe à cette époque, pour la pensée écrite en pierre, un privilège tout à fait comparable à notre liberté de la presse : c'est la liberté de l'architecture. Cette liberté va très loin. Quelquefois un portail, une façade, une église tout entière présentent un sens symbolique absolument étranger au culte, ou même hostile à l'Église... Sous prétexte de bâtir des églises, l'art se développait dans des proportions magnifiques. » La réalité mieux étudiée devait démentir cette théorie démocratique de l'architecture religieuse. Les églises n'étaient pas des prétextes, car alors pourquoi n'aurait-on pas bâti des halles ou des théâtres? Et dans ces églises tout est soumis à un plan rigoureux, comme le montre l'étude loyale des porches et des tympans, des

voûtes et des vitraux. Qui dressait ce plan? M. Émile Mâle, en suivant la voie du bon sens et de l'intelligence, y arriva tout naturellement. Qui donc, sinon ceux à qui étaient soumis eux-mêmes les philosophes et les moralistes dont la pensée animait la pierre ouvragée et le verre peint ; qui, sinon les clercs gardiens du dogme et de la vérité? Dès 787, les Pères du second Concile de Nicée avaient dit : « La composition des images religieuses n'est pas laissée à l'initiative des artistes : elle relève des principes posés par l'Église catholique, et de la tradition religieuse. » Ils avaient dit aussi : « L'art seul appartient au peintre, l'ordonnance et la disposition appartiennent aux Pères. » Il n'y avait qu'à s'en souvenir pour être sûr que durant tout le moyen âge les artistes ne furent que les interprètes de la pensée de l'Église. Au reste était-il vraisemblable que de simples verriers et sculpteurs, des artistes dont la condition était alors bien proche de celle des artisans, eussent conçu, sans la direction des docteurs, de grandes œuvres où se reflètent la théologie et l'histoire universelle?

Mais un savant comme M. Émile Mâle est avide de précisions. Quand il s'est assuré que l'Église a dirigé elle-même, et de très près, cet art où s'exprime magnifiquement l'esprit même de la chrétienté, il veut savoir quels hommes, au sein du vaste corps ecclésiastique, se sont spécialement attachés à cette œuvre. Il veut aussi remonter aux origines de cet art, retrouver ses sources. Il examine alors les effets des échanges entre l'Orient et l'Occident, aux premiers siècles du haut moyen âge. Des Grecs d'Asie, des Syriens ont inspiré nos artistes des huitième et neuvième siècles. C'est de ce courant qu'est né l'art français du moyen âge. Tandis que les autres peuples européens touchés par ces influences les subissaient tout passivement, le génie français fécondé par l'Orient a créé un art qui, à son tour, fut imité par toute l'Europe. De grands ordres français comme les moines de Cluny sont les promoteurs et les propagateurs de ce mouvement artistique.

L'histoire de l'art, ainsi conduite, aboutit à l'histoire tout court, mais à l'histoire la plus largement et la plus profondément comprise. On ne saurait désormais se passer des travaux de M. Émile Mâle, pas plus que de ceux de M. Joseph Bédier, pour entreprendre une étude du moyen âge qui prétendrait atteindre le fond des choses. Les courants de civilisation, les centres de fixation des peuples, la naissance des royaumes dans le chaos médiéval, se dessinent en suivant sur la carte d'Europe les zones d'influence artistique, les routes le long desquelles s'est répandu l'usage de telle voûte, de tel chapiteau, de tel contrefort. Et si nous savions que le treizième siècle est un grand siècle européen dont la France de saint Louis est le pôle rayonnant,

quelle confirmation nous apporte, de cette vue historique, le spectacle de nos cathédrales, quand un esprit comme celui de M. Émile Mâle nous en a rendu l'intelligence !

*
* *

Pour l'historien qui a atteint de tels sommets, la tentation est forte de penser qu'une apogée comme celle-là est suivie d'une irrémédiable décadence. Quiconque a contemplé la perfection de l'Europe et la grandeur de la France au plus beau siècle de la chrétienté risque de mépriser les époques suivantes. Ce fut le penchant de M. Émile Mâle quand il écrivait, après avoir achevé l'étude de l'art au moyen âge : « A partir du Concile de Trente, il y aura encore de grands artistes chrétiens. Il n'y a plus d'art religieux. » Était-ce bien sûr? Si des décisions prises au Concile de Nicée étaient à l'origine d'une doctrine qui avait gouverné l'art du moyen âge, une autre doctrine artistique ne pouvait-elle pas sortir du Concile de Trente, et des principes qui y ont été posés pour riposter aux attaques de la Réforme contre les images religieuses? Tous ceux qui ont suivi jusqu'à présent les travaux de M. Émile Mâle attendent qu'il nous en fasse aujourd'hui la démonstration. Que d'autres savants aient déjà jeté dans cette voie plus que des indications ; que de précieuses observations aient déjà été faites sur l'art de la Contre-Réforme, il n'importe. Au sujet du moyen âge, M. Émile Mâle avait su aussi prendre comme point de départ les travaux de ses prédécesseurs. On n'en attend pas moins de lui, à travers la matière de l'iconographie pure, des percées, comme il en sait en ouvrir, vers le domaine universel où se rejoignent les hautes conclusions de toutes les sciences.

Seulement, savant méthodique et scrupuleux, M. Émile Mâle, avant de s'engager dans cette nouvelle voie, a voulu s'assurer des certitudes les plus solides : celles que donnent les livres où sont codifiées les règles de l'art dont il entreprenait l'étude. De même qu'il était parti, pour l'examen de l'art médiéval, des « miroirs » où Vincent de Beauvais avait fait contenir la somme des connaissances de ce temps, M. Émile Mâle a commencé par chercher, pour l'art postérieur à la Réforme, le livre qui lui donnerait la clef des allégories des dix-septième et dix-huitième siècles. Il l'a trouvé. C'est l'*Iconologie* de César Ripa, un livre oublié aujourd'hui, mais très connu par tous les architectes italiens et français qui en ont suivi docilement la leçon. Ripa fournit l'explication non seulement des allégories de Bernin à Saint-Pierre de Rome, mais de Lebrun à Versailles. L'art profane subit ici une curieuse influence de l'art sacré. Le sens allégorique des sculp-

tures des églises romaines et celui des statues élevées dans le parc de Louis XIV sont révélées par le même guide. Voici de nouveau qu'une direction unique semble ordonner l'art non seulement d'une nation, mais de toute l'Europe catholique. Cette fois, ce n'est plus de la France de saint Louis que part le mouvement, c'est de Rome, où s'est polarisée la résistance contre la grande hérésie qui a coupé en deux la chrétienté, de Rome où les jésuites accomplissent une œuvre qui n'est pas incomparable à celle de Cluny au moyen âge.

Ces derniers points, M. Émile Mâle ne les a pas encore précisés. Au reste, de tels aperçus sur l'histoire universelle comportent trop de nuances pour qu'un savant et un écrivain comme lui les découvrent au public avant de les avoir déterminés avec exactitude. Mais c'est le fait des travaux de M. Émile Mâle de lancer le lecteur sur des pistes où l'esprit excité ne s'arrête pas volontiers. On aime à lire ses livres, car une prose d'une haute et pure élégance y est mise au service de la vérité scientifique. Mais surtout, quand on les a lus, ils vous laissent un des plaisirs intellectuels les plus durables et les plus profonds : celui de connaître un peu mieux l'histoire du monde où nous vivons. Parti d'images peintes et sculptées, M. Émile Mâle s'est élevé à des vues de l'ordre le plus général sur les origines et le développement de notre civilisation. Montrer que l'art religieux fut gouverné par l'esprit de l'Église, ce n'était peut-être, après tout, que redresser une folle divagation par une vue de bon sens. Dans un autre ordre, les travaux d'un Joseph Bédier avaient rendu un service analogue. Mais l'œuvre de M. Émile Mâle a probablement une portée plus étendue encore, pour cette seule raison que les cathédrales ont, au moyen âge, plus d'importance que les légendes épiques. Retrouver la direction intellectuelle de l'art religieux, faire surgir les têtes de cette direction, les grands personnages historiques que sont un homme comme Suger ou une communauté comme Cluny, mettre l'accent sur certains événements d'ordre spirituel, c'était donc, pour peu que le talent y aidât, ouvrir au lecteur des perspectives vers les plus hautes et les plus satisfaisantes explications de l'histoire.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

L'Homme éternel, de G. K. Chesterton, est un livre tout rempli d'idées curieuses, personnelles, et de morceaux brillants. La traduction de M. Maximilien Vox est fort belle. Phrases vigoureuses, rythme franc et harmonieux, vocabulaire précis, nuancé... On a constamment

l'impression d'être en présence d'un original, jailli tout frais d'une pensée en travail. C'est une réussite admirable.

Que de vues pénétrantes, tout le long de ce vif et entraînant ouvrage ! M. Chesterton n'admet pas qu'on puisse nier l'existence du sentiment religieux, aux temps préhistoriques, et il démontre, en effet, qu'on ne possède aucun document qui indique cela ; il ne veut pas que la sauvagerie ait, constamment et partout, précédé la civilisation. Barbarie et civilisation coexistent aujourd'hui, et nous sommes contemporains des brutes australiennes ; elles ont pu coexister toujours. Sur quoi, l'auteur de *l'Homme éternel* trace un raccourci de l'histoire des civilisations égyptienne, chaldéenne et assyrienne. On lui objectera peut-être que la pyramide de Chéops est d'hier, et que les preuves manquent à sa doctrine, comme aux imaginations de Wells, qu'il attaque avec une amusante âpreté... Il fait remarquer que le nomadisme n'a pas été forcément l'état primitif de la société, car « rien n'indique que les Babyloniens aient jamais erré, ni que les nomades aient, en général, fini par s'établir. » Comme démolisseur de théories prématurées, M. Chesterton est admirable. Je l'aime davantage, je l'avoue, dans l'affirmation et l'enthousiasme.

Il a écrit des pages superbes sur la civilisation méditerranéenne, sur la guerre de Troie, sur la grandeur d'Homère. Son esquisse d'une histoire des religions est soutenue par cette idée, que je crois vraie, que, sous le polythéisme, il y avait, et il y a toujours, une croyance à un dieu unique, créateur de l'univers. Les doctrines initiatiques, au temps du paganisme, aboutissaient toutes au monothéisme, comme aujourd'hui encore, quand nos missionnaires parlent du Dieu unique aux peuplades sauvages, ils s'aperçoivent que, derrière la foule des dieux secondaires, ces sauvages croient à un dieu, plus puissant, mais dont ils n'osent pas prononcer le nom redoutable... Ainsi, pour tous les hommes, toujours, comme pour les Hindous, les dieux « ne sont que les rêves de Brahma et ils périront tous à son réveil. »

Avec quelle sympathie, et quelle poésie charmante, M. Chesterton parle des songes délicieux de la mythologie et des contes populaires. Ce chrétien ne les trouve pas dangereux. Ce ne sont, à ses yeux, que songes changeants, des ravissements de l'imagination, derrière lesquels se dissimulait une croyance plus solide, qu'on découvre dans Socrate, et dans Platon, comme aux livres des prophètes... Ce chapitre de M. Chesterton, m'a ravi. Il m'a rappelé certaines pages de Michelet dans *la Sorcière*, et de Barrès dans *la Grande Pitié des Églises de France*. Et c'est ici, en particulier, qu'on découvre les mérites étonnants du traducteur.

Le paganisme pouvait-il durer? Non. « L'homme antique entrevoit le dieu qui apaiserait son âme ; il ne le saisit pas... Avoir faim n'est pas manger ; espérer n'est pas posséder. » Il va donc se dissoudre. Mais auparavant, il faudra que les mythologies cruelles soient vaincues par les mythologies inoffensives, — Carthage par Rome. M. Ches-

terton apporte sur cette lutte prodigieuse de deux civilisations des vues que je crois absolument nouvelles. Rome et la Palestine avaient une terreur égale de la religion de Moloch, parce que cette religion, adoptée par des peuples matérialistes et commerçants, torturait l'enfance. Ce sont les brûleurs d'enfants de Carthage que Rome a voulu détruire. L'explication *économique* de l'histoire est insuffisante ; car les guerres durent par les combattants, et les combattants ne luttent longtemps que lorsqu'ils sont animés par la haine ; et la haine, la haine *religieuse*, naît entre deux peuples quand les sentiments de l'un font horreur à l'autre, quand l'atmosphère morale où l'on se plaît est irrespirable pour l'autre. Cela s'est vu, dans la dernière guerre ; cela s'était déjà vu dans la lutte de Rome contre la monstrueuse Carthage. Quel puissant résumé nous en offre M. Chesterton ! Ce sont des pages épiques.

Rapidement, il a passé en revue les philosophes. Parmi eux, il range Confucius, Akhenhaten, le pharaon hérétique, et Bouddha, qui, selon lui, — et cela paraît la vérité même, — n'ont pas fondé de religions, mais proposé seulement une discipline morale.

Enfin, les temps sont révolus. Le monde ancien s'enfonçait dans la tristesse. « C'était la fin d'un monde, et il n'en finissait pas de finir. » Alors, parut le petit groupe des apôtres ; le noyau de l'Église. Ces dernières pages sont d'une incomparable beauté.

*
* *

M. André Chevrillon, s'en est allé, sur les pas de Fromentin, vers le Sahara. Il a pris la route du Mzab. Il a vu Ghardaïa, son grand Souk, sa mosquée, son quartier juif, ses jardins. Et il a essayé de pénétrer le secret de ces Mzabites, attachés aux souvenirs de leur passé, du temps où ils étaient les maîtres de Tiaret, leur patrie perdue, dont ils parlent toujours comme les enfants d'Israël parlaient de Sion. En 921, il leur a fallu la quitter. Les Purs prirent la route dudésert, passèrent par Ouargla, s'y arrêtèrent, en furent chassés par les Arabes au début du douzième siècle, et se réfugièrent enfin dans l'inaccessible Mzab.

C'est là qu'ils sont, *les Puritains du désert*, fidèles à leur foi, inattaquables dans leurs vieilles croyances un peu mystérieuses, attachés âprement à leurs traditions, et toujours persuadés que les morts les surveillent, et sont près d'eux. Il est possible que, malgré leur clergé, malgré les tolba, l'esprit nouveau finisse par pénétrer ce vieux monde. Mais ce sera long.

Le livre de M. Chevrillon est tout à fait séduisant. Les impressions de voyage ne visent pas à l'effet. Ce ne sont pas des bariolages. Un homme de goût et qui a beaucoup vu, et qui sait écrire, et qui cherche la pensée des hommes derrière les visages pittoresques, et le secret d'un groupe humain derrière les murailles où il s'enferme, nous a

conduits dans un lieu singulier de la terre d'Islam. Il décrit, d'un style discret et nuancé ; il explique, il conjecture. Et sa curiosité n'est jamais sèche. Elle s'adoucit de sympathie.

Et puis, M. Chevrillon, dans cette terre française, est si heureux de mesurer l'effort de la France, et la solidité de son empire !

Préfacés par M. Louis Barthou, voici le recueil des discours, des *Paroles d'action*, que prononça le maréchal Lyautey, de 1900 à 1926, à Madagascar, dans le Sud-Oranais, et au Maroc. Il les a réunis pour que ceux qui ont à remplir des tâches analogues en dégagent quelques idées générales. En réalité, son livre constitue un bréviaire d'action coloniale, d'action « décrassée de toute routine, intelligente, large et diverse », souple et toujours appropriée aux peuples sur lesquels elle s'exerce. Le maréchal, qui a tenu les archives et les registres de sa vie avec une « exactitude minutieuse et continue, et un ordre qu'un bibliothécaire professionnel envierait », a gardé ses allocutions de Fianarantsoa, quand il inaugurait des écoles françaises, ses adieux aux Betsiléos, ses toasts de bienvenue aux visiteurs du Sud-Oranais, ses discours de ministre de la Guerre, et ceux qu'ont écoutés, au Maroc, les chefs indigènes, les commerçants de la foire de Rabat, les soldats des troupes de pénétration... Chacune de ses paroles est un acte, en effet, un avertissement, un encouragement, une leçon, une prédiction, le point de départ d'une activité nouvelle. Il a placé lui-même les fondations du monument que l'Histoire lui élèvera.

* * *

Le nouveau roman de M. Giraudoux, *Églantine*, est, vous vous y attendez bien, fort agréable à siroter. Mais je ne crois pas qu'il vaille *Bella*, ou *Suzanne*. Que Suzanne était courageuse ! Que Bella était tendre !... Qu'est Églantine? On ne sait pas très bien. Un petit être vague, instinctif, dans l'âme de qui nous ne pénétrons pas un seul instant. Nous voyons des gestes gracieux ; nous la voyons s'habiller, nous la regardons dormir, comme la regarde avec émotion le noble et loyal Fontranges ; nous la suivons dans les belles rues de Paris, où elle rencontre le financier Moïse, sans que nous sachions très bien ce qui la tente en lui, et si vraiment elle subit l'attraction de la richesse ; nous voyons ensuite comment Églantine, — vous ai-je dit qu'elle est la sœur de lait de Belli, et nous n'en savons guère plus sur son état civil, — se détache de Moïse, et vient, comme une fille qui rêverait, se mettre à la disposition, si l'on ose dire, de Fontranges, qui est trop paladin pour abuser d'une si adorable occasion. Et nous comprenons qu'Églantine s'est trouvée, comme certaines nations de l'Europe, au carrefour de l'Occident et de l'Orient, et qu'après s'être laissé séduire par l'Est, elle revient à l'Ouest, si noble et si charmant. Mais puisque l'Ouest l'accueille si honnêtement,

que va-t-il lui arriver, à Églantine-aux-vagues-pensées? On serait plein de crainte, si on la connaissait un peu mieux. Mais c'est un nuage qui marche.

Il marche parmi cent mille choses. Car autour d'Églantine, vous pensez bien que M. Giraudoux, ce prodigue, amoncelle toutes les richesses de l'univers. Il voit, il imagine, il compose. Dans *Églantine*, il parle de toutes choses, *de omni re scibili*, et de ce qu'on ne voit pas, et qu'il invente, avec sa prodigieuse agilité d'esprit. Il parle d'équitation, de finances, de politique, de chasse à courre, de bijouterie, d'élevage de chiens, des châteaux de la Loire... Et cela fait encore un breuvage complexe et appétissant. Mais les images sont-elles moins fraîches? Le procédé n'a-t-il plus l'attrait et le brillant du neuf? Sommes-nous blasés?... J'ai senti un peu moins de volupté à le boire.

C'est son histoire — très déformée, et, pour ainsi dire, difformée, je n'en doute pas, — que semble conter M. Drieu la Rochelle dans *le Jeune Européen*. Et je suis bien assuré qu'il n'a pas eu toutes ces aventures, dont quelques-unes ne sont pas belles. Mais le cynisme à la mode veut qu'on se donne pour ce qu'on n'est point, quand on a la chance d'être un beau garçon, plein de talent.

Ah! M. Drieu la Rochelle a beaucoup de talent... Mais qu'il se donne du mal, pour paraître sceptique, désabusé, et moisi jusqu'au cœur! Attitude! Attitude! Après avoir essayé de bien des divertissements à sa maladie du siècle vingt, et à sa maladie européenne, et spécialement de l'art d'écrire, le *Jeune Européen* se réfugie dans la paresse. Ce n'est pas vrai. M. Drieu la Rochelle, purgé de tout venin, se remettra au travail. Il est, pour le romancier qu'il fut, beaucoup plus sévère que les critiques ne le furent jamais ; et il parle durement de *l'Homme couvert de femmes* et de la *Valise vide*. Dégoût sincère? coquetterie?... C'est un livre pénible, souvent agaçant. Mais on l'achève avec une sorte de colère, et comme pour se délivrer.

M. Léon Daudet a réuni quelques articles qu'il a publiés ici même, sous le titre *Études et milieux littéraires*. Ils sont vifs, suggestifs, tout pleins de rapprochements inattendus, et de précieux souvenirs. Par exemple sur Alphonse Daudet, sur la composition de *Sapho* et de *l'Arlésienne*. Ils fourmillent de jugements qui sont comme des coups de fouet pour réveiller notre sens critique et nous exciter, ou nous éberluer ; de louanges précieuses à la Pléiade de Ronsard, et à la Pléiade de Mistral.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

TROIS GÉNÉRATIONS DE FRANÇAIS

Par le rôle qu'ils ont joué, autant que par la distinction de leur naissance et leur rang dans le monde, les trois premiers ducs de Doudeauville représentent cent ans d'histoire. Le livre où leur descendant retrace leur vie, consigne leurs idées et les résultats de leur expérience mérite ainsi le titre qu'il lui a donné : *Une Politique française au dix-neuvième siècle* (1).

Le vocabulaire de plus en plus simpliste en usage au Parlement a deux mots tout prêts pour qualifier les ancêtres et le père de M. de Doudeauville : « Réactionnaires et cléricaux. » Un terme plus énergique encore emprunté à la géologie a été lancée par une pièce célèbre de M. François de Curel. Le lecteur qui vit sur ces idées et partage cet état d'esprit sera bien étonné de voir les opinions réelles des trois grands seigneurs dépeints dans ce livre, avec quelle ardeur ils furent de leur siècle et se montrèrent partisans de ce qui leur parut le progrès. De ce copieux volume, qui mérite d'être lu et médité, nous devons nous borner à extraire quelques notes.

Ambroise de La Rochefoucauld, premier duc de Doudeauville, né en 1765, après une enfance rustique, fut marié à quinze ans et père de famille à dix-sept. Immédiatement on le lança dans ce « cercle étroit de la cour où, à défaut de foi, l'étiquette devenue presque mystique tournait à la cérémonie cultuelle ». Comme ses pairs, en 1789, le jeune duc ne sait où il va. Comme tout le monde, il est

(1) Un vol., Champion.

partisan des réformes, et les Etats généraux lui paraissent « le dérivatif naturel et la solution normale ». « La société française, dit son arrière-petit-fils, travaillait depuis dix siècles à réaliser l'accord difficile d'une subordination consentie et d'une liberté agissante. » Ambroise de La Rochefoucauld était, en réalité, partisan de la monarchie tempérée, dite représentative, ou encore constitutionnelle ; son fils et son petit-fils devaient s'attacher à la même doctrine, conciliatrice des libertés populaires et de la stabilité de l'État.

Quand, après avoir présidé en qualité de grand bailli de Chartres aux élections beauceronnes, le jeune grand seigneur partit pour le Midi, pour y régler quelques affaires, il était persuadé que tout allait se passer le mieux du monde. Lorsqu'il revint, ce fut pour voir les mégères de Paris aller chercher à Versailles le « boulanger, la boulangère et le petit mitron ». Ce spectacle suffit à le faire émigrer. Il revint, en 1792, pour conjurer les effets de la loi, et ramena avec lui sa famille. Puis il ressortit et rejoignit l'armée de Condé. A la veille de Fructidor, il était de nouveau en France où, cette fois, il resta, malgré la loi qui l'obligeait encore à s'expatrier et, peu après, Bonaparte le raya de la liste. Comme les nombreux émigrés qui rentrèrent alors, Ambroise de La Rochefoucauld eut de la reconnaissance pour Napoléon. Chateaubriand lui-même a senti et exprimé cette gratitude. Si le duc de Doudeauville sut adroitement décliner les places et les dignités qui l'eussent lié au nouveau régime, il ne s'en promit pas moins « de ne se mêler en rien à ce que l'on pourrait tramer contre l'homme qui lui avait rendu sa patrie et ses foyers ».

Mais Sosthène, son fils, n'était pas engagé par ce serment. Ce fut lui qui, en 1814, organisa sous les yeux d'Alexandre Ier encore indécis la manifestation en faveur des Bourbons — incident qui tira l'empereur russe de ses perplexités et dont Talleyrand fut, dit-on, le véritable instigateur. Cette incartade valut, d'ailleurs, au jeune homme les semonces de sa famille. Le duc de Doudeauville, au retour de Louis XVIII, fut, néanmoins, nommé ministre d'État et pair de France, tandis que Sosthène lui-même était élu député. Mais bien que l'un et l'autre l'aient fidèlement servie, ni le père ni le fils ne semblent avoir eu confiance en la Restauration : « La nation et la royauté se réconciliaient comme deux époux qu'ont séparés des torts réciproques et qui, aux premières heures de leur réunion, ferment les yeux sur les causes profondes de désaccord que la vie commune fera fatalement réapparaître... Chacun restait obstinément sur son terrain... La nation voyait toujours dans ses corps élus les représentants de sa volonté collective, et dans le roi l'organe de son action. » Ambroise de La Rochefoucauld voulait, lui, « le pouvoir aux mains

du souverain sous le contrôle du Parlement, ce dernier restant seul maître en matière d'impôt ». Mais — et son descendant l'avoue — « il n'apercevait pas clairement le mode de conciliation entre la liberté et l'autorité ».

Après avoir accepté la charge de directeur des postes, qui semblait indigne d'un homme de son rang et où il montra qu'un grand seigneur n'est pas nécessairement dénué d'esprit pratique, le duc de Doudeauville fut, dans le cabinet de Villèle, ministre de la Maison du roi. Son rôle était de régler les dépenses de la liste civile, mais ce n'était qu'une sinécure. Le nouveau titulaire la prit au sérieux et certaines de ses constatations le laissèrent rêveur. Il y avait six cents chevaux dans les écuries, et le roi ne voyageait jamais qu'en poste. Les « dépenses de bouche » montaient à un million neuf cent mille francs, et le roi dînait généralement seul. Enfin, le château recevait hiver comme été, cent sacs de charbon par jour et mille livres de glace : « Où peut bien passer tout le charbon, se demandait M. de Doudeauville, à moins que ce ne soit pour fondre la glace?... » Ses observations lui valurent le mot de Louis XVIII : « Vous faites très bien votre devoir, mais pas d'une manière amusante. »

Sosthène de La Rochefoucauld avait été nommé directeur des Beaux-Arts. Il était lié personnellement avec le comte d'Artois, et quand « Monsieur » devint Charles X, il put se flatter d'exercer quelque influence. Ce ne fut pas, sans doute, celle qu'il espérait, mais ce n'est pas, non plus, dans le sens que l'on pourrait croire qu'il tenta d'aiguiller le roi, et certains de ses avis sont bien curieux à relire : « Le jour où l'on dira que le roi est mené par le clergé, rien ne sera plus possible... Il y a deux choses que la France ne supportera jamais, c'est tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'influence étrangère et à l'influence congréganiste. » Le roi passait pour être soumis à la « Congrégation ». Qu'était-ce au juste que la « Congrégation », se demande le petit-fils de Sosthène : « On n'en savait rien... On la craignait d'autant plus qu'on la connaissait moins... Mais nul mot n'a fait plus de mal au gouvernement de la Restauration. » S'il s'agit des jésuites, on peut observer que Charles X signa sans résistance et sans même une objections les ordonnances Martignac « interdisant l'enseignement secondaires ou supérieur à toute personne qui n'affirmerait pas par écrit n'appartenir à aucune congrégation religieuse non légalement établie en France ». Il est vrai qu'il comptait sur ces ordonnances pour discréditer son ministère et en choisir un autre selon son cœur...

Le licenciement de la garde nationale, en 1827, fut blâmé par le duc de Doudeauville — qui exprima son opinion en plein conseil des ministres et, pour mieux la ponctuer, donna sa démission. Les jour-

nées de 1830 eussent-elles été possibles si la garde nationale avait subsisté? M. de Doudeauville (l'auteur du livre) en doute, et il s'appuie sur l'opinion de Pasquier : « La garde nationale n'aurait admis ni M. de Polignac, ni les ordonnances, mais elle n'eût pas renversé la monarchie. » *Historici certant...*

Sous Louis-Philippe, Ambroise de La Rochefoucauld ne suivit pas l'exemple de Chateaubriand et resta pair de France. Il s'efforça en vain de détourner la duchesse de Berry de son expédition en Vendée. Une brochure qui nous paraît inoffensive, brochure intitulée *Aujourd'hui et demain*, lui valut une condamnation à trois mois de prison, et cette condamnation, le noble duc et pair la purgea à Sainte-Pélagie.

La seconde République et le second Empire ne permirent plus à la famille qu'un rôle effacé. Avec la chute de Napoléon III, elle revint au premier plan. Le duc de Bisaccia, fils cadet du duc Sosthène, fut, en effet, député pendant vingt-sept ans et resta jusqu'à la fin l'un des chefs les plus autorisés de la droite. On lui reconnut, en général, « un sens politique très sûr et une parfaite intelligence des situations ». Il était légitimiste, mais, comme à son père et à son aïeul, la vérité lui apparaissait dans une « monarchie héréditaire profondément respectueuse des droits de la nation ». Son attitude ressort suffisamment de son action auprès du comte de Chambord, dans l'affaire du drapeau blanc dont il conseilla l'abandon, puis de son entremise entre la branche cadette et la branche aînée pour supprimer la scission monarchiste. Ce fut le duc de Bisaccia qui reçut la déclaration du comte de Paris, après laquelle il put dire : « Il n'y a plus qu'une monarchie en France. » Ce fut lui qui inspira au petit-fils de Louis-Philippe, le 5 août 1873, le voyage de Frohsdorf. Quand la décision du comte de Chambord sur le drapeau eut rendu impossible son retour, le député de la Sarthe envisagea une lieutenance générale, confiée au prince de Joinville ou au duc de Nemours, mais cette solution, que le comte de Chambord eût acceptée, n'agréa pas aux oncles du comte de Paris.

Pendant la législature 1885-1889, le duc de Bisaccia fut, avec le baron de Mackau, le président de l' « Union des Droites ». Il ne se montra pas toutefois partisan de l'aventure boulangiste, et c'est contre son gré que le comte de Paris s'y engagea. La modération de celui qui, après la mort de son frère aîné, était devenu le duc de Doudeauville, n'excluait pas la fermeté. En 1890, il se prononça contre le ralliement, attitude qui détourna de lui une partie du clergé et lui valut d'être battu, huit ans plus tard, par le fils d'un ancien ministre du Seize-Mai, M. Joseph Caillaux...

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. THOMAS G. MASARYK

L'homme qu'une majorité plutôt composite vient d'appeler pour la troisième fois à la présidence de la République tchéco-slovaque n'est pas, il s'en faut, un personnage banal.

Né, le 7 mars 1850, dans une bourgade modeste de la Moravie, près de la frontière de la Slovaquie hongroise, Thomas Masaryk ne trouve, autour de lui, à son entrée dans la vie, rien qui le prédestine à la carrière merveilleuse qui sera la sienne. Son père, Slovaque, est palefrenier sur un domaine impérial. Sa mère est Allemande et c'est l'empreinte allemande qui s'exercera sur lui tout d'abord, dans sa famille et à l'école. Il apprend le métier de serrurier, puis de forgeron. Enfin, après des avatars dont le principal intérêt est de fournir à ses biographes quelques intéressantes anecdotes, il parvient à obtenir à l'Université de Vienne le grade de docteur en philosophie. Il s'en va terminer ses études à Francfort-sur-le-Mein. Là, dans la famille d'un grand banquier juif chez qui il donne des leçons, il rencontre celle qui deviendra sa femme : Mlle Charlotte Garrigue. Celle-ci descendait, affirme-t-on, d'un riche joaillier de Mazamet, Moïse Garrigue, émigré en 1687, après la Révocation de l'Édit de Nantes, dans la province de Brandebourg et dont les descendants se fixèrent plus tard au Danemark et aux États-Unis.

L'influence de Mme Masaryk sur son mari contribua surtout à fortifier en lui la sympathie qu'il a toujours témoignée aux Juifs, — à tel point que bien des Tchèques veulent y voir la preuve que lui-même est sémite d'origine, — à accentuer ses tendances germaniques et sa haine

pour Rome. De fait, quand, après avoir pris à son mariage le nom de Garrigue-Masaryk, le jeune professeur sera invité en 1882 *par les autorités autrichiennes à aller enseigner la philosophie à l'Université tchèque nouvellement fondée à Prague, les traits les plus saillants de sa physionomie sont : une formation allemande très marquée, une prédilection déjà vive pour tout ce qui est anglais et un anticléricalisme farouche.*

Il est assez superflu de savoir si M. Masaryk aime ou n'aime pas la France. Mais, puisqu'on a, si souvent, fait état de l'amour de M. Masaryk et des Tchèques pour nous et pour notre pays, il importe de bien se convaincre que, lorsque le président tchéco-slovaque, reçu à l'Elysée par M. Millerand, déclare que « dès sa jeunesse et jusqu'au temps présent, il a suivi, avec attention et amour toutes les tendances de la pensée et de la civilisation françaises », cette phrase est une simple formule de politesse comme tant d'autres, qui ne saurait engager ni celui qui en use ni celui qui l'écoute. Eau bénite de cour, et rien de plus. La vérité n'en reste pas moins que M. Masaryk, Anglo-Germain de famille, d'éducation et de préférences, n'a jamais eu de sympathie profonde ni même de compréhension pour l'esprit français et latin qui lui apparaît trop peu sérieux, trop préoccupé de problèmes d'esthétique, du jeu frivole des idées.

Le contact plus intime que M. Masaryk eut avec la France pendant la guerre, l'a fait sans doute revenir un peu de cette prévention. Il n'en a pas moins constaté dans son dernier ouvrage (la Révolution mondiale, 1925), *qu'à la suite « d'observations très objectives », il a « acquis la conviction que les Anglais sont, dans l'ensemble, ceux qui se rapprochent le plus des idéaux de l'humanité ». Et il ajoute : « La vie américaine m'a donné une impression analogue. »*

Pour ce qui est de notre littérature, il la dédaigne : elle est décadente, passionnelle, catholique, et s'oppose par là à l'anglaise qui est naturelle, humaine, protestante. Chose étrange! La clarté française, si éloignée pourtant de ce goût de la décadence qu'il nous reproche, arrache à M. Masaryk cette exclamation : « Même, cette fameuse clarté française doit nous mettre en défiance! » Non moins étrange semblera sans doute à plus d'un l'amitié respectueuse et admirative de ce puritain, fondateur de peuple, pour un Romain Rolland et pour la partie la moins française de son œuvre et de sa pensée.

Pour ce qui est de l'anticléricalisme, il importe de faire une réserve. Ennemi déclaré de l'Église romaine et de toute ingérence ecclésiastique dans les affaires de l'État, M. Masaryk n'est cependant pas irréligieux. Il serait plutôt a-religieux. *Lui-même, dans un débat qui troubla profondément le Parlement autrichien, s'est qualifié de « chercheur de Dieu ».*

Élevé dans le catholicisme, il s'est fait protestant, puis s'est déclaré sans religion, pour adhérer, après la création de l'Église tchéco-slovaque, à cette sorte de protestantisme hussite. Mais, dans toutes les circonstances où le libéralisme, la libre-pensée, l'anticléricalisme sonnèrent l'attaque contre Rome, M. Masaryk, professeur à l'Université de Prague, député au Reichsrat autrichien ou président de la République tchéco-slovaque, a toujours été, ouvertement ou dans la coulisse, parmi ceux qui menaient la bataille avec le plus d'ardeur.

Ces occasions, certes, ne lui ont pas manqué. Dans l'Autriche d'avant guerre où catholicisme et loyalisme monarchique se confondaient presque toujours, M. Masaryk ne pouvait pas ne pas faire scandale. Le gouvernement, qui connaissait fort bien les opinions subversives du jeune iconoclaste, n'hésita pas à lui confier l'éducation philosophique de la jeunesse universitaire tchèque. Libéralisme? D'aucuns n'y voient qu'un acte de machiavélisme. On raconte en effet que le ministre qui le nomma aurait dit : « Ce sera un fameux pou dans la tignasse tchèque. » Libérale ou machiavélique, la mesure, quoi qu'il en pût sembler tout d'abord, ne profita pas à ses auteurs.

M. Masaryk, il est vrai, dont on pouvait attendre qu'il s'appliquât à susciter et à développer les sentiments nationalistes de ses auditeurs, ne voulut être, dès le premier moment, qu'un pourfendeur de préjugés, un démolisseur de traditions, un propagateur fanatique de ce qui, à tort ou à raison, lui semblait être la vérité.

Ce n'est d'ailleurs qu'à son corps défendant qu'il a embrassé la carrière du professorat. Si sa naissance et sa pauvreté ne l'en avaient empêché, il aurait voulu être diplomate. Jouer au plus fin et au plus fort, convaincre par la subtilité et la puissance des arguments plus que par leur justesse, tel est son idéal. Il ne cherche pas à convertir mais à entraîner, et cela explique l'ascendant qu'il a eu sur une partie de la jeunesse. Cela explique aussi que cet ascendant n'ait généralement duré qu'un temps et n'ait été définitif que sur un très petit nombre de disciples, passionnés, il est vrai, comme il convient. Cela explique pourquoi tant de haines se sont accumulées sur sa tête et que, par exemple, les étudiants l'aient un jour chassé de l'Université avec des huées et des crachats. Cela explique enfin qu'après avoir été accueilli à son retour à Prague en 1918 comme le « Père de la Patrie », il doive aujourd'hui sa réélection aux voix des Allemands, alors que les nationalistes se sont complètement détournés de lui.

Toutes les luttes, où depuis quarante ans la Bohême s'est trouvée engagée, M. Masaryk y a été mêlé, mais presque toujours du côté où l'on ne s'attendait pas à le rencontrer.

Met-on en doute l'authenticité de manuscrits où, tel Macpherson,

Hanka prétendait avoir retrouvé l'histoire glorieuse et légendaire de son pays, M. Masaryk consacre, pendant des années, toute son activité à prouver que ce Hanka n'a été qu'un vulgaire et méprisable faussaire. Un Juif, d'ailleurs peu intéressant, est condamné à Polna pour avoir assassiné une jeune fille et la rumeur publique, trompée par certains indices, affirme qu'il s'agit d'un meurtre rituel : M. Masaryk prend la défense de l'accusé avec une telle violence qu'on le soupçonne d'avoir été acheté par les Juifs. Un professeur, ancien protégé des Jésuites, entreprend une campagne en faveur du divorce, M. Masaryk se fait son avocat enthousiaste et passionné. Les nationalistes tchèques rêvent de panslavisme, M. Masaryk écrit contre le tsarisme un gros volume qu'il publie d'abord en allemand à Berlin. Ainsi, comme un fil rouge à travers toute sa vie, apparaît cet esprit de contradiction et d'opposition qui le met, instinctivement, semble-t-il, en lutte avec les sentiments et les préjugés de ses compatriotes.

Il serait injuste d'ailleurs de ne pas reconnaître que cette ardeur a été plus d'une fois digne d'éloge et que l'Europe aurait gagné, par exemple, à tenir compte des reproches que M. Masaryk adressa à l'Autriche lorsque, à l'occasion du procès fameux de Zagreb en 1909, *il eut acquis la certitude que le comte d'Aerenthal, cherchant un prétexte pour attaquer la Serbie, avait falsifié de nombreux documents politiques.*

Lorsque la guerre éclata, en juillet 1914, *M. Masaryk n'eut pas de peine à comprendre qu'une heure décisive avait sonné pour l'Autriche et pour la Bohême. Il était âgé de soixante-quatre ans. Il aurait eu le droit de se retirer comme tant d'autres dans sa tour d'ivoire et de considérer, du rivage, ceux que le destin forçait à se débattre au sein de la tempête. Mais son âme inquiète le poussait à quitter ses livres, sa famille, ses amis, ses élèves. Il lui fallait agir. Que faire? Il parle d'abord avec les politiciens autrichiens, il fait un voyage d'orientation en Hollande, puis, de retour à Prague, prépare le combat souterrain où vont combattre, au péril de leur vie, ceux qui resteront, pour permettre à leurs amis de l'étranger de convaincre les Alliés que la guerre ne saurait être gagnée sans les Tchèques, que la victoire ne serait pas complète s'ils ne lui devaient leur indépendance, que le militarisme allemand ne pourrait être vaincu que si l'Autriche était d'abord et pour toujours détruite.*

Il est permis aujourd'hui de se demander si MM. Briand, Nitti, Lloyd George et Wilson étaient bien aptes à disposer ainsi du sort de l'Europe centrale. L'avenir nous le dira. Peut-être nous montrera-t-il aussi quelles forces mystérieuses ont agi pour ouvrir à M. Masaryk les portes des chancelleries et lui gagner l'oreille des puissants.

On sait ce que fut l'action de M. Masaryk, errant de Rome à Genève, à Paris, à Londres, à Petrograd, à Moscou, à Kiev, à Vladivostok, à

Tokio, à Washington, pour rentrer enfin triomphalement dans son pays, le 21 décembre 1918, après avoir été élu, cinq semaines plus tôt, premier président de la République tchéco-slovaque nouvelle-née.

Beaucoup lui reprochent d'avoir distribué de très grasses prébendes à ses proches, à ses amis, à ses élèves, à ceux qui le flattent, à ceux qui voient en lui un second Messie, plus parfait que le premier *(sic). Ils blâment son autocratie, son faste, son goût des manifestations, des interviews. Ils souffrent de voir que, placé au-dessus des partis, il accepte sans protester que les bolchevisants se réclament de lui à chaque instant et, quand on les attaque, n'hésitent pas à déclarer sans être d'ailleurs jamais démentis, que c'est à M. Masaryk qu'on attente.*

Il y a eu trop de machinations, trop de procès étranges, dont les documents qu'on publiera, le jour venu, montreront les dessous bizarres et la part que ces prétendus amis de M. Masaryk y ont jouée.

N'empêche qu'il y a en M. Masaryk des parties d'homme d'élite.

Visage austère, œil vif et aigu derrière le lorgnon, moustache et barbe blanche, maigre, grand, la tête légèrement penchée en avant, l'index de la main droite soulignant sèchement ce qu'il affirme, cet homme à l'aspect ascétique est, malgré toutes les réserves faites et bien d'autres encore, d'un niveau intellectuel supérieur à la plupart des hommes d'État ses contemporains. A certains points de vue même il est unique.

Alors qu'il parcourait le monde, à la recherche d'une patrie, M. Masaryk emportait avec lui deux livres de chevet : le Testament *du philosophe tchèque Coménius et la* Bible *de Kralicé. On n'imagine guère M. Aristide Briand mettant dans sa valise, pour se rendre à Locarno ou à Thoiry, l'*Imitation de Jésus-Christ *ou même les* Essais *de Montaigne.*

★★★

Le Théâtre : *Fin de saison.*

La triste année, en vérité. Elle s'achève aussi mal qu'elle avait commencé : c'est assez dire.

Quand on recommence fin juin le tour d'horizon, la première constation qui saute aux yeux est la même qu'au début d'octobre : il n'y a que les mauvaises pièces qui tiennent l'affiche. Deux exceptions en tout et pour tout : M. Sacha Guitry et M. Bernstein. Ces deux auteurs vivent sur une renommée et un métier qu'ils ont acquis il y a quinze ou vingt ans. Mais *Désiré* et *le Venin* mis à part, qu'on regarde les titres et les noms et les œuvres qui s'étalent sur les colonnes *ad hoc :* c'est à faire peur.

Prenons une liste et suivons-la, tout simplement.

A la Porte-Saint-Martin, on reprend *Cyrano de Bergerac*. Date de l'ouvrage : 1898. Les Variétés, premier théâtre occupé par M. Verneuil, avec *Mademoiselle Flûte*. C'est une comédie-bouffe, annonce le programme, écrite en collaboration avec M. Berr. Nous n'en avons pas parlé quand elle parut : à quoi bon? C'est une pièce à succès pour gros public, voilà tout. Il en faut. Le sinistre est qu'il n'y ait plus que cela.

Au théâtre de Paris, seconde manifestation de M. Verneuil : *Tu m'épouseras*. Cette fois, il a opéré seul, et son ouvrage n'est plus une bouffonnerie ; le programme annonce tout simplement : *pièce en quatre actes*. Nous n'en avons pas parlé. On ne parle plus des ouvrages de M. Verneuil. On n'a rien à en dire. C'est du bon commerce. Cela ne relève à aucun titre de l'art d'écrire.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, *Mon curé chez les riches :* ne médisons point de M. Vautel, ses romans tirent à cinq cent mille et ses pièces ont cinq cents représentations. Mais ce n'est pas encore ici qu'on trouvera de quoi réhabiliter l'art dramatique.

A la Comédie-Caumartin, reprise d'une comédie de M. Fauchois. Aux Bouffes-Parisiens : *Mon cœur au ralenti*, de M. Dekobra, c'est-à-dire l'équivalent par rapport à l'art dramatique de ce qu'est le feuilleton par rapport à l'art du roman. A la Renaissance, une comédie de feu André Picard : *Monsieur de Saint-Obin*, qui tient l'affiche depuis un an, soutenue par le talent d'un comédien fantaisiste, M. Berry.

A l'Athénée, troisième ouvrage de M. Verneuil : *Maître Bolbec et son mari*, de nouveau en collaboration avec M. Berr. Cette fois, on peut émettre le regret que ces deux heureux producteurs n'aient tiré qu'un vaudeville d'un beau sujet de comédie : le trouble apporté dans la famille par cette anomalie, la femme avocat qui accapare dans le ménage toutes les supériorités : fortune, gloire, éclat, succès ; son mari disparaît, englouti. C'est une matière toute trouvée pour porter un chef-d'œuvre, un autre jour.

Au Palais-Royal, *On ne roule pas Antoinette*, de MM. Hennequin et Véber. Rouler Antoinette est un exercice qui peut faire rire, et qui à ce titre est fort bon, pour ce que rire est le propre de l'homme. Mais il n'a rien de commun avec la littérature.

Les Montparnos, à l'inverse, ont en commun avec la pire littérature tous les défauts. C'est l'histoire symbolique d'un peintre cubiste qui a du génie et qui se demande à grand renfort de tirades, pendant trois actes, s'il fera un enfant à une princesse ou à une fille du peuple ; car l'enfant qu'il engendrera avec celle qu'il aura élue pour Madone sera le Messie qui régénérera l'humanité. A la rigueur, c'est possible. Mais il est certain que la littérature symbolico-éperdue de M. Michel Georges-Michel ne régénérera pas l'art dramatique en capilotade.

Au théâtre des Mathurins, une aimable comédie de M. Saunier, *Baccara*, sorte de canevas habilement imaginé pour faire valoir un fantaisiste à l'italienne. Au théâtre de la Michodière, une reprise d'un

ouvrage de MM. de Flers et de Croisset, *les Vignes du Seigneur*, c'est-à-dire ce qui se fait de mieux dans le genre de la comédie parisienne ; mais la pièce a cinq ou six ans d'âge.

Aux Capucines, une comédie légère, *Mesdames*, de M. Sablons, rigoureusement dépourvue de tout intérêt. Au théâtre Fémina, une reprise d'une pièce à spectacle, un *Arlequin* ultra-médiocre de M. Magre. C'est en cette pièce que se trouvent deux des plus beaux vers de la poésie française :

Mais, j'y songe, Arlequin a les clefs de la porte.
C'est par là, sûrement, qu'il faudra qu'il en sorte.

S'il y avait encore un goût public, ce distique serait digne d'être légué à la postérité à l'égal du poignard de Théophile ou des exemples illustres du ridicule.

A l'Ambigu, une reprise de *la Garçonne :* saluons. Voilà de la haute littérature. A la Scala, la *Petite Grue du cinquième :* dito. Au théâtre de l'Avenue, *Mon gosse de père*, de M. Léopold Marchand. Attention, retenons ceci. Mais achevons d'abord de suivre la liste telle qu'elle paraît dans la page spéciale de *Comœdia*. A la Potinière, une opérette. A la Comédie des Champs-Élysées, relâche. M. Jouvet en a assez de perdre de l'argent l'hiver en travaillant ; il préfère en dépenser l'été en se reposant. Au Studio des Champs-Élysées, un mystère : le succès d'une pièce de M. Gantillon, *Maya* ; à retenir, mais finissons. Au Grand-Guignol, la marchandise ordinaire, l'horreur physique et le rire gras, qui trouvent toujours une clientèle, au moins dans une petite salle. Au théâtre des Arts, M. Pitoeff joue *Hamlet*, ce qui ne saurait être enregistré à l'actif de la saison 1927, et une pièce de Maeterlinck, charmante mais ancienne. A l'Œuvre, une compagnie étrangère. A l'Atelier, M. Dullin fait comme M. Jouvet, il est aux champs. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé, ce sont les Moulins Bleus ou Rouges pour noctambules. Revenons à présent sur nos pas, et arrêtons-nous entre les Capucines et le théâtre de l'Avenue, sur la ruine des espérances de M. Espiau et de M. Léopold Marchand.

Il avait paru, en cette fin de saison, deux pièces curieuses ou honorables à plus d'un titre : *le Miroir qui fait rire*, de M. Espiau, aux Capucines, et *Nous ne sommes plus des enfants*, de M. Marchand, au théâtre de l'Avenue. La critique, dans les deux cas, avait été unanime : elle avait salué en ces deux ouvrages, sinon des chefs-d'œuvre, du moins des œuvres remarquables, au-dessus de la moyenne ou de la nullité universelle, et qui, au moins, relevaient du jugement qu'on applique, bonnes, mauvaises ou inégales, aux œuvres de l'esprit : ce sont les deux premières qui ont disparu. Le public n'a rien compris aux fantaisies de M. Espiau, on peut encore l'admettre. Ce débutant n'avait pas encore bien mis au point son affaire, ses dons évidents étaient encore noués, hésitants ou confus, de nature à piquer

la curiosité sympathique du spécialiste par les promesses qu'ils annonçaient plus encore qu'à satisfaire le grand public par une réussite et une habileté complètes. Tout de même, le moins qu'on pouvait dire est que M. Espiau méritait l'attention. Le public la lui a froidement refusée.

A la rigueur, passe pour M. Espiau. Mais M. Marchand? Pour quelle raison mystérieuse sa pièce, *Nous ne sommes plus des enfants*, n'a-t-elle eu aucun succès? Cette fois, on n'y comprend littéralement plus rien.

S'il connaît l'A B C de son métier, le critique sait fort bien que son devoir n'est pas de louer dans un ouvrage les qualités propres à séduire la foule, mais les qualités tout court. Qu'il y ait une différence entre ces deux éléments, il n'y a que les sots pour l'ignorer. Mais il arrive couramment que le critique loue un ouvrage en sachant très bien que le public ne sera pas de son avis, ou inversement qu'il critique une pièce vouée au succès. Dans les deux cas, il croit savoir pourquoi, et tenir juste compte, ni trop ni trop peu, du trop ou du trop peu d'adresse. On blâme le *Madame ne veut pas d'enfant* de M. Vautel en sachant que la pièce tiendra l'affiche ; on loue le *Jean Le Maufranc* de M. Romains en étant sûr que ce sera un four. Or, dans le cas de M. Marchand, on n'y comprend plus rien. Sa pièce eût dû plaire : elle était adroite, à quelques détails près ; l'auteur a du métier, il a eu des succès avec des ouvrages médiocres. C'est le jour où il fait quelque chose de bien que le public lui tourne le dos. M. Strowski avait prophétisé qu'avant quinze ans *Nous ne sommes plus des enfants* entrerait au répertoire de la Comédie-Française. M. de Pawlowski, qui dispose d'une tribune retentissante, avait pindarisé en l'honneur de cet ouvrage. Encore, quand nos avis sont partagés, nous pouvons hésiter./Ici, il faut bien conclure que c'est ou la critique en corps ou le public qui se trompe à fond. Nous préférerions que ce fût la critique. Mais comment le croire? Le théâtre de l'Avenue a remplacé cet ouvrage, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est honorable, par une autre pièce du même auteur, *Mon gosse de père*, dont le titre suffit à lui tout seul pour mesurer la qualité.

Pendant ce temps, une pièce intéressante, une seule, reste sur l'affiche : *Maya*, à l'Étude des Champs-Elysées. Cette salle est la plus étroite de Paris, le succès y est relatif et n'a pas le même sens que si l'ouvrage de M. Gantillon remplissait le théâtre Sarah-Bernhardt. Mais voici le curieux et le singulier : *Maya* fut créée au même lieu il y a quelques années ; la pièce n'eut alors aucun succès ; on la reprend en 1927, au fort d'une crise aiguë : elle réussit. Pourquoi? Quels éléments mystérieux interviennent? Comme chantait Veuillot,

Qui me dira comment se fait l'Académie?
Pourquoi Pantoufle en est et Sabot n'en est pas?

Le moins qu'on puisse conclure est que la raison ne règne nulle part. La rupture est consommée entre la critique et le public. Celui-ci agit sans qu'on puisse apercevoir à ses fantaisies d'autres motifs qu'une indifférence impressionnante et un désordre miraculeux.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Débat à la Chambre des députés sur le cas du député communiste Doriot. M. Barthou déclare que Doriot ne sera pas arrêté tant que la Cour de cassation n'aura pas statué sur son pourvoi.*

Le soir même, le député Doriot prend la parole dans une grande réunion communiste au Cirque de Paris.

— *Mutinerie de réservistes à Bourg-Lastic* (18 *juin*).

— *A la Chambre, lecture est donnée de la lettre du garde des Sceaux concernant les condamnations prononcées contre le député communiste Cachin. M. Barthou déclare que ces condamnations étant devenues exécutoires, M. Cachin devra se constituer prisonnier dans les dix jours. Une motion d'ajournement présentée par le socialiste Uhry est rejetée à deux voix de majorité* (23 *juin*).

— *MM. Léon Daudet et Joseph Delest, ainsi que le communiste Semard, sont remis en liberté par le directeur de la prison de la Santé, M. Catry, mystifié au téléphone par des camelots du roi* (25 *juin*), *est suspendu de ses fonctions et une instruction judiciaire est ouverte* (26 *juin*). *M. Maurice Pujo est arrêté, le* 29 *juin. Mais MM. Daudet et Delest demeurent introuvables.*

— *La Chambre adopte par* 339 *voix contre* 145 *le projet sur l'organisation de l'armée* (29 *juin*).

LES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES. — *Dans un discours, à Lunéville, M. Poincaré dresse le tableau des « manquements » allemands* (19 *juin*). *M. Stresemann lui répond assez aigrement au Reichstag* (23 *juin*). *L'évolution du pacte de Locarno subit un temps d'arrêt.*

LA CONFÉRENCE NAVALE DE GENÈVE. — *Ouverture, à Genève, de la conférence navale à trois : Etats-Unis, Angleterre et Japon. La France et l'Italie ne sont représentées que par des « observateurs »* (20 *juin*).

ROUMANIE. — *Nouvelle crise ministérielle. Le cabinet Stirbey ayant dû se retirer, M. Bratiano revient au pouvoir* (22 *juin*).

A. M

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35256.